

LES FIANCÉS DE 1812.

Essai de Littérature Canadienne.

PAR J. DOUTRE,

ÉTUDIANT EN DROIT.

Première Livraison.

MONTREAL,
LOUIS PERRAULT, IMPRIMEUR,
RUE ST. VINCENT.

18[illegible]

LES FIANCÉS

DE

1812.

LES FIANCÉS DE 1812.

Essai de Litterature Canadienne.

PAR J. DOUTRE,

ÉTUDIANT EN DROIT.



MONTREAL:
LOUIS PERRAULT, IMPRIMEUR,
RUE ST. VINCENT.

1844.

PRÉFACE.

Quand une nouvelle découverte fait son apparition dans le monde, il faut de longues démonstrations, de fréquentes expériences pour en faire apprécier le mérite, et mettre les résultats en pratique.

La littérature a éprouvé en Canada le même sort que les découvertes, chaque fois qu'elle y a tenté quelqu'effort. C'est-à-dire qu'il a fallu l'annoncer comme une chose inouïe. Mais ses partisans, plus malheureux encore que les inventeurs des arts, n'ont pu parvenir à convaincre le public de son utilité et de sa compatibilité avec le caractère canadien. Les écrivains étrangers ont toujours joui parmi nous d'une célébrité qui commandait une respectueuse admiration, et semblait interdire le désir de l'imitation. Telle est la généralité de ce préjugé en faveur de l'étranger que, sur quarante milles

hommes lettrés, on n'en trouvera pas dix qui ne soient possédés de fureur pour les productions européennes ; et à peine en rencontrera-t-on mille qui liront avec plaisir le travail d'un de leurs concitoyens, de quelque genre qu'il soit. On pourrait même dire qu'il y a plus que du préjugé contre ce qui est indigène,...qu'il y a une véritable antipathie. Ceci semblera peut-être outré ; mais une expérience, acquise les listes de souscription à la main, peut parler ici hautement. Il est naturel que la lecture des meilleurs écrivains français ait établi une trop grande différence entre eux et nos écrivailleurs pour nous permettre d'avoir autant de confiance en ces derniers. Mais nous avons rencontré quelques uns de ces *dilettantissimis*, qui, pour avoir vu Paris, ne regardent plus les efforts de leurs concitoyens qu'avec une grimace de dédain. On dirait à les voir qu'ils n'ont plus qu'à goûter le miel parisien qu'ils viennent de sucer et qui afflue encore sur leurs lèvres délicates. Nous ne pourrions dire ce qu'il y a de plus charmant à admirer chez eux, de leur ton fat et mielleux, ou

d'un génie grandiosement sublime et véritablement au-dessus de tout ce qui est Canadien. Quant à ce dernier point, c'est, tout au plus, une hypothèse en contemplation. Car, à part leur fatuité, ils n'ont encore rien manifesté. En parlant de la sorte nous désirons être bien compris. Car à Dieu ne plaise que nous veuillions jeter du louche sur nos jeunes compatriotes qui ont été perfectionner leurs études dans cette capitale des sciences. Ceux que de tels motifs y ont conduits n'en ont pu rapporter que des fruits heureux et utiles au pays.

Mais il en est, et ceux-là nous comprendront, il en est, disons nous, qui, pour la seule satisfaction de pouvoir dire : " *J'ai vu plus que vous*," ont parcouru quelques contrées de l'Europe et y ont glané l'orgueil et la suffisance des petits maîtres. De tels gens nous diront : " Ecrivez comme un Dumas, un Eugène Sue, etc., en un mot, comme mes auteurs de prédilection, et alors je suis tout à vous. Mais croyez-vous que la fadeur de vos écrits, votre ton sec, votre style des premiers âges, enfin votre sauvage simplicité

soient dignes de mon attention? Je craindrais d'en dépraver mon goût. Soyez noble dans vos idées, riche et nouveau dans votre style, et alors je me ferai non seulement un plaisir, mais un devoir, oui un devoir de favoriser vos efforts."

" Merci cher Parisien, grand merci. Je n'ai pas une table assez bien servie pour vous, mais en revanche je n'ambitionne pas vos faveurs. Votre voisin est plus accommodant que vous et cependant voyez quel respect j'aurais eu pour ses conseils. S'il m'eût parlé, non pas comme vous le faites, car il n'a pas étudié la politesse à Paris, mais simplement pour me faire entendre d'abandonner mon entreprise, je n'aurais pas frappé à une seconde porte. Malgré son âge et ses connaissances, votre voisin m'a tendu la main en me disant : " Courage, jeune homme, courage ! c'est avec bonheur que je vous aiderai et je souhaite à votre essai les plus heureux succès. Cette indulgence, cette bonhomie d'un vénérable citoyen me fait oublier votre galant accueil, adieu donc, cher Parisien."

Véritables Icares, on dirait ces jeunes messieurs tombés du soleil sur une terre où ils ont mission d'enseigner à des idiots ce qu'ils ont vu sans comprendre, ce qu'ils pourraient voir même ici s'ils avaient la faculté de le comprendre. Types incarnés de l'orgueil ils en épuisent toutes les phases. Quand ils laissent le Canada pour leur voyage d'outre-mer, mille amis les saluent avec regret. Quand ils reviennent, ils ne sont ni Canadiens, ni Anglais, ni Français. Ils semblent toucher une terre inconnue, ils n'y reconnaissent plus personne. Ils étaient partis gamins, ils reviennent princes....princes de la fatuité. Leur manie ne se restreint pas à ne trouver rien de bien sur leur sol natal; leur extérieur a subi le travestissement de leur esprit. Leurs habits ne sont pas ceux du Parisien, ou s'ils le sont, ils les ont empruntés à la Comédie. Leurs petits saluts gracieux, leur démarche élégamment bouffonne ne suffisent pas pour attirer l'attention. Il leur faut un long froc sans coutures ni ouvertures, un sac en un mot. Sur la tête un caperon de *Jockey*. Et quelles moustaches ! Foi de Turc, c'est à faire peur.

S'ils vont à cheval, ils ont un art tout particulier pour captiver les regards. Mille petites papillotes ornent leurs coursiers qui sont, sans contredit, de la meilleure race. En un mot rien ne manque pour produire une aussi brillante exhibition que celle d'une ménagerie.

Les Fiancés ne sont pas écrits pour ces messieurs. Le cœur leur en souleverait de dégout. Aussi se garderont-ils bien d'y toucher.

Comme ce fut de leur part que nous vint la première et unique opposition, nous leur avions destiné la première place dans cet avant-propos.

Un autre personnage dont la célébrité est certainement mieux établie que la leur nous a fait, non pas de l'opposition, mais quelques remarques, dont ses grandes connaissances ne justifient pas, à notre opinion, le mérite.

" Les Romans, nous dit-il, ne sont pas ce que j'appelle de la littérature. Si, toutefois, on peut y puiser quelque chose de bien, c'est l'acheter à trop grand prix. Car les Romans sont comme le théâtre. Sur cent représen-

tations, vous en avez une qui vous fournira quelqu'enseignement. Voyez les Mystères de Paris qui passent aujourd'hui pour le roi des Romans. Quel est l'homme qui y trouvera de la morale, c'est-à-dire, dont la conscience en retirera quelque profit. Je n'ai pas d'objection à favoriser votre entreprise, mais j'aimerais beaucoup mieux voir mes jeunes concitoyens s'occuper de choses plus utiles pour le pays et eux-mêmes. Par exemple de l'étude du droit public. Je ne connais pas deux jeunes gens à Montréal, ajouta-t-il, qui aient de véritables notions de politique, etc, etc," et de là une longue énumération d'économie politique, d'administration des états, de mœurs, une kyrielle d'études dont nous ne contesterons pas l'utilité et même la nécessité. Mais où serait donc la littérature, si elle ne se trouvait dans les ouvrages d'imagination. Sera-ce dans Domat ou Pothier qu'on en puisera le goût et les principes? Ce serait à souhaiter ; l'étude de ces auteurs serait moins sèche et plus amusante. Quant aux avantages moraux de ces espèces d'ouvrages, nous sommes loin d'établir un parallèle entre

eux et ceux des théâtres. Le spectacle n'a jamais opéré de grandes conversions. On pourrait peut-être en dire autant des Romans. Mais de même que la théorie du bien ne peut-être aussi efficace que la pratique de la vertu, la théorie du mal ne peut-être aussi préjudiciable que le spectacle d'une mauvaise action commise sous nos yeux.

Ceci est pour ce qu'il peut y avoir de condamnable dans les Romans et le théâtre. Car nous soutenons toujours qu'il y a du bien et beaucoup de bien à recueillir de la lecture des romans, quoique souvent le mal l'emporte sur le bien. Le vénérable monsieur citait les mystères de Paris comme une preuve de l'inutilité des romans en fait de morale. Peut-être que l'âge, les habitudes sages et épurées de sa vie ont rendu chez lui l'enseignement de la morale superflu. Mais nous le disons à son honneur, et nous parlons sérieusement, la pureté des mœurs antiques trouverait aujourd'hui peu de partisans aussi austères que lui.

Les Mystères de Paris sont une savante école de discipline privée et publique. Nous

invoquerons à ce sujet le témoignage des milliers qui ont dévoré cette construction étonnante et sublime de l'imagination. Serions-nous d'ailleurs à une époque assez dépravée pour que le spectacle de la vertu et les horreurs du vice fussent pour rien dans les efforts et les progrès de la civilisation? Nous défions aucun homme public de produire autant de bien que l'a fait Eugène Sue par son admirable roman.

La régénération qu'il a opéré dans le secret des cœurs ne pourrait se démontrer par des paroles. Mais allons à son but principal : la répression d'un grand nombre d'abus, le dévoilement des vices de l'organisation sociale, le défaut d'institutions publiques pour l'encouragement de la vertu et la manière efficace d'opposer le torrent de crimes qui ravage le cœur de la France, comme celui de toutes les grandes villes d'Europe.

L'incomparable Romancier peut aujourd'hui se reposer sur ses brillants lauriers. Car le gouvernement français n'a pu s'empêcher de reconnaitre et de rechercher les

avantages dont il donnait l'avant-goût et qui avaient failli jusqu'alors à la sagacité des législateurs. De grandes améliorations ont eu lieu depuis la publication des Mystères de Paris. La classe pauvre a reçu une protection éminente ; des institutions publiques ont propagé les œuvres de charité ; le système légal a aussi subi d'heureux changements.

Nous sommes malheureusement trop éloignés pour apprécier pleinement les résultats avantageux de l'ouvrage du célèbre moraliste.

On nous dira peut-être que les Mystères de Paris ne peuvent justifier les défauts des romans, parce que leur mérite est trop unique. Nous n'en parlons ici qu'accidentellement et sans avoir la folle présomption de les donner pour règle de jugement par rapport à notre œuvre. Ils n'en sont toujours pas moins roman et subsisterout comme une preuve immortelle de l'utilité de ces espèces d'ouvrages.

" Mais le droit public, nous répètera ce bon vieillard, vous en oubliez la nécessité absolue. Un moment de perdu est autant de

bien que vous auriez pu faire à votre semblable."

Nous avouons encore l'utilité de cette étude pour tout homme. Mais le vieillard à qui l'âge n'a pas laissé de dents, ne peut plus goûter les fruits dont la dureté fait l'envie des jeunes mâchoires. Il est un aliment pour chaque âge, il y a encore plus un goût et une occupation pour chaque période de la vie.

Quel est celui qui, avec toute la vigueur et la légèreté de ses dix-neuf ans, s'enfermera dans un cabinet pour calculer la marche des empires et les vicissitudes des choses humaines; qui recherchera avec opiniatreté les principes erronés d'une constitution pour en démasquer les vices et montrer une meilleure voie. Plus malheureux encore que Phaëton, il sombrerait bien vite sous les ténèbres de l'éclipse. Car ce n'est pas tout d'étudier, il faut produire. Le jeune homme surtout s'instruit moins pour soi-même que pour faire étalage de ses connaissances. Faudrait-il le blâmer pour cela ? Un sage et savant moderne disait : "J'aimerais mieux être brute qu'a-

voir toutes mes connaissances et devoir les cacher." Montrons nous ce que nous sommes. Qu'un jeune homme ne s'avise pas de prendre le ton d'un diplomate et de crier, "à la réforme"....gare à vous, citoyens, les bâses de votre constitution s'ébranlent......

Sur quelle étoile guiderait-il sa marche ? De quels faux pas est entourée la vie politique !

Dans un moment où le Canada se croyait sur le point de chanter l'âge d'or, n'avons nous pas vu s'évanouir tous ces brillants prestiges de justice et de prospérité ? n'avons nous pas vu notre premier homme d'état, celui qui avait salué le départ de nos pères et l'arrivée des conquérants ; celui à qui l'âge avait permis de voir se bouleverser les empires, mourir les rois et naître de nouvelles puissances ; celui à qui un demi siècle d'expérience pouvait répondre des restes d'une vie passée dans les voies de la vérité et de la justice ; ne l'avons nous pas vu sombrer à son tour, s'arrêter sur l'écueil et montrer ses cheveux blancs comme un point de ralliement ? Qu'en aurait-il été si la tempête et

le bruit d'une mer de dangers n'avaient étouffé la voix de ce vieux patriote, devenue désormais celle de l'erreur, celle de la syrène qui prédit l'ouragan ? Le peuple aurait en foule suivi ses pas, et sur la fin du premier jour de cette marche, le joug eût enchainé ses libertés, anéanti ses privilèges et proclamé l'esclavage.

Que feraient donc maintenant l'inexpérience et l'inhabilité d'un jeune homme dans la balance des destinées d'un peuple ? Quelques uns s'y sont hasardés, mais ils ont déjà trompé le peuple. " Retournez, leur dirons nous, retournez au port. Allez attendre en paix l'âge de briguer les suffrages du peuple. Allez expier une faute de jeune homme dans l'accomplissement de devoirs plus compatibles avec l'inexpérience de vos vingt cinq années." Il faut sans aucun doute avoir quelque connaissance du droit public. Mais cette étude n'est pas comme celle d'un autre science qui demande de la constance et une profonde application. Les éléments s'en acquièrent comme l'enfant apprend à marcher.

Suivre les affaires publiques comme une

chose accessoire aux autres occupations de la vie, voila l'é'ıde du droit public pour la généralité des ımes. A moins qu'on ne soit placé de manière à diriger les opinions et à aider de profession l'administration des états, cette étude suffit. Celui qui se destine à remplir des fonctions publiques a, sans doute, besoin de plus grandes connaissances que celles qui se recueillent sur les évènements du jour ; mais, nous le répétons, il y a un temps pour tout.

Quelques personnes se sont opiniatrées à vouloir que l'auteur se nommât avant la publication de l'ouvrage. Ceci est bon pour les lieux où la littérature fleurit et peut compter des écrivains distingués. Mais, à part nos hommes connus par leur position politique, nous ne savons s'il en est beaucoup en Canada qui puissent se flatter d'une assez puissante célébrité pour n'avoir besoin d'autre recommandation que celle de leur nom. C'est un assez grand effort que d'attacher le nôtre à toutes les critiques qui vont accueillir cet essai. Nous n'étions pas désireux d'en gouter d'avance l'amertume et

la rigueur. Ce ne fut pas cependant dans le but d'engager le public à favoriser une entreprise qu'il aurait désavouée s'il l'eut mieux connue, que nous nous sommes annoncé si timidement. Car nous avons la petite présomption d'avouer, que si nous n'eussions pas eu l'espoir de plaire quelque peu, nous ne publierions pas notre essai.

L'historien sera quelquefois choqué du peu de respect que nous avons pour la vérité. Mais nous lui en voudrons de notre part pour ne nous avoir pas mieux instruits. Que connaît-on de l'histoire du Canada depuis l'avènement de la domination anglaise sur notre pays ? Nous n'en avons aucun écrit, ou s'il en existe, ce sont tout au plus, quelques feuilles périodiques que le temps a détruites.

Notre ignorance nous eût peut-être restreint dans un travail d'une autre nature. Mais nous nous sommes contenté de quelque relation verbale sur les évènemens historiques avec lesquels nous lions notre nouvelle. Le public en sera-t-il satisfait ?..... La faute ne doit pas nous être imputée. C'était à nos

prédécesseurs ou à nos vieux contemporains à y pourvoir.

On rencontrera quelque part des discussions qui n'auront pas beaucoup d'intérêt pour un grand nombre. Mais elles seront brèves, et si les quelques personnes auxquelles nous nous adressons nous comprennent, nos vues seront remplies.

Notre but principal est de donner quelqu'essor à la littérature parmi nous, si toutefois il est possible de la tirer de son état de léthargie. Nous nous consolerons volontiers des critiques, si l'humilité de notre nom peut faire comprendre à nos jeunes amis qu'ils sont plus capables qu'ils ne le pensent.

Puissent nos défauts trouver leur pardon dans les motifs.

LES FIANCÉS DE 1812.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

On venait de voir, sur ce nouveau continent, deux peuples lutter ensemble pour dominer sur des forêts et sur une nation encore étrangère aux bienfaits de la civilisation. L'un de ces peuples avait franchi l'Attlantique pour venir, non pas porter le feu dans ces pays presqu'inhabités, mais semer

au milieu des indigènes la civilisation et la morale de l'Evangile. Ce peuple, sublime en toutes ses actions, fut le peuple Français.

Un siècle s'était à peine écoulé depuis le commencement de son œuvre philantropique qu'une nation jalouse de ses découvertes, et ambitieuse dans ses vues vint entraver ses progrès naissants et cueillir le fruit de ses labeurs. Ce peuple envieux fut le peuple Anglais.

Si, néanmoins, les démarches par lesquels ce dernier peuple fit passer le Canada sous sa puissance, ne furent pas dictées par une droite justice ; les Français n'eurent pas à déplorer beaucoup ce changement de maître, par la manière sage et libérale dont ils furent administrés. Les nouveaux sujets, encore plus magnanimes que leurs dominateurs surent par la suite recon-

naitre, par leur loyauté, les égards dont ils avaient été l'objet.

Ils en donnèrent une preuve éclatante dans l'année 1812, époque à jamais mémorable dans l'histoire du Canada. Ce fut vers cette époque qu'une troisième nation, mue par l'ambition et l'arrogance nourries dans le souvenir de quelques succès passés, vint porter ses armes au sein de notre pays.

Les Etats-Unis d'Amérique envoyèrent cette année, (1812), une armée sur les frontières du Canada, qui furent franchies sans opposition ; jusque là qu'on les vit bientôt paraître jusqu'au sein de nos contrées. Le gouvernement anglais fit en peu de temps des levées considérables de troupes dans l'intérieur du pays et en fit occuper les places les plus exposées. Ce fut principalement dans les

environs de Montréal que furent établis les postes les plus importants. Ce fut aussi près de cette ville que se concentrèrent les opérations de la guerre et que se décida la question qui se plaidait les armes à la main.

Nous n'anticiperons pas sur les évènements, et avant d'aller plus loin nous ferons connaissance avec quelques personnages qui figuereront puissamment dans la suite de ce récit.

La milice campée devant Chateaugay comptait au nombre de ses officiers un jeune Canadien connu sous le nom de Gonzalve de R...., Doué de tout ce que la nature peut prodiguer d'heureux, il ne lui manquait que la fortune pour en faire un des premiers hommes du pays. Il descendait d'une des premières familles auxquelles Montréal, connue primitivement sous le

nom de Ville-Marie, devait son établissement. Son père avait jadis joint à son titre de noblesse une brillante fortune. Mais, trop avide de voir fleurir cette nouvelle colonie, il l'avait toute épuisée en entreprises qui furent pour la plupart sans succès.

La perte de son épouse avait mis le comble à son infortune et depuis longtemps il menait une vie retirée et silencieuse. Ennuyé des tumultes du monde, accablé d'infirmités et d'années il avait transporté, en 1808, ce qui lui restait de son ancienne opulence dans une île à peu de distance de Montréal. A peine ce nouveau sol s'était-il trois fois revêtu des ornements du printemps, que la mort vint mettre un terme à ses longues souffrances.

Gonzalve, à l'époque où nous le voyons, c'est-à-dire un an après la mort de son père, comptait à peine sa

dix-neuvième année. Déjà cependant sa bravoure et sa bonne conduite l'avaient ceint de l'épée de colonel. Une figure pâle et mystérieuse, un air pensif et sérieux donnaient à l'ensemble de ses qualités un caractère qui commandait le respect.

Pour tout autre que lui les plaines chevelues, qui entouraient le théâtre de la guerre, n'avaient pu offrir que l'horreur et la crainte. Les loisirs du camp lui étaient à charge. La solitude avait seule du charme pour lui. Souvent on le voyait s'enfoncer seul dans les forêts et disparaître comme le cerf qui fuit les aboiements d'une meute affamée.

La chasse était son agrément habituel ; et seul il affrontait les dangers et les embûches des bêtes féroces. Tout décélait en lui quelque secret affligeant dont le souvenir, toujours

présent à son esprit, lui interdisait tout écart, même le plus permis. Depuis ses plus simples actions, jusqu'à son costume même, tout semblait mystérieux. Son uniforme cachait une étoffe précieuse sur laquelle une main adroite et femelle avait empreint des hyérogliphes à lui seul connus. Le soin particulier, qu'il prenait de la dérober à la vue, était un nouveau sujet de curiosité. Une boucle de ruban refermée sur elle-même, cachant aussi un travail d'éguille, était attachée à sa boutonnière et rejoignait sous ses habits le tissu qui couvrait sa poitrine.

Dès le moment qu'il avait été enrôlé dans la milice, il avait étudié le caractère des jeunes officiers, ses compagnons afin de se choisir parmi eux un ami sincère et dévoué. L'expérience lui avait déjà fait sentir le besoin indispensable d'avoir un consolateur

dans ses peines, un soutien dans ses faiblesses, un bras dévoué dans le péril. Or l'amitié seule devait lui servir d'égide contre tous ces maux, applanir les difficultés, lui tenir lieu d'expérience dans l'embarras, apaiser les maux du cœur, faire vivre la joie de l'âme et entretenir même la santé du corps.

Depuis quelque temps une sympathie entrainante l'avait fait pencher vers un jeune homme de Montréal nommé Alphonse de P....

Alphonse était accompli sous tous les rapports. Favorisé de la nature et de la fortune, ces avantages n'avaient pas altéré en lui les bons principes qu'il avait reçus dans son enfance. D'une conformance de corps admirable et d'une figure charmante, il avait établi entre son corps et son âme une correspondance exacte.

Gonzalve ne lui cédait en rien sous ces deux rapports. Si la fortune l'avait placé audessous de la condition d'Alphonse, son éducation et son courage lui donnaient autant de titres à la supériorité ; et il l'avait en effet dans l'armée. Nous allons voir, par l'évènement qui va suivre, le commencement de l'amitié inaltérable qui s'établit alors entre eux.

Le soleil venait de terminer sa course, et tout était en silence dans le camp. La nuit répandait ses ombres sur la terre. Gonzalve était de quart et visitait les différents corps de garde. Au-de-là d'une petite touffe d'annaies avait été placée une sentinelle. Le colonel était seul et marchait tranquillement. En arrivant aux lieux humides où croissent ces broussailles, l'obscurité le conduisit dans une voie d'eau où il enfonça jusqu'au genou.

Pendant qu'il s'efforçait de se tirer de ce mauvais pas, il entendit quelques mots échangés entre deux personnes qui paraissaient être au-de-dans de la guérite de la sentinelle. Sachant bien que de tels rapprochements de gardes étaient expressément prohibés par les lois militaires, il agit sans bruit, et ayant retrouvé la bonne route, il se tapit silencieusement derrière la guérite et entend la conversation suivante:

— Non, ce n'est pas là le moyen de les surprendre. Tiens, écoute. Tu sais qu'ils ne se laissent jamais quand ils vont à la chasse. Il faut dès demain répandre le bruit qu'on a vu dans la foret de grandes troupes d'orignaux et de daims ; et ils ne manqueront pas d'y courir" . . . .

—Bon ; jusque-là tout va bien ; mais quand ils seront à la chasse comment finirons nous l'affaire."

— Oh le reste est facile. Le coup leur paraîtra si important qu'ils partiront pour plusieurs jours. Nous les supplierons de nous permettre de les accompagner. Ils auront besoin de guides et nous leur en servirons très probablement ; et j'attends le reste des faveurs de la nuit. Tiens, comme ma main est dans la tienne, ton couteau et le mien feront la même affaire.

— Eh ! bien voila les projets finis ; fesons maintenant le partage de leur dépouille et voyons ce qu'il faudra faire pour nous soustraire nous mêmes aux vilains couteaux. Pour moi je suis d'avis que nous passions au camp ennemi. Nous y serons reçus comme des princes ; et s'il faut combattre contre les tyrans qui nous tiennent à la règle, nous combattrons. Il y en a encore d'autres à qui j'aimerais bien

faire gouter de la saignée. D'ailleurs s'il nous plait de passer outre et de vivre tranquilles du produit de notre affaire, nous le ferons. Nous pourrions être d'un grand secours aux ennemis en leur servant de guides dans les bois ; et si nous prenons ce parti, nous n'aurons pas à nous plaindre de quelqu'incivilité de leur part. Qu'en dis-tu ?"

— Ce que j'en dis: c'est que tu raisonnes comme un enfant. Je ne veux nullement de ces s.... Yankees que je mangerais plutôt que de leur faire la grâce de les tuer doucement. Nous tomberions d'ailleurs tôt ou tard entre les mains des Canadiens, et sois certain que notre bastonnade serait si bien cadencée que nous irions tout droit vers un monde que je n'ai nulle envie de voir maintenant. Je veux au contraire revenir au camp ; y rapporter

nos cadavres, ou donner à leur absence des motifs et des conjectures qui n'auraient de rapport avec nous que notre piteuse inquiétude. . tu m'entends. . . .

— Tu le veux, je le veux. Mais retiens bien ceci. Si tu me mets en mauvaise fortune, au lieu de payer pour deux, je paierai pour trois, tu mourras avant moi. Voila notre engagement,. . . tout à toi. A demain donc les orignaux, les daims, le diable dans la forêt qui ne fut jamais si tranquille. . .

— Attends donc Francœur. . . . . .

Gonzalve n'en entendit pas plus, et s'esquiva promptement. En arrivant au corps de gardes il prit les noms de tous ceux qui en étaient absents. Il ne lui en fallait pas plus pour connaître son homme, car il avait entendu le nom de l'étranger de la guérite. Il ne savait pas encore à qui ces deux scélérats en voulaient ; mais en repassant

en sa mémoire ce qu'il leur avait entendu dire, il ne douta plus de son fait. Sa certitude se porta sur deux officiers très riches qui aimaient passionnément la chasse et qui portaient toujours sur eux, beaucoup d'argent et des objets de très grand prix. Il savait de plus qu'ils n'étaient pas affectionnés de ceux pour qui le devoir est un fardeau.

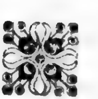
Sans faire part à personne de ce qu'il avait entendu, il prit d'avance les mesures nécessaires pour arrêter le complot. Mais comme il n'avait pas assez de confiance en lui seul, il assosia à son œuvre le jeune homme dont nous avons parlé sous le nom d'Alphonse.

A peine le brillant des armes reflêtait déjà les premiers rayons de l'aurore et le camp avait repris son activité, qu'on vit se former de toutes

parts des groupes de miliciens qu'on aurait cru s'entrenir d'une lutte prochaine. La curiosité porta quelques officiers à demander le sujet de cette rumeur. Gonzalve vit alors commencer la scène dont il avait entendu la première préparation. La fausse nouvelle n'était pas encore connue de la moitié du camp que nos deux amateurs de chasse avaient fini leurs préparatifs et se disposaient à partir. Gonzalve ne perdait rien de vue, et reconnut effectivement le danger que ses compagnons allaient courir, et l'heureux hasard qui lui fournissait l'occasion de leur rendre un service si signalé. Il aimait les aventures et celle-ci lui paraissait trop belle pour l'arrêter ; comme il l'aurait pu faire. Tout le camp répétait les noms des deux soldats qui avaient vu et entendu la marche de ces troupes forestières. Quand nos deux bandits

purent s'assurer de l'effet de leurs discours ils coururent s'offrir pour guider les chasseurs.

Tout rentra bientôt dans l'inaction ; les uns continuant leurs fonctions paisiblement, les autres étant partis pour l'exploration de la forêt, sous la direction des deux soldats.



II.

Le soleil était au milieu de sa course ; un air serein commandait la paix dans l'atmosphère. Gonzalve assis tristement sous l'ombre d'un chêne, tenait un papier à sa main, qui tremblait en le froissant convulsivement. Il le portait parfois à ses lèvres et l'inondait de ses larmes.

Il arrive souvent qu'une imagination exaltée se crée un monde chimérique, se fait une vie d'infortune par la seule pensée qu'elle s'y croit destinée. Tel, sous l'influence de cette cruelle illusion, croira l'univers déchainé contre lui, se sentira sans cesse dans le malheur sans en connaître la cause, et comme y étant invinciblement entrainé.

Tels on rencontre tous les jours ces caractères mélancoliques pour lesquels le reste des mortels semblent autant de persécuteurs. Tel on pourrait penser de Gonzalve si, ignorant le sujet de ses tourments, on pouvait le juger d'après les apparences, plus souvent trompeuses que réelles. Mais son cœur venait de recevoir un choc propre à énerver les plus fortes résolutions et à déjouer les ressorts de l'âme la plus favorablement douée. Jamais sa force et son énergie n'avaient été mises à une plus violente épreuve. Mais la magnanimité saura encore prendre le dessus.

Bientôt on le voit se lever précipitamment, comme venant de prendre une résolution ferme et énergique. Ses yeux étaient mouillés de pleurs, mais ses traits, que la tristesse et le malheur avaient formés, mettaient sur

les plus fortes expressions de ses peines un voile impénétrable aux regards les plus éclairés. A quelques instans de là on le voit, tout en armes, sortir du camp appuyé sur le bras d'Alphonse et prendre le chemin de la forêt.

Quoi qu'il y eût une bien intime similitude entre le caractère de ces deux amis, l'humeur semblait en faire une différence extrême. Alphonse, aussi jovial et plaisant que Gonzalve était triste et sérieux, abondait en reparties de toutes espèces.

Dès qu'ils furent éloignés du camp et qu'ils eurent fait quelques pas dans la forêt, ils entendirent le bruit des mousquets de leurs amis, qui, comme nous l'avons vu, étaient partis quelques heures avant eux en la compagnie des deux assassins. Ils les eurent bientôt rejoints et Gonzalve prenant à

part l'un des deux jeunes officiers de la troupe, lui demanda mystérieusement où il se proposait d'aller passer la nuit. “ Sous le pin noir,” répondit-il. La chasse était heureuse, il ne le retint pas plus longtemps. Le Pin-Noir était un endroit bien connu où se fesait ordinairement les rendez-vous des chasseurs. C'était un emphithéâtre formé de vignes sauvages et dominé par un pin énorme dont la tête semblait toucher aux nues. Soit que cela tînt de la nature du sol ou de quelqu'autre raison inconnue, ce pin était couronné de branches noires, et on eut dit que son écorce avait été peinte de cette couleur.

On se sépara sans aucune autre explication et Gonzalve prit avec son compagnon le chemin le plus frayé qui conduisait au Pin Noir.

Plus on avançait, plus le colonel

devenait triste et oppressé d'un poids énorme. Enfin épuisé de douleur il sent ses jambes plier sous lui, et tombe comme si son courage ne voulait lui permettre d'aller plus loin. Alphonse court à lui et s'informe de ce qui vient de causer cette faiblesse. Son amitié lui avait, depuis long-temps, fait connaître l'état de son frère d'armes. Mais comme la familiarité n'était pas encore bien établie entre eux, il n'avait osé l'interroger sur les secrets qu'il s'emblait vouloir céler aux yeux de tous. Quand il le vit dans un si complet état d'accablement, il ne douta pas que son âme ne fût seule le siège du mal, et pensa avec raison qu'un épanchement confidentiel lui rendrait le courage qui s'affaiblissait insensiblement en lui " Gonzalve, lui dit-il, qu'avez vous donc ? Pourquoi ne pas me laisser partager vos chagrins ? Je

sais que vous souffrez ; me jugez vous indigne de souffrir avec vous ?"

— Hélas ! non, mon ami ; mais l'infortune qui me poursuit ne saurait se partager. Quoiqu'il en soit reposons nous un instant et apprends si le cœur de l'homme peut être soumis à plus d'épreuves, que l'a été le mien ; apprends si ton âme saurait me soulager de mes peines. Tiens, lis cette lettre, et explique toi ma présence en ces lieux.

A Gonzalve de R. Colonel de l'état major de la milice, stationnée à Chateaugay.

Mon cher Gonzalve,

Encore un moment et c'en était fait de nous deux. A peine ai-je la force de t'annoncer les derniers coups qui me frappent. Mais je ne

veux pas d'avance répandre le deuil dans ton cœur sensible. Tu souffres déjà, j'en suis certaine. En te disant que dans quatre jours, je serai près de toi, j'espère tempérer les tristes nouvelles qu'il me reste à t'apprendre. Je dérobe le temps le plus précieux pour t'en écrire quelques mots. Ma position ne pouvant subsister sans ton secours, je ne saurais exécuter mes projets sans t'en donner avis. Depuis ton départ je n'ai appris de toi que la nouvelle de ta promotion au grade de Colonel. J'avais espéré que ta renommée adoucirait les scrupules de mon père ; mais vain espoir. Sa passion dominante en a reçu un nouvel échec et bien loin que ton avancement ait servi nos intérêts, il n'a fait qu'accroître les difficultés. Sans cesse obsédée malgré moi de mille prétendans importuns, j'en suis venue au point de

déclarer à mon père, ma résolution de renoncer au mariage. Ce fut là, de sa part, le terme d'une patience depuis longtemps lasse de mes dégoûts pour ses volontés. Sans me donner un moment de réflexion, il m'a nommé l'époux qu'il me destinait et le jour qu'il entendait célébrer mon mariage. Depuis ce jour mon esprit n'a plus porté que sur ces mots : faut-il vivre ou mourir ? Sans aucuns moyens de résistance que pouvais-je faire ? Tout ce que la nature m'a donné de pleurs et de fermeté, je l'ai employé auprès de mon père. Mais tout servit contre moi. Je t'ai entendu maudire, j'ai entendu maudire les serments de notre amour ! Dans l'excès de mes peines, j'en vins souvent sur le point de me perdre et te perdre en même temps. Puisqu'il faut, disais-je, passer ma vie dans le malheur, ne vaut-il pas autant

souffrir en obéissant à mon père qu'en agissant contre son gré, sans pouvoir aspirer à des moments plus heureux? Est-il de pire état que d'être séparée de celui que j'aime." Pardonne moi, Gonzalve, ces pensées funestes. Elles n'eurent jamais de source que dans le désespoir. Enfin soit par inspiration du ciel ou bienfait de l'amour, mon énergie n'était pas encore éteinte. J'ai conçu le projet de me soustraire à la puissance paternelle et de faire sans plus tarder le pélérinage de l'amour. En quatre jours je toucherai le même sol que toi, je confondrai mes larmes aux tiennes, et si le ciel exauce mes vœux, nous mettrons le dernier sceau à notre union. Sans l'espoir de terminer ainsi ma course je fuirais plutôt à cent lieues de toi. Maurice, ton homme de confiance, a préparé tout ce qu'il faut pour mon départ. Mais

comme il ne peut m'accompagner jusqu'à Chateaugay, je suis forcée de faire le trajet seule. J'ai, à cause de cela, résolu de cacher mon sèxe sous des habits que Maurice a fait exécuter ces jours derniers. Ainsi mardi prochain tu pourras m'attendre dans l'équipage d'un *Gentleman Anglais*. Adieu ! je n'ai pas de temps à perdre. C'est demain que doit se célébrer mon mariage. Quelques préparatifs me restent encore à faire ; adieu, te dis-je, adieu.

LOUISE.

ILE......14 JUIN 1812.

—Mais comment ! nous sommes partis pour deux jours. C'est aujourd'hui mardi ! Est-ce ici que vous allez la recevoir ? à qui en avez vous confié le soin ?"

— Alphonse, que ton langage soit désormais plus amical. Comprends-

tu maintenant, si j'ai sujet de m'affliger? Devrait-on à cette heure me voir en ces lieux? Tu m'as suivi sans savoir pour quel but je t'entrainais dans les bois. Mais bientôt tu apprécieras ma démarche, et tu connaitras ce qui m'a fait sacrifier le bonheur de recevoir mon amante fugitive à l'ennui et l'horreur d'une nuit qui aurait été la plus heureuse de ma vie."

— Ton ange arrivera toujours; elle opérera une révolution dont le camp se réjouira autant que toi. Car chacun souffre de te voir si occupé de souvenirs qui te consument. Mais ne me diras-tu rien sur ce modèle de courage et d'amour. Je lui ai déjà dressé un autel, mets y l'encens et je l'adore; en sous ordre, bien entendu."

— Pourquoi, mon digne ami, te céler plus longtemps ce qui torture la plus aimable des femmes, et ce qui a

changé le charme de la mienne en une vie de douleurs ? Approchons du Pin-Noir et si le jour nous favorise encore, nous causerons en attendant la nuit."

Il ne s'était écoulé que quelques heures depuis leur départ du camp. Le soleil était encore haut ; et en peu de temps ils eurent gagné le lieu indiqué sous le nom de "Pin-Noir." Comme les desseins de Gonzalve ne leur permettaient pas de s'y arrêter avant la nuit, ils avancèrent encore et quand ils eurent atteint un lieu propre à se reposer, ils déposèrent leurs armes et leur bagage.

" Mon ami, dit Gonzalve, la lettre dont tu viens de faire la lecture, te fait assez connaître le sujet de mes tourments. A ton âge, tu n'es pas sans avoir déjà senti l'influence de l'amour, et sacrifié sur son autel. Doué d'une

sensibilité extrême, mon cœur, encore novice dans les secrets du monde, éprouvait les puissantes passions qu'inspirent les charmes d'un sexe enchanteur. Le premier sentiment profond dont il fut atteint fut celui de l'amour. Mais, Alphonse, tu excuseras cette faiblesse quand je t'aurai dit un mot de celle qui en fut l'objet. Comment pourrais-je t'en donner une idée ? Le soleil qui éclaire le monde, le vent léger qui soupire dans la forêt, la syrène qui fend les flots de l'océan n'ont rien qui puisse égaler ses charmes. Dans son état le plus simple, dénuée d'ornements et de parure, ma Louise te paraitrait unique sur la terre, si tu avais le bonheur d'obtenir un de ses regards.

“ Quoique mon cœur ne reçoive pas entièrement ses impressions de la conformance du corps et de la figure ;

néanmoins, comme la première sensation se puise dans le regard, tu saurais me dire si mon premier sentiment fût injuste.

" Louise, dès ses premières années, a reçu d'une constitution faible et d'une santé imparfaite une délicatesse qui a passé de son corps à ses qualités intellectuelles. Toutes ses actions, toutes ses pensées respirent cette délicatesse. Sa taille svelte et dégagée n'a pas eu besoin des secours de l'art pour prendre cette tournure élégante qui distingue si éminemment son sexe. La rose peinte au naturel sur sa bouche et ses joues répand un feu qui embrâse. Son regard, comme cette faible lumière qui tantôt brille d'un vif éclat, tantôt vaccille débilement, reprend et perd tour à tour sa splendeur, porte dans l'âme un trouble mêlé d'espoir et de tristesse. Quand elle me disait

ces mots enchanteurs : *Je suis à toi pour la vie.*" Comme je voyais se balancer mollement cette belle poitrine qui reflétait sa couleur sur un cou d'albâtre !

" Mais que sont encore toutes ces qualités corporelles ! Sont elles capables de donner une idée de mon adorable Louise ? Comment pourrais-je te peindre ce caractère angélique ? Il suffirait cependant pour l'aprécier que tu entendisses un seul mot de sa bouche divine. Enfin, mon ami, je l'aime, oui je l'aime de toute la force de mon âme. Je l'aime comme le fils aime sa mère, comme la mère aime sa fille. Je l'aime plus que tout cela encore. Son souvenir ressère et brise mon cœur. Je dévore ce souvenir, je ne le laisse pas un instant. Mon cœur est vide sans lui. . . . et elle est digne des adorations de la terre !"

En finissant ces mots les larmes coulèrent de ses yeux. Il était en effet dans toute la fureur de l'amour. Il est si doux de pleurer pour un amant!.. Le malheur est nécessaire à l'amour.... il lui faut des pleurs.... les pleurs lui sont aussi doux que la présence de l'objet chéri.

— C'est assez, dit Alphonse tout ému, avançons ; je crois entendre les pas d'un cerf près de la fontaine que tu sais."

— Non, viens près de moi, parlons encore de Louise ; parlons de mes malheurs."

— Je le veux, mais je sens que ce jour est trop rempli d'évènements, pour te laisser paisiblement reporter ta pensée sur des souvenirs aussi pénibles."

— Pénibles ! .. non, doux ! .. doux

comme les baisers d'une amante.... doux comme les faveurs d'une épouse."....

Alphonse s'assied, mais comme son ami ouvre la bouche pour reprendre son discours, un cri de centaure les met aussitôt sur pieds.

" *Here Brandsome.*" Et l'écho de la forêt porta au loin la voix d'un géant armé de pied en cap, portant l'uniforme républicain. A peine eurent-ils le temps de se crier "aux armes" qu'ils se virent en face de trois grands Yankees, qui leur ordonnèrent de leur remettre leurs épées, et de les suivre. Comme nos deux jeunes Canadiens ne paraissaient pas disposés à se conformer à ce langage, qu'ils n'auraient pas même compris, s'il eût été Français ; chacun prend un attitude hostile, et le bruit des armes annonce déjà qu'il va se répandre du sang. Ces sévères civilités

s'échangèrent de part et d'autre avec ardeur, et le combat devint de plus en plus animé et dangéreux.

Gonzalve et Alphonse pour faire face aux trois ennemis dont ils avaient à parer les coups, firent un pas en arrière et prirent un arbre à d s. Leurs adversaires crurent apercevoir un succès dans cette démarche et déjà leurs regards étincelaient d'un feu vainqueur et orgueilleux. Ils se virent néanmoins assaillis d'une grèle de coups qui les fit reculer et en désarma un à l'instant.

La partie se trouvant alors égale, chacun puise une nouvelle vigueur, les uns dans le succès les autres dans la honte de la défaite. Le sang coule de part et d'autre. Gonzalve, emporté par son intrépidité, veut mettre fin au combat ; mais il reçoit dans le moment un coup violent qui lui perce le bras gauche. Cette blessure le met en

fureur. Il porte partout des coups terribles, et son adversaire tombe à ses pieds, frémissant de rage, et cherchant vainement un dernier souffle de vie qui s'échappe en mettant à peine un terme à sa fureur.

Celui qui venait d'être désarmé, en voyant ainsi tomber son compagnon, saisit un des pistolets qui pendaient à sa ceinture, et prend la fuite en le déchargeant au hasard. Il n'avait plus la force de viser à un but ; son courage n'avait trouvé de retraite qu'en ses jambes.

Heureusement ce coup de lâche n'eut d'autre effet que de terminer la lutte. L'interpellé *Brandsome*, n'en pouvant plus, et Alphonse le chargeant toujours avec la même adresse et la même vigueur, il remit noblement son épée et se confessa vaincu.

Fatigués de cette lutte sanglante,

nos trois champions se reposèrent un peu en s'aidant mutuellement à bander leurs plaies.

Le fier Bostonnais paraissait triste et humilié, mais l'air noble du brave ne l'avait pas abandonné. Son premier sentiment fut celui d'une indignation outrée contre son lâche compagnon qui s'était enfui. Il s'exprimait par des exécrations dont la force n'était comprise que par ses gestes et le ton de sa voix. Il regardait tristement le brave qui venait d'expirer à ses côtés. Les traits du défunt étaient ceux d'un noble et preux jeune homme, d'une beauté éblouissante. La mort avait un peu contracté les muscles de sa figure et, entre l'expression de la rage et du désespoir, on découvrait encore sur sa bouche les derniers vœux de l'amour, qu'elle avait prononcés pour " *mother and Eliza.*" Brandsome lui

rendit les derniers devoirs et jura sur sa tombe de le venger de la lacheté de son camarade.

....

Le Pin Noir projetait déja ses ombres au loin. Aucun bruit n'avait encore annoncé la venue des chasseurs. Gonzalve instruisit alors son ami de ses desseins et emmenant avec eux leur captif, ils allèrent s'abriter à quelques pas du Pin Noir. A peine étaient-ils sous leur gîte, qu'ils entendirent une décharge de mousquet et virent bientôt approcher les chasseurs.



III.

Le quinze Juin 1812 l'ile qu'habitait l'amante de Gonzalve était tout en émoi. Louise St. Felmar avait laissé la maison de son père avant le lever du soleil. La moitié du jour était écoulée, et on n'avait encore pu trouver aucune trace de son départ. Des perquisitions s'étaient faites dans toutes les parties de l'ile, mais personne n'en avait rapporté de nouvelles. St. Felmar n'avait pas un instant douté des causes de cette disparition. Il connaissait le sort dont il avait menacé son innocente enfant. Les remords que lui donna le souvenir de ses brutalités le tirèrent enfin de son endurcissement. Il comprit que ce n'était

pas la force qui implantait l'amour dans les cœurs, ni qui pouvait l'y éteindre.

Les sentiments d'un père prirent alors la place de ceux du despote. Il ordonna sur tous les points des recherches qui demeurèrent toutes infructueuses. Ses vives inquiétudes lui firent pour un moment oublier les dissentions qui l'avaient toujours éloigné de la maison de Gonzalve. Il alla demander au vieux gardien de son voisin, s'il ne connaissait rien du départ de son enfant.

— L'absence de votre fille, dit Maurice, n'est pas une chose qui ait pu exciter ma curiosité. Depuis longtemps la réclusion qu'elle subit, m'a accoutumé à la croire morte ou bien loin d'ici. Elle serait passée devant moi que je ne l'aurais pas reconnue."

St. Felmar fronça le soucil. Ces

paroles lui remirent sa conduite sous les yeux, et avec un déchirement de cœur, il s'écria : " Vous ne pouvez donc rien m'en dire ?"

— Non, monsieur ; mais je me rappelle un incident qui pourrait peut-être éclaircir un peu le mystère de cette absence. J'ai vu hier passer ici un inconnu qui s'arrêta souvent pour examiner votre maison et les dépendances. Je ne sais ce qui l'a amené dans l'ile, ni ce qui l'attirait vers votre demeure. Pendant plusieurs heures, il s'est tenu à l'extremité de votre jardin, ayant un cahier à la main et paraissant y tracer des figures. Je vous disais que la venue de cet inconnu pourrait servir à vous mettre sur les traces de votre fille. Voici comme je l'entends. Votre demoiselle pourrait être sortie sur le soir et être tombée dans quelque piége tendu par cet

homme. Voilà tout ce que je puis vous dire là dessus."

St. Felmar sortit encore plus embarrassé que jamais. Ses fautes, cependant, attendaient un châtiment qui devait mettre un nouveau comble à ses chagrins. En entrant chez lui, on lui remit une lettre portant le timbre de Québec. A peine eut-il le courage de l'ouvrir. En brisant le cachet il reconnut l'écriture de son frère et lut ce qui suit :

MON CHER FRERE,

A mon retour d'Europe, j'espérais pouvoir t'amener ton fils ou du moins t'en donner des nouvelles satisfaisantes. Je ne sais comment tes sentiments de père recevront ce que j'ai à t'en apprendre.

En arrivant à Toulon, je pris aussitôt la diligence de Paris, afin de voir

Gustave que je croyais retrouver à l'Université. Je m'y dirige en entrant dans la capitale, et je m'informe de ton fils. On me répond qu'il n'y a dans la maison personne du nom de St. Felmar. Je me fais conduire près de l'Intendant qui me dit que le seul élève qu'il connaissait du nom de Gustave était un jeune Canadien appelé Duval. M'étant annoncé comme son oncle, l'Intendant fut surpris de me trouver à Paris cherchant mon neuveu. "Il est parti, me dit-il, depuis trois ans. Les motifs de son départ étaient si impérieux, que pour sa sûreté, il n'a laissé aucune trace de la route qu'il a prise."

J'appris aussi que c'était à la suite d'un duel qu'il s'était enfui. On a souvent écrit pour en savoir quelque chose. Nous n'avons pu ni l'un ni l'autre recevoir ces lettres parce

qu'elles portaient toutes l'adresse de Duval. Gustave n'a pas d'autre nom à Paris.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre.

Après avoir terminé mes affaires de commerce, j'ai visité nos parents de Dijon. Notre neveu suit les drapeaux de l'Empereur, depuis près de six mois. Il a déjà figuré dans plusieurs batailles, où, avec quelques blessures, il s'est créé une petite renommée. Il est maintenant sur les frontières de Pologne dans l'armée du général Moreau. L'empereur continue ses conquêtes. Je ne sais, quand il aura subjugé l'Europe, s'il ne viendra pas saluer l'Amérique de quelques bordées.

L'agitation est extrême en France. Chacun désire vivement la paix, et chacun court s'enrôler pour combattre. La gloire dont se couvrent maintenant les Français ne me ferait pas trop

envie. J'aime mieux l'obscurité.... et mes os...... Dijon est beaucoup plus paisible que la Capitale ; mais on y rencontre plus de femmes que d'hommes ; car la plupart sont à l'armée. Ceux que j'y ai vus de nos parents m'ont chargé de mille amitiés pour toi, et doivent travailler activement à découvrir les traces de Gustave. Ils n'ont appris son départ que par ma bouche. Tout est si agité qu'ils avaient à peine pensé à lui. Ils lui ont écrit ; mais les postes sont si mal conduites, qu'ils attribuèrent son silence aux difficultés de communication.

Voici ce que mon retour a de plus important à t'apprendre. J'espère qu'au lieu de te laisser aller au découragement, tu prendras les moyens de retrouver ton fils. Je te conseillerais d'aller toi-même en Europe. Quand même le voyage serait-il infructueux,

il ne manquerait pas d'intérêt. J'ai laissé à mes amis d'Europe le soin de travailler de leur côté ; et il est à espérer que nous aurons sous peu de ses nouvelles. Embrasse pour moi ton épouse et ta petite Louise qui doit être à l'âge d'avoir un compagnon.

Ton frère affectionné,

CHARLES ST. FELMAR.

Québec, 14 Juin 1812.

Il est impossible d'exprimer l'abattement dans lequel cette lettre jeta St. Felmar. C'était dans ce fils que son orgueil avait placé sa dernière ressource. Gustave était né en Canada; mais dès l'âge de huit ans, il avait été conduit à Paris pour y faire son cours d'études. Il était parvenu à l'âge de dix neuf ans quand il laissa l'Université, où, malgré son caractère rébel, il avait puisé les premières notions d'un grand nombre de sciences qui pou-

vaient servir utilement à la vie fugitive qu'il paraissait avoir embrassée. Il avait passé une année à l'école polytechnique où son goût extrême pour les armes et la querelle lui fit faire des progrès éminents. Son père avait appris son habileté dans les armes et il en avait fait la bâse de la vaine espérance, que dans la lutte entre les Etats-Unis et le Canada, sa réputation compenserait le tître de noblesse qui lui manquait.

Ce nouvel échec lui apporta encore les remords d'en avoir causé une partie par son orgueil. Depuis près de huit ans il avait fait consentir son frère à changer leur nom de Duval en celui de St. Felmar qui lui semblait plus roturiérement noble. Son fils qui était absolument étranger et ignorant de ce fait, n'avait pu être connu que sous celui de Duval. Il pouvait se faire

qu'il aurait écrit à son père et que l'inexactitude de l'adresse eût empêché ce dernier d'en avoir connaissance.

L'infortuné St. Felmar se vit en un instant privé des plus chères espérances de sa vie. Cette lettre le jeta dans une espèce de désespoir mêlé de dépit stupide. Il tourna ses regards vers l'objet le plus pressant et en même temps le plus probable à remédier. Il s'occupa avec activité de la recherche de sa fille.

L'apparition de l'inconnu, dont Maurice lui avait parlé, lui donna de vives inquiétudes. Il savait que sa fille, souvent fatiguée de sa prison, avait l'habitude de sortir tous les soirs dans le jardin ; et il n'entretint plus de doute qu'elle n'eût été enlevée.

Maurice n'était pas plus tranquille que lui. Il s'était rendu au lieu où il

devait rencontrer l'amante de son maitre, mais il ne l'y avait pas trouvée.

Il partit lui-même à sa recherche, traversa seul le St. Laurent et alla s'enquérir sur la rive opposée.

Il apprit d'un pêcheur, qu'il était descendu pendant la nuit deux personnes parfaitement mises qui avaient laissé leur esquif à quelques pas de là. C'était deux jeunes gens qui paraissaient agir avec beaucoup de précipitation.

Toutes les perquisitions de Maurice se terminèrent là ; il n'en put savoir d'avantage. Il repassa tristement le fleuve et instruisit sans retard son maitre des évènements qui venaient de jeter la famille St. Felmar et lui dans une si profonde consternation. A peine eut-il le courage d'en faire le récit ; car il savait que Gonzalve lui tiendrait compte de ce qui arriverait

de fâcheux à son amante. Se confiant néanmoins dans la sincérité du dévouement de son cœur, il ne lui cacha aucune circonstance quelque pénible qu'elle dût être.

St. Felmar voyant enfin l'inutilité de ses recherches, tomba dans un attendrissement extrême, provoqué par le repentir d'avoir attiré tous ces malheurs sur sa tête par son opiniâtreté et son orgueil. L'amour paternel avait repris son empire. Il allait chaque jour passer de longues heures dans la chambre qu'occupait naguère son enfant. La première fois qu'il y entra son âme fut percée de douleur en voyant le dénument dans lequel il l'avait laissée vivre. Quelques habits épars çà et là, des mouchoirs encore trempés de pleurs couvraient le parquet. Pour tous meubles, un piano, une guitare et une table couverte de

dessins. Tout lui semblait vivant en cette retraite, tout parlait à son cœur. Il lui semblait entendre encore cette guitare résonner ces chants d'amour qu'il maudissait naguère parce qu'il en voulait dicter d'autres. Ce n'était plus cependant la voix de l'amour, mais celle de l'innocence opprimée qui suivait les vibrations illusoires du sombre instrument et inspirait le désespoir et la mort.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis le départ de Louise. St. Felmar un peu plus paisible que la veille, examinait les dessins qui avaient dissipé les longs loisirs de sa fille. En soulevant un papier, il s'en détache une lettre qui tombe à ses pieds. Il s'empresse de la reprendre. Elle était à son adresse et de l'écriture de Louise. En l'ouvrant il lut ces mots: " A mon père et ma mère." Il courut

à son épouse pour lui en faire la lecture. Elle était ainsi conçue :

MON PERE ET MA MERE

ADIEU !

J'ai goûté près de vous toutes les douceurs d'une enfance heureuse ; mon cœur en conservera une éternelle reconnaissance. Mais hélas ! combien ce doux souvenir souffrira d'être suivi du déchirant qui me rappelera la cause qui me force aujourd'hui de m'éloigner de vous ! O vous, ma tendre mère, que mon départ accablera de douleur, pardonnerez-vous à votre enfant d'avoir ainsi méconnu vos bontés ! Si vous ignoriez ce qui m'a portée à cette résolution je mériterais de votre part la malédiction lancée contre les enfants dénaturés. Toute ma vie serait un reproche continuel de cette action. Mais demain ! demain ! si j'étais res-

tée ! quel sort m'attendait ! A quelle vie de malheurs n'étais-je pas condamnée si le ciel ne m'eût donné le courage de fuir !

Je pardonne à mon père les maux qu'il m'a causés et ceux que je souffrirai encore. Jamais je n'ai osé le tromper sur mes sentiments. Dans le temps même que j'attendais de mes aveux les plus terribles châtiments, je courais l'instruire de l'état de mon âme ; cette sincérité a malheureusement tourné contre moi. J'en ai cependant retiré le fruit d'avoir conservé mon âme pure et un cœur éprouvé à mon amant. C'est à présent, ma mère, que je reconnais la vérité de ces paroles de l'Evangile, que vous me lisiez chaque jour : "*L'épouse abandonnera son père et sa mère pour suivre son époux.*" Oui malgré les liens sacrés que la nature m'avait imposés, malgré

mon attachement pour vous et même pour mon père, vous cacherai-je que c'est encore avec une espèce de bonheur que je m'éloigne de vous ! Ne vais-je pas sur les traces de l'époux que le ciel et mon cœur m'ont choisi ?

Je vous conjure de vous épargner la peine de me chercher. Dûssiez-vous me retrouver, une force supérieure protégera ma retraite. Mon sort est pour toujours lié à celui de Gonzalve. Je dois suivre ses pas partout où le destin le conduira. Ma vie sera trop courte pour lui prouver la constance de mon amour ; je m'attacherai à lui jusqu'au tombeau.

Si le ciel nous reconduit près de vous, je vous reverrai, si vous revoyez mon époux ; vous serez mon père si vous consentez à être le sien. Sinon, je le jure aux pieds de l'éternel, commencez dès à présent à m'oublier ;

commencez à me croire morte, si ce n'est par la nature, ce sera par votre opiniâtreté qui m'éloignera à jamais de vous. Mais j'espère dans les faveurs du ciel.... J'espère retrouver bientôt un père et une mère dont la tendresse affectueuse effacera le souvenir du passé.

Dans deux jours je serai réunie à mon époux, le ciel aura entendu et béni nos serments. Mais que ne m'est-il donné, en le pressant sur mon cœur, de partager ses douces caresses avec les auteurs de mes jours. Hélas ! que le ciel m'exauce ! Qu'il ramène mon époux et moi près de leur père ; que nos deux cœurs unis pour toujours goûtent le bonheur de voir leurs enfants sur les genoux de leurs aïeux ! Qu'il me permette de mêler mes pleurs et mes joies aux sympathies affectueuses de ma mère !

C'est le vœu le plus ardent de celle qui aime encore à se croire votre fille affectionnée.

LOUISE.

14 Juin, 1812.

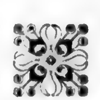
Cette lettre plongea l'épouse de St. Felmar dans un excès de douleur qui mit sa vie en danger. Le double coup qui venait de la frapper affecta son corps encore plus que son esprit. Sa santé s'affaiblit peu à peu et son orgueilleux époux se vit bientôt sur le point de voir une troisième victime sacrifiée à son ambition.

Il dissimula pendant quelque temps l'irritation dans laquelle l'avait jeté la lettre de sa fille. Mais dès qu'il vit son épouse rétablie, toutes ses passions se ranimèrent plus vivement que jamais. Il accusa hautement Gonzalve de lui avoir enlevé sa fille et jura de

la recouvrer, dût-ce être au prix de son sang.

Il lui écrivit de la manière la plus outrageante ; et au moment de partir pour Chateaugay il mit ordre à ses affaires, afin de prévenir quelque coup imprévu. Cette précaution n'était pas inutile, vu les criminels desseins qu'il convoitait. Car il se proposait de détruire son ennemi, s'il ne parvenait à lui arracher sa fille.

Ayant fait venir un notaire, il la déshérita dans toutes les formes, et maudit le mariage qu'elle pourrait contracter avec Gonzalve. Ces dernières dispositions étant finies, il partit la rage et la vengeance dans le cœur.



IV.

La lettre de Maurice en avait trop appris à Gonzalve pour qu'on puisse le croire tranquille sur le sort de son amante. Il était revenu de la forêt et personne n'avait eu connaissance de son arrivée. Ne sachant à quoi attribuer ce retard il se perdait en conjectures qui ne pouvaient être que malheureuses. Tout tournait contre lui. Les intelligences militaires étaient devenues très actives, et de jour en jour on s'attendait à la visite des Républicains. Tellement qu'il lui était impossible de s'absenter du camp, même pour un seul jour. Il ne jouissait d'aucun moment de repos. Son esprit était continuellement en proie aux

appréhensions les plus vives. A peine cultivait-il encore l'amitié d'Alphonse, tant il était absorbé dans ses peines. Il trouvait néanmoins encore quelque plaisir dans la société de l'Américain captif.

Brandsome était d'un commerce très agréable. Lui seul avait assez d'empire pour distraire le colonel de ses soucis. Le noble caractère qu'on lui trouva dès son arrivée au camp, lui procura des faveurs peu connues aux prisonniers de guerre. Il n'était retenu que sur sa parole ; sur laquelle on comptait autant que sur les liens les plus puissants. Il avait pleine liberté dans le camp. Il en usait en passant tout son temps en la société de ses deux vainqueurs, auquels il s'était attaché comme par enchantement. La lettre de Louise, qui annonçait son prochain départ de chez

son père, lui était connue ; et il ne pouvait se lasser d'admirer la magnanimité de Gonzalve, dans le sacrifice qu'il avait fait.

Ils étaient tous trois ensemble, quand on vint leur signifier l'ordre d'assister à un conseil qui se tenait en la salle du général.

Brandsome n'entendait rien en cet ordre. Se voir appeler à un conseil de guerre dans le camp des Canadiens, était pour lui un mystère incompréhensible. En entrant dans la salle, son étonnement augmenta encore en voyant l'assemblée entière se lever et les saluer comme s'ils eussent été les premiers personnages de l'armée. Ils s'expliquèrent cependant bientôt cet honneur, en voyant entrer deux soldats garottés, et conduits par une force militaire. La salle était tendue de noir

et présentait l'aspect d'un spectacle funèbre.

Les deux accusés avaient été amenés devant ce conseil privé, afin d'obtenir l'aveu de leurs fautes. Sur leur dénégation, les portes furent ouvertes au public. Gonzalve ayant été appelé à rendre son témoignage, raconta ce qu'il avait entendu dans la nuit où nous l'avons vu tapis derrière la guérite de la sentinelle, et ce qui s'était suivi de cet entretien.

Serment prêté, Alphonse rapporte ce qui suit :

—J'occupe dans l'armée le grade de major d'armes. J'ai l'honneur d'être lié intimement avec Gonzalve de R... colonel de l'état major, etc. etc.

Le dix-huit de juin dernier, le colonel m'ayant prié de l'accompagner à la chasse, nous partimes sans suite, vers le milieu du jour. Après quelques

heures de marche nous rencontrâmes dans la forêt deux de nos amis, Charles Lecourt et Astolphe Rambec, officiers du génie dans le même corps que nous. Ils étaient partis dès l'aurore, accompagnés des deux voltigeurs accusés à la barre ; qui disaient avoir vu la nuit précédente de grandes troupes de bêtes fauves. J'ai su depuis que ces visions étaient fausses et que le bruit en avait été répandu à dessein.

" Quand nous rencontrâmes les chasseurs, le colonel parla mystérieusement à l'un des deux officiers. Il ne put m'expliquer le secret de cette affaire qu'après l'aventure des gentilshommes républicains dont le brave Brandsome nous est resté comme relique. Après la rude épreuve que venait de nous donner le courage de notre ami, le colonel me confia ce qui l'avait conduit à la chasse. Il ne

craignit pas de laisser entrer notre vaillant captif dans l'exécution de ses projets.

" Le soir étant arrivé nous nous logeâmes sous un berceau de vignes dans un endroit connu sous le nom de Pin-Noir. Notre grotte était avoisinée de plusieurs autres de même dimension.

" A peine une légère obscurité avait-elle annoncé la nuit que nous entendîmes la venue de nos amis qui avaient promis au colonel d'attendre le jour sous le Pin-Noir. Ils prirent leur gîte à quelques pas de nous et les deux Voltigeurs allèrent s'établir à l'extrémité de l'amphithéâtre formé par les vignes.

" Le colonel n'avait prévenu personne de son intention de passer la nuit en cet endroit et le silence qui

s'établit en notre grotte, couvrit entièrement notre présence.

" Vers le milieu de la nuit, lorsque nos voisins étaient livrés à un plein sommeil, nous vîmes venir, dans l'obscurité, les deux accusés à la barre. Soit qu'ils n'eûssent pas exactement observé la retraite de nos amis, soit que l'obscurité fascinât leurs yeux, ils se dirigèrent directement sur nous. Chacun de nous avait son arme à la main. Nous les laissâmes approcher. Ils ne proféraient aucune parole et leurs pas étaient aussi légers que possibles.

" Quand ils se virent assez près, ils levèrent sur nous deux haches tranchantes. C'était là le signal de notre défense. Nous poussâmes instantanément un cri qui réveilla nos voisins et glaça les assassins d'épouvante. Ils auraient cependant achevé leurs coups

si nous n'eûssions été prompts à arrêter leurs bras.

" Ils essayèrent alors de fuir, mais le brave Brandsome, qui m'avait déjà fait connaître la force de ses nerfs, les retint l'un et l'autre.

" Le colonel se fit connaître à nos amis qui se croyaient attaqués et nous avaient déjà assaillis de leurs coups. Des flambeaux furent allumés à l'instant ; et nous passâmes le reste de la nuit sous les armes.

" Je regrette de ne pouvoir signaler ici la magnanimité de la conduite du colonel en se dévouant au salut de ses amis. Il semble aux yeux de chacun que c'est déja beaucoup d'avoir ainsi exposé sa vie. Mais personne ne voudrait croire en mes paroles si la fidélité du secret ne m'interdisait de dévoiler l'étendue du sacrifice auquel l'obligea cette démarche. Sacrifice

qui a eu pour lui des suites si funestes, qu'il est vrai de dire, que s'il a détourné la mort de dessus la tête de ses amis, il l'a, par cette action, portée dans son cœur."

Après le témoignage de Brandsome et celui des deux officiers du génie, il ne resta aucun doute dans l'esprit des juges sur la culpabilité des deux prévenus.

On trouve aujourd'hui dans les annales de 1812 la condamnation des deux prisonniers, datée de Chateaugay, 13 Juillet :

" Christophe Francœur et Amarat Charrêt, tous deux miliciens dans la troisième division du corps des Voltigeurs, stationnée à Chateaugay, pour arrêter l'invasion des Américains Unis, ayant été amenés devant nous sous accusation de préméditation de meurtre, ont été convaincus et trouvés

coupables. Ils sont, en conséquence, condamnés à être fusillés par derrière, jusqu'à ce que mort s'en suive, le treizième jour de septembre de la présente année, 1812."

La séance se leva aussitôt le jugement rendu.

Gonzalve paraissait en proie à un déchirement affreux. Alphonse, en fesant l'éloge de sa conduite, avait réveillé tous ses souvenirs. Brandsome eut beau faire jouer ses saillies et ses bons mots ; il ne put le tirer de cet état d'accablement.

— Allons, Colonel, dit Brandsome, vous n'avez pas l'air de ce monde. Faites un peu trêve avec cette mélancolie. Si c'est cette petite Louise qui vous pique si malignement, vous êtes bien extraordinaire.

" N'en soyez pas inquiet. Les circonstances ne sont jamais embarras-

santes pour une femme. Loin de vous, Louise est sans doute près d'un autre."

—Faites moi grâce, je vous conjure, de ces discours. Vous ne connaissez rien des femmes, ou vous n'en connaissez que le mal. Que n'ai-je deux jours à moi ! Je retrouverais mon amante et vous apprendriez ce qu'il y a de grand, d'adorable chez une femme.

" Vous me jugez peut-être pusillanime, de ce que je ne reçois pas bien vos plaisanteries. Au contraire, je vous sais gré de vos motifs. Mais vous ne pourrez jamais me plaire en parlant désavantageusement des femmes. Vous ignorez ce qui peut faire les charmes de la vie de l'homme.

" Voici un lieu propice, arrêtons nous y.. " Souvent, mes amis, vous m'avez demandé des détails sur ce qui causait ma mélancolie habituelle. L'a-

mitié qui nous unit méritait, sans doute, plus de confiance que celle que j'ai paru lui accorder. Connaissez donc aujourd'hui l'enchaînement des maux qui m'ont persécuté. Si ma conduite a pu vous donner une idée défavorable du fond de mon cœur, j'espère que les faiblesses auxquelles est due ma manière de vivre, et que vous avez peut-être déjà éprouvées, obtiendront de vous une indulgence généreuse."

— Bravo, Colonel, reprit Brandsome. Je sais d'avance que vous allez parler d'une brave nation. Malgré ce que j'en ai dit, j'avoue que j'ai déjà servi sous ses étendards ; et avant même de vous entendre, je voudrais rendre mon épée, si le malin Alphonse ne m'avait déjà dispensé de ce soin.

" Je battrais la charge sur cent mille hommes ; mais je fléchirais le genou

devant une femme. Quoiqu'il puisse se faire que nous n'entendions pas l'amour de la même manière, soyez certain de mon approbation. Ainsi donc, à l'œuvre, colonel.".........

— Mes chers amis, dit Gonzalve, bientôt le cri du combat aura retenti parmi nous. Déjà peut-être la mort m'a compté parmi les victimes qu'elle va frapper. Si le sort en ordonne ainsi, je vous laisserai dépositaires de mes vœux et de mon cœur pour celle à qui j'avais juré de consacrer ma vie.

Depuis le moment où l'âge m'a placé dans la société, je n'ai connu d'autre maitre que l'amour. Dans toutes les circonstances où m'a mené depuis, le cours de la vie, il a été le moteur de toutes mes actions. Et si je dois juger la généralité des hommes par moi-même, je ne craindrai pas de dire que l'homme est créé pour aimer.

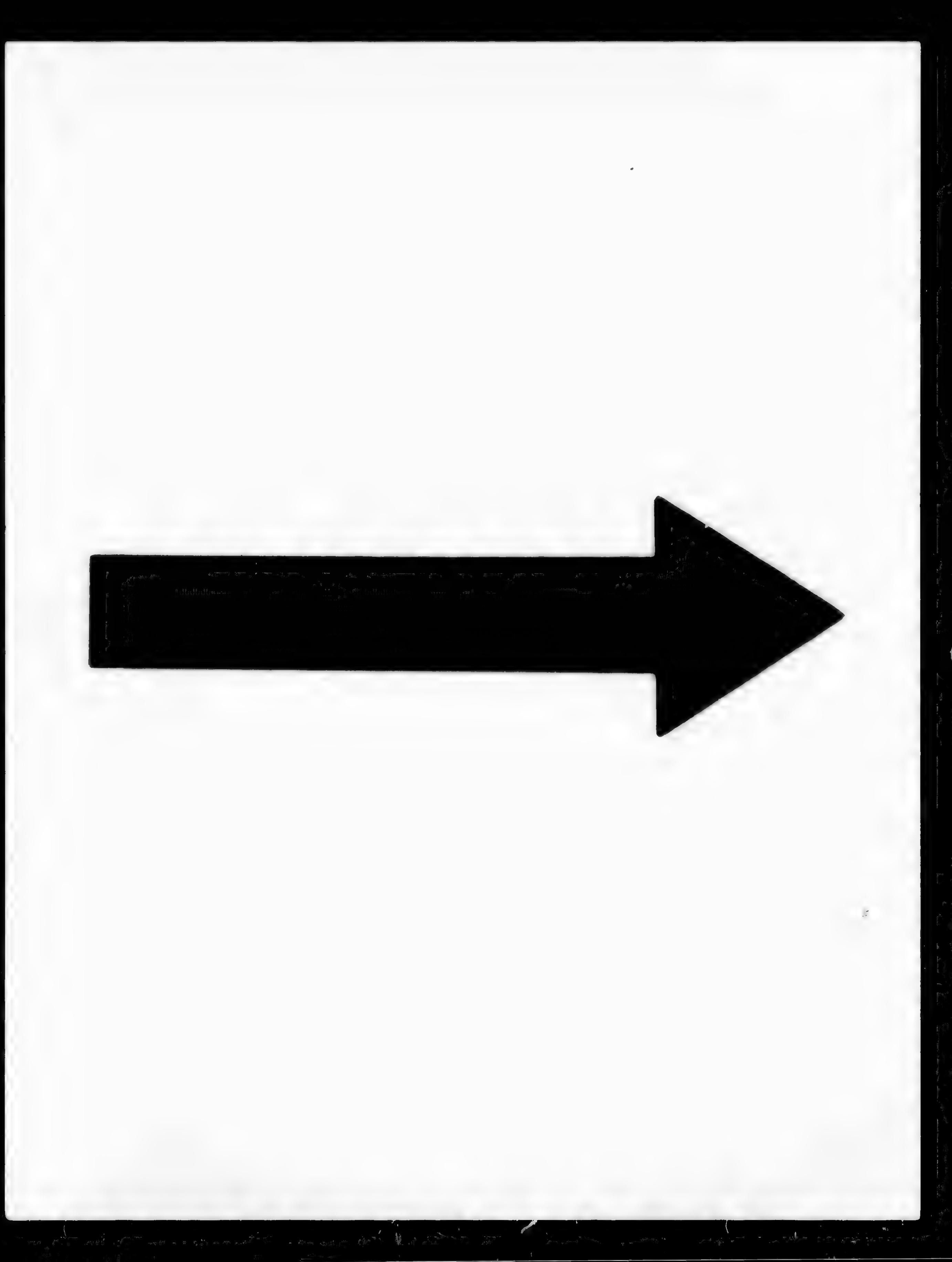
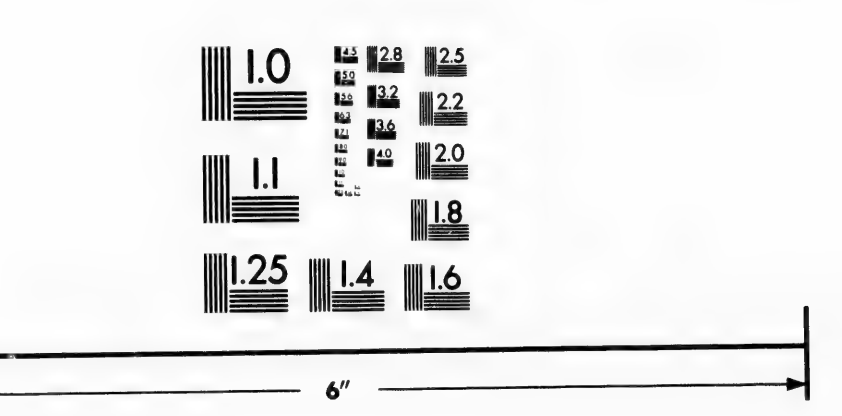


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Sans vouloir m'attribuer le mérite d'avoir bien agi, je rendrai ce témoignage à l'amour que si j'ai pu m'égarer, mes écarts n'ont pas été dictés par lui; qu'au contraire, il a été pour moi un guide fidèle; et je puis, comme on l'a déjà dit, répéter que l'amour est divin.

" Mon père en mourant me laissa un petit héritage qui avoisinait les vastes domaines d'un Crésus altier et avare qui avait juré à ma famille la haine la plus implacable. Unique rejeton de cette famille, je devins l'héritier de la haine vouée à mon père et l'objet de querelles aussi fréquentes qu'injustes. J'avais toujours gémi sur cette profonde inimitié; et un puissant motif me fesait vivement désirer d'en voir la fin.

" Un jour, en longeant la cloture qui limitait le jardin de mon père, j'avais apperçu la jeune fille du cruel

millionnaire, dont la taille et la démarche m'avaient souverainement plû. Chaque jour subséquent je revenais à la même heure au lieu où je l'avais vue ; jusqu'à ce qu'enfin j'eus le bonheur d'échanger avec elle un regard d'intelligence. Regard profond et éloquent, qui devait unir nos deux âmes pour la vie !

" Je n'aurais rien désiré de plus, si l'animosité qui régnait toujours entre son père et le mien, n'eût entravé de plus intimes communications.

" Déjà cependant nous en étions passés du regard aux paroles ; et chaque jour nous soupirions en silence de ne pouvoir confondre plus librement nos sentiments et nos cœurs.

" Quand je vis mourir mon père, je lui épargnai la douleur que lui aurait infailliblement causée la révélation de mon amour. Sa seule appréhension,

en songeant à mon inexpérience, se tournait contre le cruel St. Felmar, auquel ma jeunesse ouvrait la porte des persécutions.

" Que n'eût-il pas eu à craindre, s'il eût connu le secret de mon cœur! Son âme se serait brisée à la pensée des maux que devait me causer ma fatale passion! Hélas! Je maudis le jour où je vis, pour la première fois, la plus aimable des femmes! Mais que dis-je! c'est le plus beau de ma vie! Oh! oui, je le chéris ce jour heureux où Louise m'apparaissant comme un astre brillant, inscrivit en mon âme le sceau d'un amour éternel! Je chéris le hasard qui m'a conduit vers elle, qui a dérigé mes regards sur elle!!!

" Quand reverrai-je le lieu où je lui ai pressé la main, l'arbre qui portait le chantre de nos cœurs, la pierre qui

lui servait de siège pour nos doux entretiens, la plante qui lui fournissait les fleurs qu'elle m'apprêtait avec tant de grâces !....Quand foulerai-je le sol où j'entendis le dernier bruit de ses pas et le son de ses derniers adieux !.... Et toi Louise, quand te reverrai je ?

" O ! pardonnez, mes amis, si je laisse couler mes larmes et l'effusion de mon cœur, j'oubliais que je n'étais pas seul..........

" Je vous disais donc que mon père en mourant me laissait seul......seul à ma Louise. Ne voyant plus rien qui pût m'astreindre à des intérêts de famille, je jurai de me consacrer pleinement et pour toujours au service de la passion qui me subjuguait. J'envisageai la possession de mon amante comme le seul but auquel je devais atteindre pour parvenir à cet état de

bonheur qui marque une fin de tribulations pour tout homme et qui dirige les actions de sa vie.

" Mes premières démarches furent pour me concilier, s'il était possible, les bonnes grâces de St. Felmar. Je mis en œuvre tout ce que peut inspirer le plus ardent désir de succès. Connaissant son avide avarice, je me flattais qu'en me dépossédant en sa faveur de mon petit champ, je parviendrais à changer ses dispositions à mon égard. Je lui en fis une proposition pleine d'avantages pour lui et couverte des plus beaux prétextes et intérêts pour moi. Tout me fut également inutile ; et je vis enfin que le seul sujet de sa haine était mon tître de noblesse.

" Ses richesses l'avaient rendu le plus puissant homme de l'ile. Il n'avait malheureusement rien de ce qui constitue le citoyen honorable, et

il attribuait le peu de crédit dont il jouissait au défaut de sa naissance. Ma famille était la seule qui pût compter de nobles aïeux; et sans l'ombrage que lui portait l'élévation de mon nom, il eût pu se dire le roi de la contrée.

" Peu attaché à aucune espèce de biens, j'aurais cru faire un bien léger sacrifice à ma passion en me désistant de cet avantage. Mais il est de ces sortes de biens qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de se ravir, lors même qu'il en a la volonté. Les motifs de la haine de St. Felmar m'étant donc connus, je n'entrevis plus aucun espoir d'accommodement.

" Pour comble de malheur, mes liaisons avec Louise ne tardèrent pas à percer. Les tourments, qu'elle paraissait souffrir malgré elle à cause des persécutions qu'on exerçait contre

moi, donnèrent les premiers soupçons. Peut-être serait elle parvenue à feindre plus longtemps ; mais on l'épiait si soigneusement, qu'on la surprit un jour lisant une de mes lettres.

" Elle devint alors l'objet des malédictions paternelles. On l'enferma dans une chambre étroite, où elle passait les semaines entières, n'ayant sous les yeux que l'abject tableau de la basse-cour, d'où s'exhalait un air fétide. Le dimanche seulement on lui permettait de sortir pour assister au service divin ; encore n'était-ce qu'accompagnée de personnes affidées, dont le devoir était d'éloigner d'elle toute communication quelconque. Mais il est des secrets dont l'amour seul a la clef et contre lesquels la puissance des hommes est vaine. Les persécutions ne servent qu'à alimenter cette passion, qui puise

ses ressources là même où on croit les anéantir.

" Nous ne pouvions donc plus nous voir qu'en présence de Dieu. Mais si nos communications en devinrent plus pures, elles n'en furent pas moins suivies, ni moins vives. Nos regards se comprenaient, et les quelques heures que nous passions à l'église suffisaient pour former nos projets pour la semaine à commencer.

" Par notre concours mutuel, nous étions parvenus à gagner une des femmes de son service ; et notre correspondance était devenue très facile. Mais comme tout rapport était impérieusement interdit entre la maison de St Felmar et la mienne, l'artifice devint encore notre ressource. Une pierre marquée dans un champ nous servit de bureau de poste. Chaque jour, en la soulevant, j'y trouvais une

lettre ; et chaque jour aussi l'affidée de ma Louise prenait celle que j'y déposais.

" J'avais découvert un endroit secret, d'où tous les soirs, je pouvais percer du regard dans sa chambre. Elle le savait et souvent nous passions des nuits entières dans cette muette entrevue.

" Un soir ! oh ! je me rappelerai toujours cette nuit ! un soir, dis-je, que j'étais resserré dans mon repaire obscur, je ne la voyais pas paraitre comme elle avait habitude de le faire. Sa croisée donnait cependant entrée à la fraicheur de la nuit ; et une faible lumière éclairait l'appartement. L'air était pur et serein, des milliers d'étoiles prêtaient leur douce clarté à l'univers en sommeil,.... un silence parfait régnait autour de moi. Les derniers murmures des habitants de

la basse-cour troublaient seuls cet anéantissement de la nature animée. Je venais d'entendre au loin l'éruption impétueuse de la vapeur d'un bateau. Mais tout était rentré dans une complète inaction.

" C'était la première fois qu'elle ne s'était empressée de venir me donner le salut de l'amour. J'attendais impatient..... Mon âme était empreinte d'une tristesse profonde...... Un funeste pressentiment retenait les battements de mon cœur. Notre dernière jouissance pouvait avoir été découverte....Peut-être s'apprêtait-on à châtier mon séjour en ce lieu.......

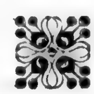
" Oh ! combien je me sentis agréablement tiré de mes angoisses, quand tout à coup le son du luth frappa mon oreille ! Après une harmonieuse symphonie, j'entendis sa voix céleste moduler ces belles strophes :

Salut ! triste et sombre nature !
Si, devant toi, le ramier fuit,
L'aigle abandonne sa pâture,
Et la rose s'épanouit ;
Pour moi commence ton empire,
J'aime à voir luire tes flambeaux
Et le joyeux son de ma lyre,
Annonce tes mements, si beaux !

Que la flamme du jour s'éteigne,
Ranimant celle de mon cœur ;
Car maintenant rien que je craigne
N'en pourra ralentir l'ardeur.
Que tout autour de moi sommeille,
Et me laisse entonner mes chants ;
Gonzalve vient prêter l'oreille,
Toi seul entendras mes accents.

Si, par les traits de l'infortune,
Tu vois marquer ton avenir,
Le soir contemple cette lune
Qui te dira mon souvenir ;
Alors ton cœur plein de tendresse
Te redira mes chants d'amour ;
Et malgré ta grande tristesse,
Tu voudras chanter à ton tour.

Laissons à ma lyre plaintive
Résonner ses derniers adieux.
Que ce son vogue sur la rive,
Pour faire redire mes vœux.
Reçois, aujourd'hui pour la vie,
L'éternel serment de ma foi....
Voici ce que mon cœur envie :
" *Mourir ou vivre sous ta loi.*"



V.

L'ECHO de la forêt répéta longtemps les chants de Gonzalve, et tous trois anéantis par un sentiment indéfinisable, écoutaient, dans un morne silence, les fredonnements des roseaux qu'on eut dits émus de cette scène. Ce cri d'amour voguait sur les ailes du vent, et portait au loin une expression graduellement affaiblie par l'intervalle du temps et l'espace des lieux.

Une légère brise de soir, ébranlant les roseaux et les feuillages, avait semblé vouloir accompagner les inflections de la voix de Gonzalve. Et quand il eut fini, une illusion charmante fesait résonner à leurs oreilles les derniers sons du luth de Louise.

Quand le cœur a pris la voie des grandes émotions, il se trouve dans un labyrinthe où il se plait à passer d'une sensation à une autre sans se lasser dans ses courses. Comme l'abeille qui s'enchante de poser son pied léger sur le thym fleuri qu'elle ne fait que toucher, et de là court effleurer la rose, et voltige ainsi de fleur en fleur toujours avec la même vélocité et le même plaisir. De même le cœur de nos jeunes amis savourait successivement tout ce que peut produire d'enchanteur le sentiment de l'amour et la contemplation d'une des plus belles soirées du Canada.

Les rayons du soleil venaient de faire place au crépuscule qui s'annonçait par l'apparition du char illuminé de la lune. Cette reine des nuits ne répandant encore qu'une clarté à demi-voilée, se réflêtait légèrement sur le

plus agréable tableau que puisse offrir une nature encore vierge et parée des antiques insignes de la création.

Plongés dans cet abime de méditation infinie, il s'écoula un long intervalle de temps avant qu'aucun d'eux ne trouvât une issue pour en sortir. La nuit avait déjà pris un empire absolu sur l'univers entier. Le bruit seul du zéphir qui se jouait dans les sinuosités de la forêt, troublait cette scène silencieuse.

Gonzalve, au comble de l'émotion, rompit enfin le silence par une exclamation passionnée qui portait l'empreinte du délire. Nous ne le suivrons pas dans toutes les digressions où le conduit son agitation. Peignons nous seulement un homme dans les plus fortes étreintes des touchants souvenirs. Figurons-nous le voir et l'entendre, et il n'est personne, pour peu

qu'elle ait connu l'amour, qui ne s'en fasse une idée réelle. L'absence d'un objet chéri est si cruelle qu'il ne se passe pas un instant qu'on n'en ait l'esprit rempli ; et dès qu'un mot en évoque le souvenir, le cœur est si plein de lui-même, si agréablement distrait, qu'il s'épanche involontairement, croyant payer un tribut à lui-même et à l'objet de sa pensée habituelle.

Gonzalve venait d'apprendre à ses amis la plus grande partie de son histoire, qui, sans être intéressante par les faits qui l'avaient marquée, suffisait néanmoins pour leur expliquer sa manière de vivre extraordinaire.

Brandsome ne comprenait rien à ces profonds sentiments de l'amour. Sa pénétration lui fit voir cependant que les esprits du Canada différaient beaucoup de ceux qu'il avait rencontrés en Irlande et de celui en particu-

lier qui le caractérisait. Aussi, autant pour distraire ses amis que pour exprimer ce qu'il pensait véritablement, il se hâta de leur dire :

— Ma foi, je ne sais à quoi je m'occupais. Le colonel m'a absolument tourné la tête....Ah! je reviens cependant, je reviens. Il me semble que peu de chose vous apitoie. Comment, colonel, il y a cinq ans que vous vous occupez à aimer. Les choses se font plus promptement à Dublin. Vous voyez une fille, vous lui parlez ; non pas par des regards, comme vous le faites, mais par des paroles, et des paroles qui disent beaucoup. Elle vous accorde des faveurs, vous vous en contentez ; sinon vous l'épousez ; et voilà tout. Quand un Irlandais se marie, il fait baptiser ses enfants en même temps. L'expédition, pour un Irlandais, c'est là sa grande qualité.

" Je m'attendais à quelqu'histoire de ce genre. C'était tout simple. Mais en vrai ménestrel des vieux âges, vous nous faites entendre des soupirs comprimés, des langages mystérieux, et même des sérénades. En vérité ces historiettes sont usées. Je croyais que vous alliez nous raconter du nouveau; à peu près, enfin, comme ce dont j'ai été moi-même témoin et acteur à mon départ d'Irlande.

" Deux vaisseaux étaient chargés de militaires, de vieillards, de femmes et d'enfants qui tous avaient obtenu des passe-ports pour l'émigration. Je m'embarquais moi-même pour l'Amérique. Mes malles étaient à bord. J'attendais le départ en parcourant les rues de la ville. Nous avions sagement monté un *trick* au gouvernement anglais. Sous le prétexte de l'émigration, il nous défrayait jusqu'au

continent. Nous émigrions en effet; mais au lieu d'aller aborder à Halifax, nos marins furent bien étonnés de se voir forcés de laisser la cargaison entière à Boston.

" Mais ce n'est pas là le beau de l'histoire. Je vous disais qu'en attendant l'heure de partir, je battais les pavés de la ville. Entre Irlandais, le secrèt du voyage était connu. Comme j'étais en habit de voyage, beaucoup de jeunes filles me regardaient avec envie. Comme aussi je n'avais pas le dessein d'amener en Amérique des malles vivantes, j'organisai une petite farce qui finit par être assez sérieuse en arrivant à Boston.

" En moins d'une heure j'eus engagé cinq jeunes filles à faire le voyage. Mais j'avais eu le soin de donner à chacune l'adresse de cinq de mes amis qui s'embarquaient sur un autre vais-

seau que moi ; sachant bien qu'elles seraient favorablement accueillies, si toutefois elles avaient le courage d'exécuter leurs promesses, ce sur quoi je ne comptais pas beaucoup ; malgré la connaissance que j'avais de leur facilité. Enfin je les laisse, j'arrive au vaisseau. Il était sur le point de partir. Mes amis, me voyant venir seul, me dirent qu'ils me croyait allé chercher ce qu'ils appelaient un *passe-temps*. Je leur répondis que j'avais travaillé pour d'autres. " Ah ! bien, reprirent-ils, puisque tu ne prends pas plus de précaution, tu ne travailleras pas pour nous ici."

" Peu m'importait qu'ils fussent disposés ou non à m'accueillir seul. Je savais ce qui arriverait, et ce qui arriva en effet. C'est que la traversée me fut aussi agréable et divertissante (vous m'entendez) qu'elle leur fut.

" Je vous disais que ma farce m'était devenue sérieuse à Boston. Voici comment. Nos deux vaisseaux avaient été séparés par une légère tempête qui nous avait attendus presqu'à la sortie même du port d'Irlande. Après avoir été ainsi pendant un mois et quelques jours sur la mer, nous nous retrouvons à Boston. C'est à dire que notre vaisseau y arriva deux jours après l'autre. Les premières personnes que j'apperçois sur le port sont deux de mes filles qui, croyant attendre chacune le leur pour les faire vivre, s'adressent à moi l'une et l'autre. Me voici donc avec deux femmes qui n'avaient pour moi d'autre attachement que celui que leur inspirait la faim. Heureusement que je parvins à les placer, car sans cela ma bourse et moi se trouvaient bigames sans grand besoin, je vous en assure.

" Eh bien, Colonel, voila du nouveau, vive les Irlandaises ! Elles soupirent quand elles ont faim, mais soupirent de manière à intéresser pour un instant. Tandis que vos Canadiennes s'y mettent de corps et âme pour la vie. C'est du vieux style."

Tel peignait un Irlandais le caractère des femmes de sa nation.

Comme il se fesait déjà tard, nos trois amis rentrèrent au camp.

Gonzalve encore sous l'influence de puissants et douloureux souvenirs sortit bientôt pour promener ses insomnies sur les bords du lac qui longe une partie de la côte de Chateaugay. Agité de mille pensées d'infortune, il allait à pas précipités. On n'entendait que le bruit lointain des Cascades du Sault St. Louis. Ce bourdonnement continue.. orageux, formait avec l'état

de Gonzalve un ensemble merveilleux. Aussi se sentait-il invinciblement entraîné vers le théâtre de cette lutte aquative. Sa marche ne s'était pas rallentie, et déjà il était à plus de deux lieues du camp. Il longeait la rive toute bordée d'arbres sauvages, qui répandant leurs branches touffues, voilaient au loin les sombres reflets de la lune. Rien n'avait encore troublé le silence de la nuit ; rien que le bourdonnement continu.. orageux de la Cascade......

Il avait dépassé les eaux du lac et déjà le cours rapide du fleuve préludait la chute violente qui forme un peu plus bas l'endroit le plus redouté des navigateurs du nord...... Un cri sourd.. prolongé.. Un cri de mort se fait entendre sur les eaux. Encore un cri pareil, et tout se tait. Seulement au bourdonnement continu de

la Cascade se mêle un jeu rapide de rames et d'avirons.

Gonzalve n'était qu'à quelques arpents du lieu d'où venait de partir ce cri de détresse. Aucun esquif sur la rive, aucune habitation, aucune âme vivante pour secourir les malheureux. Confiant dans son courage et sa force, il traine à l'eau un morceau de bois sec qui se trouvait près de lui ; et se jettant dessus à plat-ventre, il nage en luttant contre le cours rapide du fleuve. Rien ne frappait encore ses regards. Des efforts inouïs avaient épuisé ses forces.

Déjà il se disposait à gagner la rive, quand des gémissements convulsifs attirèrent son attention du côté de la cataracte. Il n'était plus qu'à quelques arpents de ce lieu terrible, quand il aperçut un canot que le courant tour-

nait et retournait en tous sens. Cette légère embarcation ne changeait pas de place. On eut dit un objet fixé sur un pivot immobile. Gonzalve connaissait trop bien les eaux de ce lieu pour se tromper sur la cause de ce tournoiement continu. Les endroits du fleuve où s'opèrent ces engloutissements d'eau sont toujours les écueils infaillibles des meilleurs nageurs; surtout quand ils se rencontrent près d'un fort rapide. L'eau y tournoie perpétuellement et se précipite en engloutissant tout ce que le courant entraine; à moins que ce ne soit des corps concaves qui ne donnent pas entrée à l'eau, ni aucune prise au courant qui s'engloutit en formant un entonnoir.

Nonobstant ce qu'il y avait de dangers à courir en voulant arriver au canot dont il n'était plus qu'à très peu

de distance, Gonzalve avait poussé trop avant pour en rester là. Il se voyait d'ailleurs dans la nécessité de passer la Cascade d'une manière ou d'une autre. L'esquif tournoyant lui offrait plus de chances de salut que sa poutre rébelle. Pour y arriver il lui fallait une force supérieure que le danger seul pouvait lui donner. Il lui fallait encore une promptitude extrême pour mettre la main dessus, avant que l'eau l'eût entortillé dans ses funestes replis et l'eût englouti avec elle.

Il n'avait plus qu'un pas à faire, mais il était dangereux, il y allait de sa vie. Déjà les préludes du tournoiement se fesaient sentir. Il ne pouvait plus diriger sa marche et, un moment, il crut perdre son seul soutien, son seul secours, sa poutre de salut. Appuyé sur une des extrémités de cette poutre, il la fesait pencher, et lui don-

nait ainsi l'élan pour entrer dans le fatal entonnoir. Avant d'avoir atteint le plus périlleux des mille qui se forment en ces endroits, il se sentit engloutir, et sa poutre s'échappa soudain de dessous lui.

Heureusement qu'il lui restait encore quelque force. En reparaissant sur l'eau il eut le bonheur de remettre la main sur son frèle esquif. L'endroit qu'il venait de passer était bien moins dangereux que celui où tournoyait le silencieux canot. Il en avait cependant encore un à passer avant d'y parvenir. Le léger intervalle qui sépare ces *remous* est d'un cours lent et peu agité. L'eau y tourne et revient sans cesse sur elle-même sans former d'entonnoir, jusqu'à ce qu'elle en ait rencontré un autre plus loin ou qu'elle ait repris son cours régulier.

Gonzalve y trouva pour ainsi dire un lieu de repos où il eut le temps de songer aux moyens d'éviter les nouveaux périls qui l'attendaient. Il arriva bientôt au second *remous*, et d'un bond vigoureux il eut le bonheur d'arriver au dernier intervalle qui le séparait du canot. Il avait en ce moment besoin de recueillir tout son courage et son énergie. Après quelques instans de repos, il se trouvait à deux pas de la gueule du grand *remous* sur laquelle se trouvait le milieu de l'esquif inconnu. Il ne vit d'autre moyen pour l'atteindre que de se laisser aller au cours de l'eau et de le saisir au moment où sa poutre s'engloutirait. Aussi avec toute la légèreté et la promptitude, que peut inspirer la crainte d'une mort presqu'inévitable, il mit la main sur l'heureux canot et y sauta sans presque l'ébranler.

Dans la rapidité de son mouvement il heurta violemment du pied un corps humain qui gémit d'une voix strangulée et qui prononça comme dernières paroles de son agonie : "Grace! grace!.. Tout se tut encore une fois. On n'entendait que par intervalle le mélange de la respiration frèle,..râleuse,..prolongée de deux victimes au bourdonnement saccadé.. continu.. orageux de la Cascade qui n'était plus qu'à quelques pas.

Le léger ébranlement qu'il avait donné au canot suffisait néanmoins pour le mettre en mauvaise position. Le plus pressé n'était pas de secourir aussitôt les deux victimes qui gisaient à ses pieds. Le moindre mouvement pouvait faire perdre l'équilibre si nécessaire en cette circonstance. Il venait lui-même de donner atteinte à

cet équilibre, et déjà l'eau, dans son furieux engloutissement, avait approché une des extrémités de l'embarcation près de la gueule du *remous*. Il saisit à l'instant un des avirons et avec une vigueur et une dextérité extrêmes il pousse l'esquif et le sort du circuit dangereux de l'entonnoir, après avoir longtemps lutté contre sa violence.

La clarté de la lune eût suffi pour le diriger, s'il n'eût eu qu'à choisir une voie. Mais toutes étaient aussi périlleuses les unes que les autres. Dans de telles circonstances, l'espérance lutte encore contre toutes les chances d'un malheur inévitable. Aussi dans ce danger extrême, Gonzalve conserva toujours l'espoir de se préserver de la mort. Il entra bientôt dans les gouffres écumeux du Sault,

conduisant sa frèle embarcation dans les endroits où le cours de l'eau était le moins soulevé. (1)

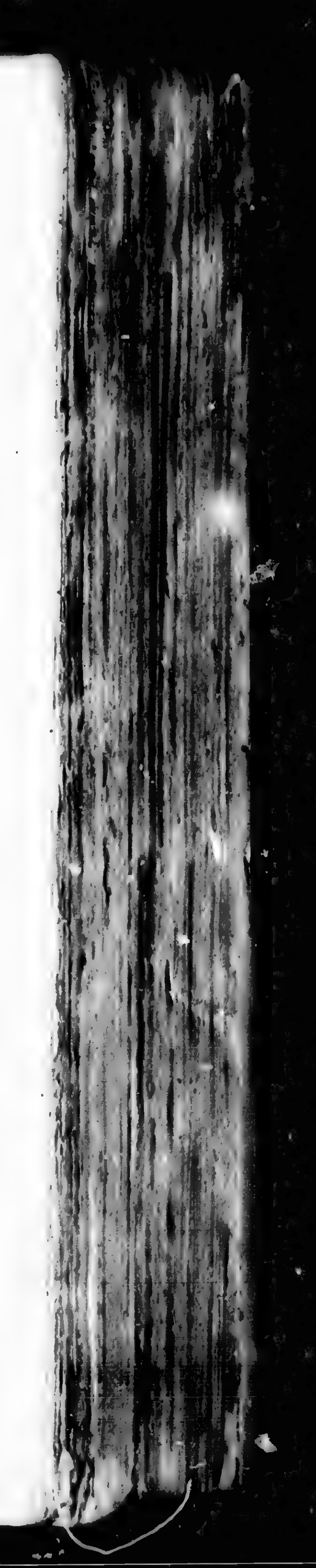
---

(1) Jusqu'en l'année 1841, il n'était jamais passé dans cette partie du fleuve que les cages descendant du nord le bois de chauffage et celui de construction. Jusqu'à l'établissement du canal entre Montréal et Lachine, jamais les vaisseaux à vapeur, qui venaient du Haut-Canada ou des places intermédiaires, n'allaient plus bas qu'à Lachine. En 1841 un bateau à vapeur, venant du Lac Ontario et portant le nom de ce lac, tenta la descente du Sault St. Louis et arriva heureusement à Montréal sans aucune avarie. Depuis cette époque cette tentative s'est fréquemment répétée ; et aujourd'hui tous les vaisseaux du Haut-Canada, tant à vapeur qu'à voiles, descendent sans danger jusqu'à Montréal, et remontent par le Canal Lachine. Le bateau à vapeur, qui descendit le premier, voyage aujourd'hui entre Montréal et Québec et porte le nom de Lord Sydenham ; titre que, le gouverneur d'alors en Canada, avait mérité par des méfaits qui eurent en Angleterre une appréciation aussi élevée qu'elle fut exécrée de la part du peuple Canadien.

VI.

LE dernier souvenir qu'il nous reste de Louise St. Felmar est celui tracé par la lettre qu'elle laissa chez son père en partant. Il est temps d'expliquer le silence qui l'enveloppe depuis son départ et la cause pour laquelle elle n'était pas parue à Chateaugay comme elle l'avait annoncé à Gonzalve.

Jusqu'à présent, nos amants, malgré la contrainte qu'ils ont eue à subir, n'ont pas été frappés de ces grands coups de l'infortune qui se font un jeu de l'humanité. On va voir par ce qui va suivre combien l'ambition et quelquefois la simple opiniâtreté des pères peut causer de malheurs aux enfants



que le ciel a confiés à leur tendre sauve-garde.

Les scènes que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs ne seront pas absolument de la création d'un cerveau exagéré. Ce sera des faits analogues à d'autres dont les acteurs peuvent encore attester l'authenticité. Le vice que nous signalons aujourd'hui dans quelques parents, n'est pas une chose dont notre siècle ait à déplorer l'origine. Il a été de tout temps. Horace disait : *Virtus post nummos*.. Le mérite de faire écho aux sages de tous les âges qui l'ont combattu, serait une bien faible rémunération si notre voix ne devait porter avantage qu'à la branche de la création à laquelle nous appartenons. Mais il est un autre œuvre de l'auteur de la nature qui constatera à jamais sa grandeur et ses bienfaits. Il est un sexe privilégié

auquel les hommes rendent invinciblement hommage, et qui mériterait l'exclusion de notre coupe d'infortune. Et cependant ce sexe est le seul qui ait à souffrir de cette contrainte quelquefois si cruelle de la part des parents.

Convenons qu'il est parfois nécessaire qu'ils interfèrent dans les affections de leurs filles ; car le cœur humain est rempli de faiblesses ; et souvent un cœur trop tendre et trop ouvert peut se laisser entrainer par une affection indigne de lui. Mais le plus souvent cette opiniâtreté ne doit son origine qu'à de viles spéculations pécuniaires, ou à un degré de plus ou de moins dans le rang des familles. On se restreint néanmoins aujourd'hui à calculer les richesses des prétendans à l'hyménée. Ce qui a rendu si vrai,

dans notre siècle ce refrain de la chanson :

Montre tes écus
Pour plaire à Vénus.

Que résulte-t-il souvent de ces mariages spéculatifs. La femme a été sacrifiée à l'intérêt. Elle est condamnée à couler de tristes jours dans la société perpétuelle d'un homme que son cœur déteste. L'époux ne voit pas en son épouse le dégré d'affection qu'il avait cru gagner ; il cherche loin d'elle des distractions à ses ennuis ; il devient prodigue, cruel, puis avare quand ses finances sont à bout. De là les guerres domestiques, la mauvaise éducation des enfants. Enfin tous les maux ensemble s'accumulent sur cette famille, en proportion directe de l'introduction rapide de la désaffection et des mal-entendus.

Au contraire une personne a-t-elle

fait choix d'un ami dont le caractère et le cœur conviennent aux siens, fut-il simple héritier de Job, il fera le bonheur de sa vie. Si la fortune ne le favorise pas, la générosité de son naturel, nourrie par un amour constant, surmontera toutes les difficultés de la vie. Le morceau de pain qu'il offrira à son épouse, vaudra plus pour elle que le brillant bracelet dont le millionnaire entoure le bras de sa compagne hautaine.

Mais laissons là des hypothèses que l'expérience a malheureusement trop fréquemment réalisées.

Louise St. Felmar nous apprend elle même par sa lettre à Gonzalve qu'elle devait partir dans la soirée du quatorze juin. En effet dès le soir même, après avoir revêtu des habits d'homme préparés par le vieux Maurice de Gonzalve, elle s'esquiva

furtivement par la porte du jardin. Maurice qui devait l'accompagner et la conduire jusque sur l'autre rive, avait fixé, pour le départ, la dixième heure de la nuit. L'un et l'autre devaient se trouver sur la rive à cette heure pécise. Soit qu'elle se trouvât contrainte par les circonstances, ou qu'elle fût poussée par une précipitation inconsidérée, elle laissa le logis paternel dès la première obscurité. Il faut se rappeler que dans les informations que prit St. Felmar sur la disparition de sa fille, Maurice lui avait dit avoir vu, plusieurs fois dans la journée, un jeune homme qui avait approché la fenêtre de Louise. Dans ceci il n'avait pas cherché à le tromper.

En arrivant sur la rive elle aperçut un homme qui poussait à l'eau un esquif, et se préparait à y entrer. Trompée par l'obscuɹité et par l'accord des

circonstances, elle lui cria à quelques pas. " Eh bien ! tout est-il prêt ?" l'inconnu lui répondit aussitôt :

— Tout est prêt, monsieur, désireriez vous traverser ?"

Elle se trouva on ne peut plus surprise en reconnaissant son erreur. Craignant de découvrir ses projets, elle feignit, autant que possible, une voix male et assurée, et reprit :

— Excusez moi, monsieur, je me suis mépris. Mais n'auriez vous pas vu un homme ici ?"

— Pas une âme, mais s'il m'était possible de vous être de quelqu'utilité, ce serait avec plaisir que je vous servirais. Je vais à Chateaugay, si le trajet vous convient, votre société me sera bien précieuse."

Voyant qu'elle réussissait assez à cacher son sexe, et sachant que l'absence de Maurice pourrait être préju-

diciable à la petite propriété de son amant et à leurs intérêts communs, elle résolut de partir sans attendre son arrivée.

— Je vous serais très reconnaissant, reprit-elle, si vous pouviez m'accorder une place dans votre canot."

— Très bien ; donnez vos effets, que je les place."

Les préparatifs étant ainsi terminés, l'inconnu poussa l'embarcation et hissa une petite voile. Le fleuve était sans houle, malgré le vent qui suffisait pour donner au léger esquif une marche très rapide. Louise n'avait pas songé en partant qu'il lui faudrait peut-être remplir des rôles auxquels elle se trouverait absolument incapable de satisfaire. Elle vit cependant bientôt qu'il lui fallait nécessairement subir les conséquences de son imprudence.

Dès qu'ils eurent atteint le milieu

du fleuve, l'inconnu tira de sa poche une pipe et un briquet, demandant à son compagnon s'il n'avait pas l'habitude de fumer. Cet homme était dans la fleur de l'âge et nonobstant la pureté et l'élégance de son langage, ses manières étaient scellées d'un certain ton de lascivité et de mollesse qui devait donner à Louise les plus vifs sujets d'appréhension. Aussi vit-elle qu'elle devait se faire homme dans toute la force du terme. Quand elle fut interpelée au sujet de la pipe,

— Ah ! vous me faites penser, lui dit-elle, que j'ai oublié ma pipe et mon tabac. C'est un de mes plus agréables amusements. Mais si vous avez du tabac je vous serai bien obligée d'un petit morceau, car j'ai aussi la louable habitude de chiquer."

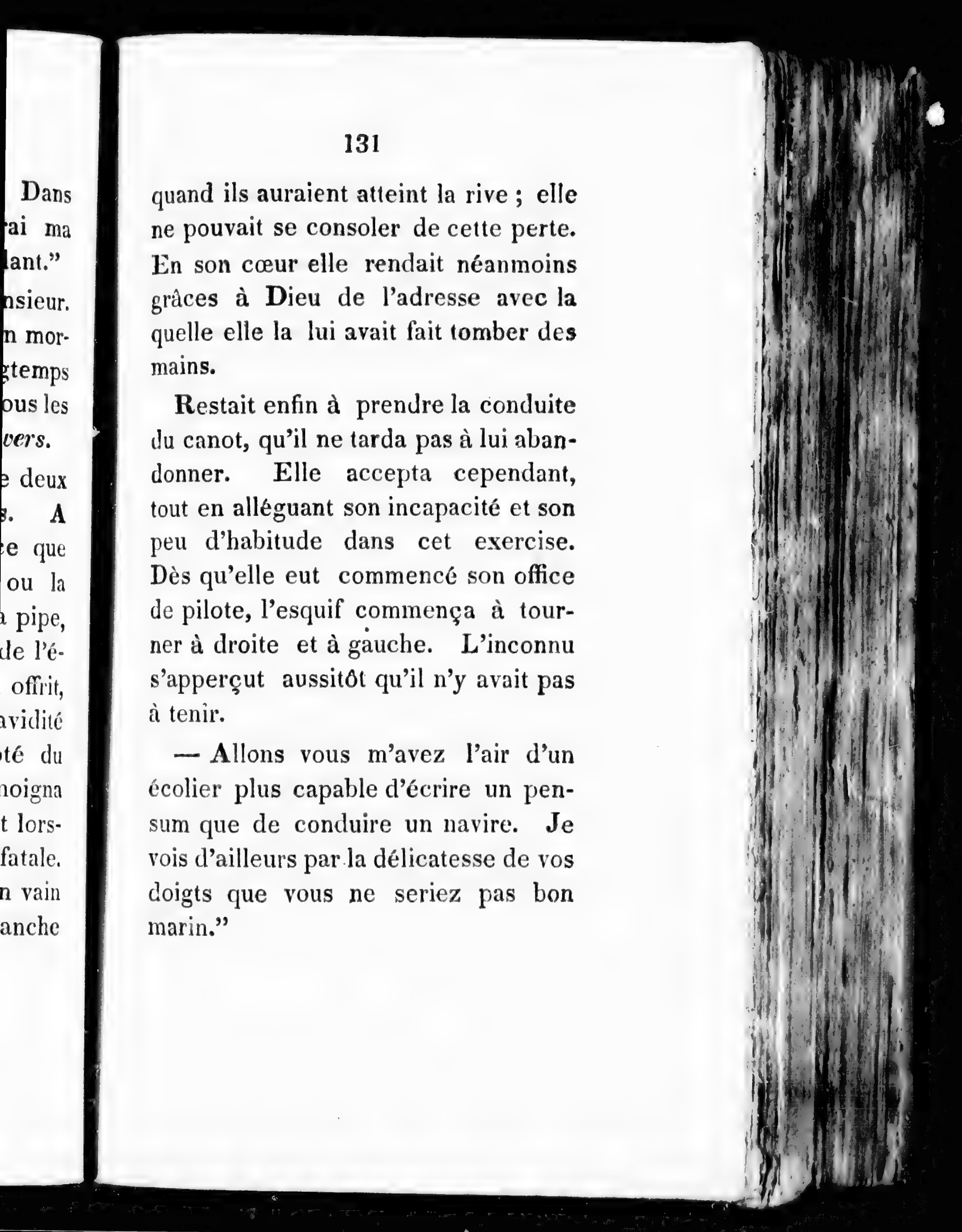
—Ah ! compères en tout ! très bien ; voici du véritable tabac de la Havane



et confectionné pour cet usage. Dans quelques instans je vous prêterai ma pipe, mais prenez ceci en attendant."

— Avec reconnaissance, monsieur. Et elle glissa dans sa bouche un morceau de jonc qu'elle roula longtemps entre ses dents, contrefaisant tous les exercises des vrais *Yankee chewers*.

Mais elle avait encore à faire deux choses absolument impossibles. A tout instant elle s'attendait à ce que l'inconnu lui présentât sa pipe ou la conduite du canot. Quand à la pipe, elle avait déjà songé au moyen de l'éluder. Au moment où il la lui offrit, elle parut la saisir avec tant d'avidité qu'elle la lui fit échapper à coté du canot. Jamais fumeur ne témoigna plus de désespoir qu'elle ne le fit lorsqu'elle vit s'engloutir la pipe fatale. Elle n'en pouvait revenir. En vain l'inconnu lui promettait sa revanche



quand ils auraient atteint la rive ; elle ne pouvait se consoler de cette perte. En son cœur elle rendait néanmoins grâces à Dieu de l'adresse avec la quelle elle la lui avait fait tomber des mains.

Restait enfin à prendre la conduite du canot, qu'il ne tarda pas à lui abandonner. Elle accepta cependant, tout en alléguant son incapacité et son peu d'habitude dans cet exercise. Dès qu'elle eut commencé son office de pilote, l'esquif commença à tourner à droite et à gauche. L'inconnu s'apperçut aussitôt qu'il n'y avait pas à tenir.

— Allons vous m'avez l'air d'un écolier plus capable d'écrire un pensum que de conduire un navire. Je vois d'ailleurs par la délicatesse de vos doigts que vous ne seriez pas bon marin."

— Je vous demande bien pardon, Monsieur, de ne pouvoir vous être d'une plus grande utilité. Je dois avouer que je ne possède pas de grandes forces musculaires ; mais je m'en console en pensant que le courage peut quelquefois suppléer à la force. Peut-être refuseriez vous de me croire, si je vous disais que je viens d'obtenir une place dans les dragons Provinciaux et que j'ambitionne avec ardeur l'occasion de mettre mes forces à l'essai."

L'inconnu commençait à ouvrir de grands yeux. D'autant plus que tout en parlant ainsi, Louise laissait nonchalament apercevoir deux pistolets qui pendaient à sa mince ceinture, et la poignée d'un stylet légèrement recouvert sur son épaisse poitrine. Jamais taille plus mollement guerrière, ni plus artistement cadrée n'avait frap-

pé les regards de cet homme, dont on connaîtra plus tard le caractère et les desseins. Il était loin d'être lâche, mais cette âme de Louise, qui, un moment avant, lui paraissait si candide, semblant changer si complètement de nature, exerçait déjà sur lui un empire qu'il subissait sans presque s'en appercevoir.

Pour la première fois de sa vie, il entendait une voix d'ange lui parler de guerre et de combats; une main qui pouvait à peine tenir un aviron, brandir avec adresse des armes mortelles; une bouche dont les diamants et le corail fesaient jouer les reflets de la lune, broyer et rouler en tous sens une matière dont l'usage est quelquefois impossible aux hommes les plus rudes. Il existait en effet dans la personne de notre jeune fille un contraste si frappant d'habitudes et de nature que

l'inconnu ne savait dans quel ordre de la création la placer. C'était un ordre mixte ou plutôt les deux extrémités de l'espèce humaine.

Louise pouvait avec assez de vérité se faire un mérite de son adresse à manier les armes et à mâcher son morceau de jonc. Quand aux armes, depuis le moment qu'elle avait formé le dessein de s'évader de chez son père, elle avait constamment suivi et pratiqué les leçons du vieux Maurice, qui avait autrefois appartenu aux gardes de Louis XV. Il avait étudié cette branche sous les élèves des Turenne et des Condé ; et son bras amorti par l'âge et les fatigues, savait encore remplir les offices d'un vieux garde-royal. Louise n'avait eu que huit jours pour completer ou plutôt pour commencer son étude d'escrime. Maurice ne s'était pas em-

barrassé à lui enseigner des principes élémentaires. Il avait passé par dessus les plans de batailles et de fortifications, les alignements géométriques et tout le train des écoles polytechniques. L'adresse du bras et la justesse du coup-d'œil suffisait pour servir le courage de sa débile écolière. Elle avait si efficacement employé ces huit jours que le pistolet ne lui pesait plus au bras, ni le but à son adresse.

Que savent de plus nos jeunes officiers Anglais. Beaucoup d'entre eux n'en connaissent rien. On en voit un grand nombre qui semblent n'avoir pas encore perdu le mou coulis du lait maternel et qui auraient peine à percer une brebis avec la brillante épée qui ne les laisse jamais et que leurs douze ou quinze années trainent sur les pavés des villes où la paix est le mot de guerre. On en a vu parmi nous

sortir d'un comptoir [illegible] commerce, ou même changer leur ceinture d'écolier pour celle de commandant de brigade. Leur étude, c'est le pas égal, un salut militaire, oter et remettre sans se blesser l'épée dans le foureau. Leurs sciences, c'est le dédain pour l'ordre civil, le mépris des usages reçus, quand ils ont affaire à d'autres qu'à un militaire. Leur courage n'est pas au bout de leur épée, encore bien moins dans leur cœur. Mais ils passeront avec sang froid sur un homme paisible, ils le feront fouler aux pieds de leurs chevaux, briseront tout ce qui s'oppose à leur passage, et cela, avec une indifférence toute chevalière. Pas un mot de réplique, s'il vous plait! Car au défaut de leur épée dont ils ne connaissent pas l'usage, ils vous fendront la figure d'un coup de fouet qu'ils savent faire claquer comme le

premier maquignon. Leurs fouets ne les laissent pas plus que leurs épées. Beaucoup parmi eux n'ont pas de chevaux, mais vous les verrez toujours avec ce charmant petit fouet qui semble tenir à la profession..(1)..Pauvre Waterloo! ton nom serait bien avec ceux d'Austerlitz et de Marengo, si ces petits ménins eûssent paru sur tes plaines!......

Soit que l'inconnu se fût en effet trompé sur les forces physiques de son compagnon, ou qu'il craignît de nuire aux projets qu'on lui verra mettre plus tard à exécution, il reprit en souriant:

—" Ma foi, changeons de place,

(1) Il y a bien d'autres petits *gentlemen* qui n'ont pas de chevaux et qui chérissent aussi ces petits fouets.... si coquets!! mais ce n'est pas le lieu d'en parler.

j'aime mieux me mesurer avec vous sur l'aviron qu'autrement."

—" Très certainement que pour ma part je l'aime mieux aussi, car le plaisir que je goûte en votre société est plus doux que celui que nous pourrions échanger avec des coups-de-feu."

Tout en causant de la sorte, elle avait repris sa place dans l'avant du canot et s'amusait à en découper le bord avec son poignard qui, à défaut de razoir, eût pu façonner des moustaches à merveille. La conversation fut enfin si animée et en même temps si amicale durant toute la traversée, qu'ils s'apperçurent à peine de la distance qu'ils avaient franchie. L'inconnu avait eu pour Louise des égards aussi empressés et aussi soignés qu'il aurait pu faire s'il eût découvert la supercherie qui le trompait sur le sexe

de son compagnon. Cette prévenance avait longtemps fait craindre à notre héroïne de s'être trahie. La simplicité et l'abandon du langage de l'inconnu l'avait néanmoins rassurée sur la fin.

Ils découvrirent bientôt le rivage sombre et chevelu de Chateaugay. A l'heure avancée où ils étaient, il fallait qu'ils en fûssent bien près pour l'appercevoir.

—" Nous allons, dit l'inconnu, toucher terre une lieue plus haut que le camp; car, par le temps qui court, nous pourrions être sujets de *qui proquos* qui seraient funestes à notre peau. La garde nocturne est si sévère qu'elle fait impitoyablement feu sur tous les abordans qui ne peuvent prononcer le mot de garde.

— Si vous n'avez que cette raison là pour vous déterminer à faire de nuit le trajet d'un bois si obscur, je puis vous rassurer sur l'accueil qui nous sera fait au camp, car j'y suis attendu à heure et lieu.

Tel disait Louise que la garantie de ses pistolets et de son poignard n'enhardissait pas assez pour la décider à passer un bois dont la réputation était déjà devenue fameuse par le séjour des voleurs et des assassins.

— Je suis bien fâché, dit l'inconnu, de ne pouvoir vous conduire plus loin, c'est près d'ici qu'est mon lieu de départ, et où j'ai déposé des objets qui me sont d'une grande importance. Ne craignez pas, d'ailleurs, que je me hasarde à passer la forêt cette nuit. Nous trouverons là une habitation où je suis bien connu ; et si vous consentez à y

passer la nuit, nous continuerons notre route dès la première aurore, par terre ou par eau, comme vous le voudrez."

— Puisqu'il faut en passer par là, allons, dit Louise."

Et ils débarquèrent emportant chacun leurs effets. Louise fatiguait sous le poids d'un assez lourd sac d'argent que ses économies avaient caché aux yeux du seigneur St. Felmar. Après un quart-d'heure de marche, ils arrivèrent sur la route publique. L'inconnu traversa le chemin et gagna un gros orme pouri qui touchait la clôture. Après quelques recherches au pied de cet arbre, il revint paisiblement se remettre à côté de son compagnon de voyage.

A peine avaient-ils encore fait quelques pas, qu'ils passèrent près d'une

énorme pierre qui se trouvait sur le côté gauche de la route et paraissait ne toucher que légèrement le niveau de la terre. Louise se sentit frémir en appercevant cette pierre dont on parlait beaucoup dans le temps, comme étant le centre des brigandages qui dévastaient la contrée. Les habitants de Chateaugay et des environs ont toujours conservé les souvenirs qui se rattachent à ce roc, qui existe encore au même lieu.

L'inconnu marchait à grands pas, et dévançait un peu notre héroïne. Ils touchaient presque, disait-il, au lieu du repos. Il se retourna tout à coup, et comme s'il eût voulut par complaisance la soulager de son fardeau, il mit une main sur son sac, et de l'autre il la saisit par le milieu du corps, et la serra contre lui de manière à lui oter

l'usage de ses bras. Quoi qu'elle eût alors son pistolet à la main, elle ne put faire aucun mouvement. Comme elle ouvrait la bouche pour appeler de l'assistance ou demander grâce, elle se vit saisir par deux autres personnes qui tombèrent sur elle comme par enchantement, la lièrent, et lui ordonnant de se taire, la conduisirent près de la grosse pierre dont nous venons de parler. Elle avait perdu connaisance dès le moment de l'attaque. Le Brigand, qui lui avait tendu ce piége, ordonna aux deux autres de la traiter avec soin. Il n'avait pas soupçonné l'important secret de son compagnon de voyage ; mais il l'estimait malgré lui, et il lui avait fallu une grande habitude dans sa profession pour commettre cet attentat.

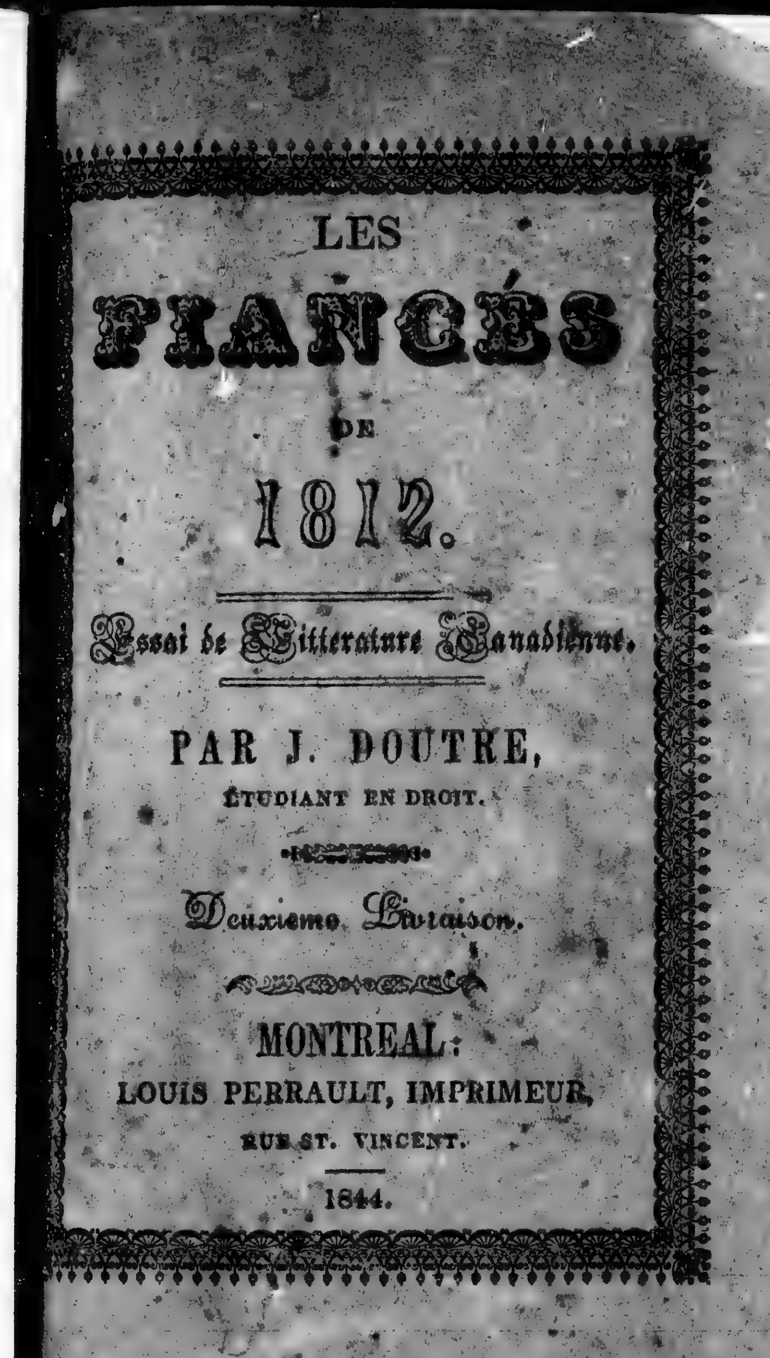
L'un des trois brigands prononça un mot mystérieux et l'énorme pierre



parut se soulever d'elle même et sans effort. Ils descendirent un étroit escalier et la pierre reprit aussi tranquilement sa place.



e et sans
troit es-
si tran-



LES

FIANCÉS

DE

1812.

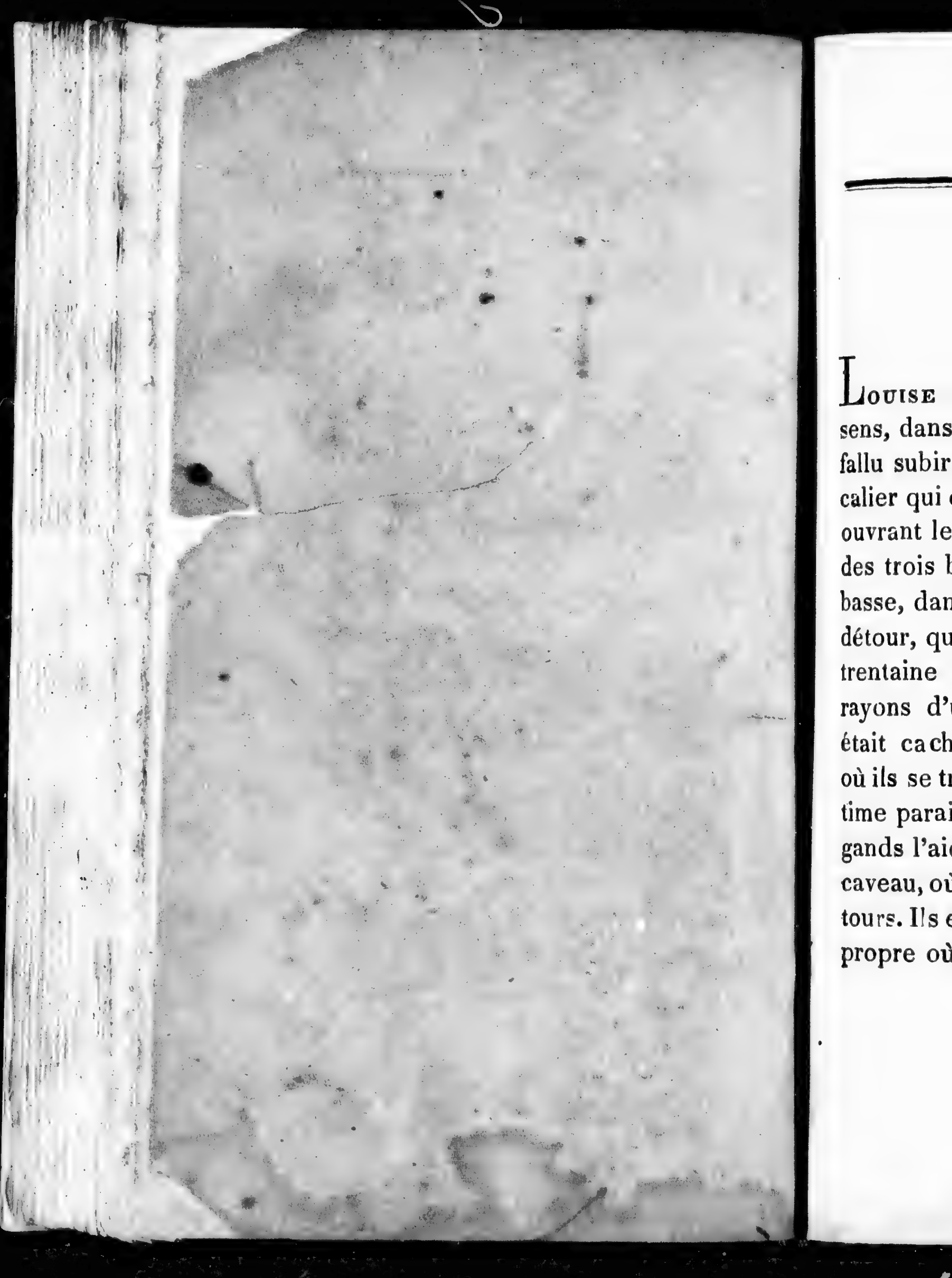
Essai de Litterature Canadienne.

PAR J. DOUTRE,

ÉTUDIANT EN DROIT.

Deuxieme Livraison.

MONTREAL:
LOUIS PERRAULT, IMPRIMEUR,
RUE ST. VINCENT.
1844.



Louise
sens, dans
fallu subir
calier qui
ouvrant le
des trois b
basse, dan
détour, qu
trentaine
rayons d'
était cach
où ils se tr
time parai
gands l'aid
caveau, où
tours. Ils e
propre où

VII.

Louise avait repris l'usage de ses sens, dans l'ébranlement qu'il lui avait fallu subir pendant la descente de l'escalier qui comptait trente dégrés. En ouvrant les yeux, elle se vit entourée des trois brigands qui parlaient à voix basse, dans une mi-obscurité. A un détour, que formait le caveau à une trentaine de pieds, paraissaient les rayons d'une lumière dont le foyer était caché par l'encoignure du mur où ils se trouvaient. Comme leur victime paraissait encore faible, deux brigands l'aidèrent à gagner le fond du caveau, où on arriva après plusieurs détours. Ils entrèrent alors dans une pièce propre où le mur de terre était boisé

et recouvert d'une moire pourpre, et le sol de tapis de grande valeur. L'ensemble des meubles consistait en quatre couples de siéges rustiques et une table grossièrement construite, mais propre et couverte d'ornements de prix plus que d'utilité. C'était là la chambre du grand chef, où se tenaient les conciliabules. L'inconnu, que l'on désignera désormais sous le nom de *Grand*, titre que lui donnaient les autres brigands, en vertu de son pouvoir; Le Grand, dirons nous donc, après avoir dit à son ex-compagnon de voyage de s'asseoir, lui annonça qu'il avait alors la liberté de parler, mais qu'il reclamait d'abord la permission de s'expliquer. Il reprit donc en ces termes:

— Je vous conjure, avant tout, de vous croire en lieu de sureté et de vous bien persuader qu'il ne vous sera

fait aucun mal. On vous a désarmé, mais on ne vous fera pas regretter la perte de vos armes. Il est inutile de vous dire en quelle société vous vous trouvez ici. Vous avez pu en juger avant ce moment. Ma conduite a été celle de tous ceux de mon état. Je vous ai trompé et comptant sur ma bonne foi, vous vous êtes livré sans contrainte. Pour vous rassurer un peu, si toutefois il est possible de le faire, je vais mettre sous vos yeux le tableau de l'ordre qui s'observe ici. Il n'y aura rien pour vous tromper ; vous verrez bien d'ailleurs que ce qui se fera n'aura pas eu le temps de s'organiser depuis votre entrée."

Louise avait à peine entendu les paroles du *Grand*, tant elle était faible et avait l'esprit obscurci par les évènements qui venaient de se passer. Elle ne savait si ses sens la trompaient, ou

si elle était passée dans le séjour des fées. Elle avait néanmoins compris une partie de ce qu'avait voulu lui dire le Grand. Cet homme, malgré la dégradation de son état, avait un accent noble, qui pouvait inspirer de la confiance. Soit que cette noblesse de langage fût due à sa récente profession de foi et mœurs, ou à son habitude de dominer ses semblables; Louise se sentit renaître en entendant les paroles d'un homme qu'elle avait cru naguère si digne de son estime.

— Où suis-je, dit-elle alors, avec qui suis-je ? Etes vous le même homme dont l'amitié me semblait, il y a un instant, si dévouée, et envers lequel je me croyais redevable d'un service éminent ? Dites moi. Si je dois perdre ici la vie, ne prolongez pas mon supplice. Si vous me condamnez à vivre dans cette retraite, qu'il me soit

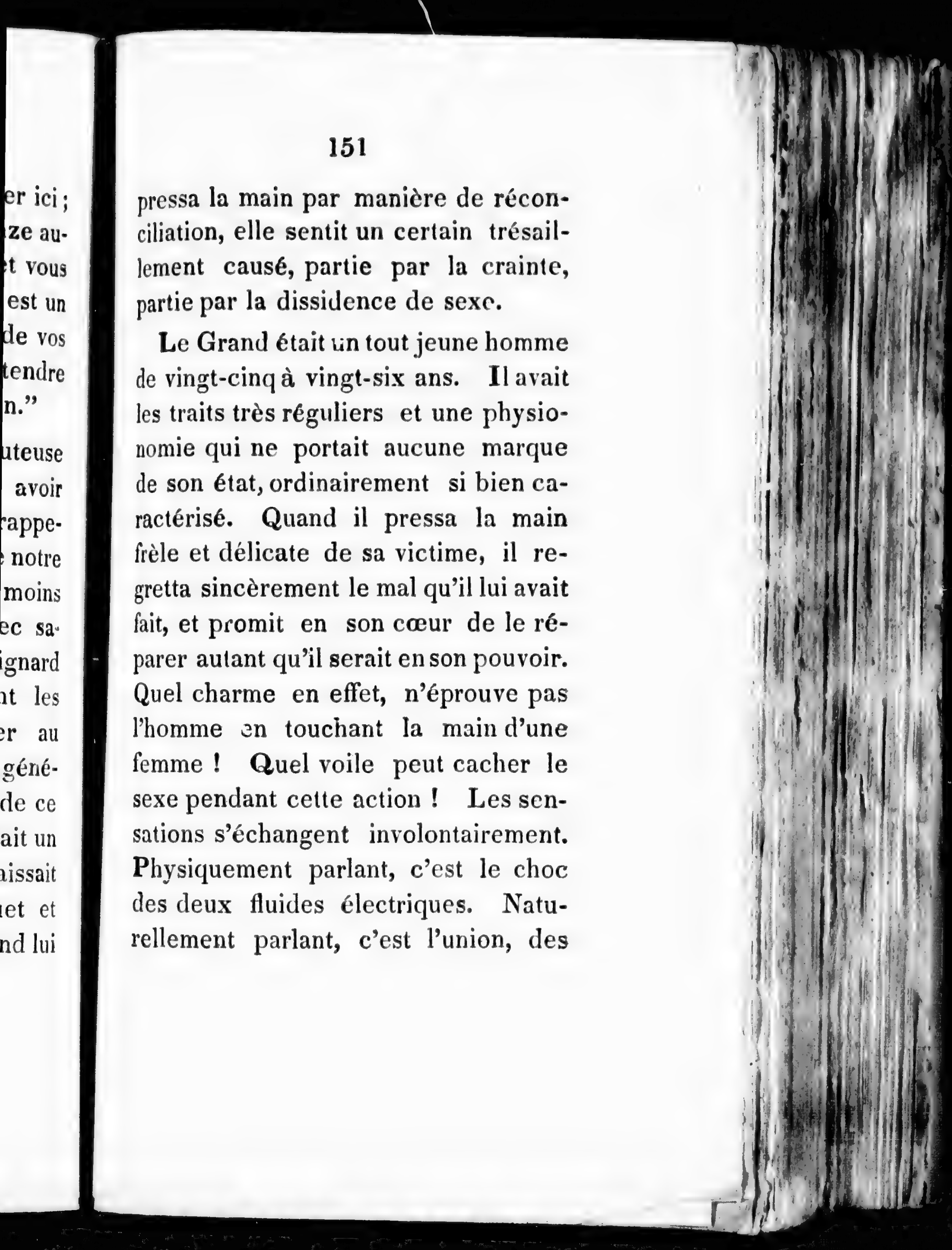
accordé, pour toute grâce de n'avoir aucun rapport avec ceux qui l'habitent ; aucun rapport avec vous, qui avez indignement trahi ma confiance."

Le Grand, malgré sa forte veine de brigand, eut presque regret de sa conduite en entendant ainsi parler son innocente victime.

— Vous ne serez condamné, lui dit-il, ni à l'un ni à l'autre de ces supplices. Votre séjour ici sera court. Mais pour en diminuer l'horreur, je vais vous montrer quelle confiance et quels secours vous pouvez encore trouver en moi. Donnez moi votre main, que j'y touche une partie de mon pardon. Permettez moi de m'asseoir près de vous. Si vous craignez pendant la scène que je vais vous donner, ne me le cachez pas ; je l'adoucirai. En attendant reprenez vos pistolets et votre poignard. En ami, je vous aver-

tis qu'il vous serait fatal d'en user ici; car si vous tuez un homme, quinze autres peuvent tomber sur vous et vous accabler. Si cependant il en est un qui ose vous outrager, l'usage de vos armes vous est permis, sans attendre que d'autres vous donnent raison."

Ces paroles, nonobstant la douteuse expression qu'elles pouvaient avoir dans la bouche d'un brigand, rappelèrent complètement les idées de notre héroïne. Elle prit une attitude moins timide, et regarda ses armes avec satisfaction. Elle plaça son poignard dans l'endroit déjà nommé dont les gonflemens auraient pu donner au Grand des inspirations très généreuses, s'il eût connu la cause de ce petit jeu de poitrine. Elle portait un habit très large dont la taille paraissait embrasser un volume moins fluet et moins délicat. Quand le brigand lui



pressa la main par manière de réconciliation, elle sentit un certain tréssaillement causé, partie par la crainte, partie par la dissidence de sexe.

Le Grand était un tout jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans. Il avait les traits très réguliers et une physionomie qui ne portait aucune marque de son état, ordinairement si bien caractérisé. Quand il pressa la main frèle et délicate de sa victime, il regretta sincèrement le mal qu'il lui avait fait, et promit en son cœur de le réparer autant qu'il serait en son pouvoir. Quel charme en effet, n'éprouve pas l'homme en touchant la main d'une femme ! Quel voile peut cacher le sexe pendant cette action ! Les sensations s'échangent involontairement. Physiquement parlant, c'est le choc des deux fluides électriques. Naturellement parlant, c'est l'union, des

cœurs, implantée par l'auteur de la nature, qui a créé la femme pour l'homme, qui la lui a donnée pour lui faire oublier l'infortune attachée à son être. Cette douce union existe-elle après la vie ? Le bonheur des justes peut-il être autre que celui qui découle de cette union ! Le maître du ciel et de la terre peut-il créer de plus pures jouissances !....

Louise ayant, par cet acte, repris un peu de confiance en lui, voulut lui faire quelques questions ; mais il prit à l'instant un petit sifflet entre quinze autres qui se trouvaient sur la table et en tira un son perçant. La porte s'ouvrit bientôt, et il parut un jeune homme de quinze ans tout au plus, qui se prosterna en entrant et attendit les ordres du Grand.

— Fais venir ici tous les sujets de ma loi en cette retraite. Qu'ils y

soient tous en cinq minutes en costume *civil.*

Il appelait *costume civil* l'habit dont chacun se revêtait pour aller à la découverte dans les villes. Le jeune homme s'inclina de nouveau et sortit sans prononcer un seul mot.

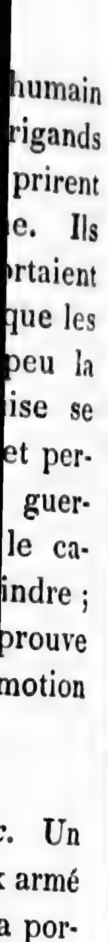
— Mais que voulez vous faire, lui dit Louise ; prétendez vous m'initier à vos abominations. Epargnez moi, je vous prie, la vue de ces figures horribles.

— Ne craignez rien, vous me saurez gré de ma démarche."

Comme il achevait ces mots, les brigands entraient et fesaient chacun l'inclination de respect dont le jeune homme venait de donner un spécimen. Louise vit alors qu'elle se trouvait entre les mains du grand maître des voleurs. Cette découverte lui fit plus de bien que de mal, car cet homme

lui paraissait beaucoup plus humain que ses subalternes. Quinze brigands entrèrent ainsi tranquilement et prirent un siége sans ouvrir la bouche. Ils étaient tous bien vêtus et ne portaient d'autre marque de leur métier que les pistolets qui soulevaient un peu la basque de leurs habits. Louise se tenait toujours près du chef, et perdait peu à peu de l'attitude guerrière qu'elle avait prise dans le canot. Elle n'avait rien à craindre; mais le courage d'une femme éprouve nécessairement quelque commotion dans de telles circonstances.

Le Grand appela alors *Plinax*. Un homme à figure sévère et mieux armé que les autres brigands, s'avança portant sous son bras un plumitif in folio. Plinax était le secrétaire et le juge de la bande. Il ouvre son livre



et commence à lire le détail de la dernière expédition.

— Arrête, lui dit le Grand, *les lois.*" Plinax ferme son livre, et l'ouvre à la première page. Tous les brigands se découvrent, prennent un pistolet et le tiennent sur leurs fronts pendant toute la lecture. Plinax commence d'un ton solennel :

HAÎNE AU MEURTRE,

MORT AUX ASSASSINS.

No 147, des loges de douce-rapine, soumis à l'empire du Grand l'an 1811, 25 Octobre.

Art. 1er. Le meurtre sera en abomination et puni de mort dans l'empire du *Grand.*

2nd. L'assassin échappé sera indirectement dénoncé à la justice civile, sous ses nom, prénom et signalement.

3ème. Toute fille conquise sera amenée devant le Grand qui en disposera à son gré .....sa vie sauve.......

Louise frémit à cet article et demanda à son ex-compagnon la fin de cette lecture.

— Assez, dit le Grand, allez tous et silence." Quand ils furent sortis, il reprit en s'adressant à Louise:

— Eh bien que pensez vous de notre société ?

— Ce n'est qu'à demi horrible, répondit elle, dites moi maintenant ce que vous allez faire de moi ?

— Vous allez d'abord passer cette nuit ici, et à la prochaine, on vous fera voir du pays, mais bien tranquillement.

— Me ferez vous le plaisir de me donner un lieu pour passer la nuit, où je n'aurai rien à craindre de vos sujets ?

— Certainement. Il est déjà tard; venez, je vous conduirai moi-même au lit.

Ils sortirent et traversèrent plusieurs pièces où elle fut étonnée de voir régner une propreté et un luxe qu'elle n'avait par même vus dans la maison de son père qui pouvait passer pour un palais en Canada. Ils arrivèrent à une chambre étroite, il est vrai, mais parée plus somptueusement que tout ce qu'elle avait encore vu. Cette chambre ne fermait qu'à demi. Toutes les richesses entassées dans ce caveau provenaient des vols quotidiens de la compagnie. Il avait été plus difficile d'y introduire les objets d'utilité. Ils y étaient aussi plus rares et plus modestes.

Louise après avoir reçu les adieux du Brigand s'enferma seule et barricada sa porte le mieux qu'elle put. Elle commençait à prendre un peu de courage ; et la promesse de pouvoir bientôt sortir de ce repaire affreux,

réveillant l'idée de revoir son amant, effectua chez elle le repos salutaire aux âmes malheureuses. Après avoir examiné sa chambre et déposé ses pistolets sous son oreiller, elle entra toute habillée dans un lit, où des brigands s'étaient souvent reposés des fatigues éprouvées dans leurs courses et dans leurs fuites des émissaires de la Justice.

Qui peut expliquer les desseins de l'éternelle destinée ? Une jeune fille au cœur candide et droit, fuit la cruauté d'un père inhumain. Elle est près de confondre son âme avec celle d'une personne qui est tout ce qu'elle possède de cher ici bas ; et au moment d'embrasser l'objet de ses vœux, elle tombe dans un piége horrible. Son tendre cœur qui voltigeait avec ivresse sur tous les points d'une amoureuse espérance, se voit en un moment privé

des douces consolations de son malheur et abreuvée de tous les maux qui puissent torturer une femme et une amante.

Malgré l'horreur du lieu où elle se trouvait, elle ne tarda pas à s'endormir. Elle n'entendit aucun bruit pendant la nuit, car les brigands n'avaient aucun coup à faire et dormaient aussi très paisiblement. Quand elle s'éveilla les ténèbres régnaient encore autour d'elle. La lanterne de la pièce voisine ne jetait qu'un pâle reflet à travers la mi-ouverture de la porte. Ses idées encore appesanties par le sommeil ne lui rappelèrent plus le lieu qu'elle habitait. En ouvrant les yeux, elle se crut encore chez son père et appela d'une voix habituée *Catherine*, sa fille de chambre. En prononçant ce mot elle entendit les pas d'une personne qui s'éloignait rapidement et

bientôt sa porte s'ouvrit avec effort et apparut le Grand. Elle avait eu le temps de rassembler ses souvenirs, et en voyant ouvrir la porte elle avait saisi ses pistolets.

— Ne craignez rien dit l'inconnu, c'est votre compagnon de voyage qui vient s'informer de la manière dont vous avez passé la nuit ?

Elle savait quels ménagements elle devait garder pour soustraire son honneur à la corruption de ces lieux ; et elle répondit tranquillement :

— Merci, monsieur, j'ai bien reposé. Je vous prie de me procurer de l'eau s'il est possible."

Il sortit incontinent et bientôt le jeune messager de la veille parut et déposa sur une table grossière tous les instruments de toilette ; et de plus une lampe montée sur trois pieds d'airain incrustés d'or. Elle ne pouvait se

lasser d'admirer les richesses et le luxe qui régnaient dans ce repaire, et elle ne pouvait comprendre comment des gens, qui ordinairement n'entassent que l'or et l'argent monnoyés, fussent avides de si splendides trésors. Le Grand ne visitait les différentes loges soumises à sa puissance que tous les quatre ans. Mais partout il était reçu avec un luxe royal. Son passage dans les loges était annoncé quatre mois d'avance et ses sujets les employaient à les fournir de tout ce qu'il y avait de plus riche et de plus somptueux. Plus tard nous connaîtrons plus amplement le caractère et la vie de ce roi des brigands.

Louise passa la journée dans les ennuis qu'inspirent inévitablement l'incertitude de l'avenir et la société qu'elle fréquentait. Quand la nuit fut venue, le Grand lui annonça qu'elle allait changer de demeure, mais qu'il

y avait une cérémonie à faire avant de laisser celle-ci. Ce disant, il prit encore sur la table un des quinze sifflets. Celui-ci était au milieu des autres et tout enrichi d'or et de diamants. Il en tira un son sonore, et Plinax parut à l'instant, toujours l'éternel plumitif sous le bras.

— Allez, lui dit le Grand, et revenez en costume sacré."

Quelques instans après Louise fut au comble de l'étonnement, quand elle le vit reparaître en costume sacerdotal, et son plumitif retenu par un ruban noir qui se rattachait autour de son cou.

— Quelle singerie ! dit-elle en souriant.

— Singerie ! reprit le Grand, pas du tout ; monsieur est véritablement prêtre. Vous en verrez encore quel-

ques uns dans d'autres lieux semblables à celui-ci.

— Vous voulez donc me faire faire profession de foi? Moi, devenir brigand! Jamais! Ces pistolets vous tueront et me tueront aussi avant que je devienne monstre comme vous!....

Elle avait déjà bandé son pistolet; mais le souvenir de Gonzalve retint son bras. Elle tomba sur un siége et commença à pleurer. Le Grand attribuant ses larmes à sa grande jeunesse et non au sexe qui en possède une si grande recette, la rassura en lui expliquant qu'il ne s'agissait nullement de l'initier aux secrets du vol.

— Agissez, dit-il alors à Plinax.

Celui-ci parla en ces termes :

— Monsieur, les personnes soumises à l'empire du Grand exercent une rapine douce, et sans effusion de sang. Les voyageurs sont dépouillés, mais

leur vie est sauve. Vous allez faire serment sur les saints Evangiles de ne jamais dévoiler à la Justice ni cette retraite, ni celles où vous serez conduit. Vous jurerez de garder en vous même tout ce qui se passera sous vos yeux jusqu'à votre délivrance.

" Que Dieu vous soit en aide."

Il avait présenté le livre de l'Evangile à Louise, qui, fière de s'en tirer à si peu de frais, y apposa ses lèvres sans aucun mot de réplique. Plinax se retira.

— Ne vous jouez vous pas assez de Dieu par vos crimes, dit Louise ; vous faut-il encore ce raffinement d'immoralité ?

— Sachez, dit impérieusement le Grand, sachez que l'action que vous venez de faire est solemnel.

— Quelque soit, répliqua-t-elle avec soumission, vos dispositions et les circonstances, je sais ce que je viens de

faire.... Je sais quel engagement j'ai pris.

— Eh bien, préparez vous, je vous conduirai moi-même.

— Où me conduisez vous ?

— Vous le saurez plus tard. Dans cinq minutes nous partirons. Pour tout bagage, vos pistolets et votre poignard."

Elle courut, sans savoir ce qu'elle fesait, terminer ses apprêts de départ, qui consistaient à mettre ses habits et à se couvrir la tête. Ses longs cheveux à demi coupés flottaient épars sur ses minces épaules. Cette particularité aurait pu la trahir, si ce n'eût été la mode du temps chez les hommes. Ils furent bientôt prêts à partir.

Le Grand avait envoyé, dès la nuit précédente, un émissaire pour annoncer son passage dans les loges ; car il

y avait peu de temps qu'il y était passé, et il ne pouvait par conséquent y être attendu. Un tiers devait les accompagner. Il parut à leur sortie, ne portant lui même que ses armes. Quand ils furent au haut de l'escalier, le Grand toucha un ressort qui paraissait très minime, et la pierre qui bouchait l'ouverture du caveau se leva d'elle même. L'obscurité était trop grande pour permettre à Louise de remarquer l'ensemble des ressorts qui fesaient mouvoir un roc aussi volumineux. Mais la régularité de son mouvement et le cri de plusieurs métaux qui se choquaient, lui firent entrevoir un mécanisme profond. Elle se sentait d'ailleurs plus heureuse de sortir du souterrain que curieuse d'examiner ce phénomène. L'horreur qu'elle avait conçue pour le Grand, dans le moment qu'il l'avait assaillie, s'était de beau-

coup diminuée depuis qu'elle l'avait vu en pleine lumière. Il était jeune, avait une belle figure, possédait une âme assez élevée malgré son état ; c'en était assez pour lui concilier au moins en partie la confiance d'une femme qui saisit, dans le malheur, la meilleure branche à laquelle elle puisse s'accrocher. D'ailleurs, il faut le dire, la beauté a tant d'empire sur les femmes! .... Que n'obtient pas la beauté sur une femme ?....

Le Grand lui ayant offert son bras, elle l'accepta, et ils avancèrent dans la partie la plus touffue de la foret.

Elle se voyait ainsi insensiblement entrainée loin de son amant. Elle concentrait autant que possible les douleurs qu'elle éprouvait nécessairement en voyageant de la sorte dans l'obscurité et dans des chemins qu'ils

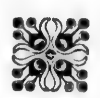
se frayaient à travers les ronces et les broussailles.

Nous lui laisserons faire ce pénible pélérinage et nous la reverrons à la troisième nuit depuis son départ de Chateaugay. On peut se figurer où en étaient réduites ses forces après trois nuits d'un pareil voyage. A peine avait-elle pris quelque repos dans les petites loges intermédiaires où ils avaient passé les trois jour d'intervalle depuis leur départ. Ce fut avec des peines extrêmes qu'elle se traîna jusqu'à l'entrée de la loge No 146.. L'entrée de cette loge était bien différente de celle No 147. Elle ne se trouvait ni sous une pierre, ni même dans le bois ; mais près d'une ville et dans une maison habitée par un des membres du congrès américain. Trois des domestiques du noble sénateur fesaient partie de la Bande. Ils n'é-

taient utiles qu'à favoriser l'entrée et à découvrir les chances à faire. Cette loge avait deux issues ; l'une dans la maison du sénateur et l'autre près de la rivière. De toute la bande il n'y avait que le Grand qui eût accès par la maison. Cette nuit là on était en grande réjouissance dans le palais du sénateur. Il était arrivé de la veille de Washington où il avait célébré le quatre Juillet dans l'assemblée du congrès. Il renouvelait alors la fête chez lui, dans la société de ses amis, francs buveurs comme lui.

Ses trois domestiques se trouvaient alors à avoir deux maitres à servir. Le Grand ne l'était pas moins bien que lui. Son arrivée était attendue. Il fut introduit par la porte commune du palais, et de là conduit au souterrain par une porte pratiquée avec art dans le cellier du sénateur, qui

était sans contredit le mieux fourni de tous les Etats-Unis. Cette branche était aussi bien mieux connue au noble membre que la diplomatie qui occupait sa vie civile.



VIII.

Ils avaient donc pris la voie du souterrain, et en peu d'instans ils se trouvaient entourés de tous ceux qui composaient cette bande. En passant dans la maison du sénateur, Louise s'était sentie soulagée en aspirant l'air pur qui alimentait ce palais. Elle oublia un instant les richesses du vieux caveau en voyant l'honnête somptuosité d'un appartement qu'elle savait n'être pas fréquenté par une société telle que celle qui liait son sort. Mais ce court prestige de bonheur s'effaça dès ses premiers pas dans ce second repaire.

Les brigands étaient sur leur départ pour une expédition menagée de lon-



gue main et qui devait rapporter un profit immense. Il ne s'agissait que d'enlever le fond entier d'une des plus riches banques de l'Amérique du nord. Aussi voyait on briller dans les regards de chacun d'eux une joie avide et rapace. Le Grand arrivait à propos. Mais malgré leur grand respect pour lui, ils ne virent pas de bon œil la compagnie qu'il amenait. Soit qu'ils fussent dominés par la crainte de partager entre trop de mains le fruit de leur course, ou qu'ils redoutassent l'indiscrétion de Louise, dont la figure portait toujours le type impassible de la candeur et de la probité ; ils lancèrent sur elle un regard soupçonneux qui la fit trembler. Elle se tenait étroitement au bas du Grand et le regardait comme son sauveur. Elle aurait encore eu beaucoup plus sujet de craindre si elle eût connu le carac-

tère des gens de cette loge. C'était la plus rébelle de toutes celles soumises à l'empire du Grand. Avant son entrée dans la grande confédération des deux cents loges, il ne se passait pas un jour qu'elle ne commît des assassinats horribles. C'était avec grande peine que le gouvernement de cette bande furieuse était tombé entre les mains du Grand. Depuis le jour de son annexation le grand maître y avait établi son siège. Il y demeurait presque toujours et surveillait de près les expéditions pour y affermir son système de douce rapine.

A la tête de ceux qui partaient pour le coup de la banque, figurait un homme de stature gigantesque. Un cynisme bestial et une corruption sanguinaire marquaient dans sa figure les traits d'un énergumène nourri dans tout ce qui fait horreur à la nature. Il

avait salué le Grand en portant son poignard à sa tête. C'était moins un poignard qu'une masse tranchante. Une forme triangulaire qui mesurait un pouce d'un angle à l'autre, diminuait insensiblement depuis la poignée jusqu'à la pointe. Après avoir salué le Grand, il lui dit quelques mots en Anglais, moitié affable, moitié impatient. Le Grand ne lui répondit pas, et se contenta de lui montrer un panier de Champagne qu'il n'avait pas oublié en passant par le cellier du sénateur. Cette muette réponse voulait dire qu'il avait de quoi s'amuser jusqu'à leur retour et qu'ils n'eûssent rien à craindre pour la garde du caveau. Louise n'avait pas apperçu l'espièglerie de son conducteur. Mais la vue de ces bouteilles lui fit peur. Le Grand qui était devenu son protecteur, lui était nécessaire, et elle craignait

qu'en le voyant ivre elle ne devint à la merci de cette horde de brigands. Parmi tous les gens de cette classe, les succès se chôment avec frénésie, et la loge 146 etait surtout renommée pour sa corruption et sa fureur en ces circonstances. Heureusement pour son repos, notre jeune fille ne connaissait rien de ces coutumes bestiales et crapuleuses. Elle n'était cependant pas femme à se laisser prendre en défaut. Quand elle fut retirée seule, elle se barricada mieux que jamais et fit un soigneux examen de ses pistolets. Elle se mit aussitôt au lit, prévoyant qu'un peu plus tard le repos lui serait impossible. Sa porte était tellement fermée qu'en cas d'effraction elle eût le temps de s'éveiller et se tenir sur ses gardes.

Après quelques heures d'un paisible sommeil, elle fut éveillée par le bruit

de la chûte des remparts qu'elle avait opposés à l'ouverture de la porte. Son premier mouvement fut de saisir ses pistolets et de se débarasser de ses couvertures de lit.

— Ouvre donc, mon petit mignon, lui dit le Grand d'une voix prolongée et saccadée de liqueurs."

Elle le reconnut à l'instant et vit le danger qu'elle pouvait courir en le laissant approcher. La nuit avait été excessivement chaude. Elle avait laissé son habit de dessus et son épaisse potirîne ne portait plus pour rempart qu'une chemise soigneusement fermée d'ailleurs.

Les efforts du Grand avaient été si violents qu'elle n'avait pas eu le temps de remettre son large pourpoint. Elle courut à la porte ; mais il était trop tard. Le chef des voleurs était entré.

— Je viens te rendre une visite

d'ami, dis donc, jeune compère, il faudrait quelque chose pour égayer la nuit. Ces lambins ne reviennent plus."......

Il s'était approché en parlant ainsi.

— Que voulez vous, dit-elle, sortez.

— Allons donc, tiens, je viens m'amuser. Tu parais bien méchant. Laisse moi ici—O quelle charmante petite main !"............

Ce disant, il avait agi de manière à révolter entièrement la pudeur de notre jeune fille qui se crut enfin trahie. Elle tenait toujours son pistolet à la main, et l'avait armé sans s'en appercevoir. Ne se connaissant plus de frayeur, elle le poussa rudement, et tira involontairement la gachette de son pistolet. Il tomba à terre comme une masse en poussant un cri qui retentit dans toute la longueur du souterrain. La chambre où se passait

cette scène était parfaitement éclairée par une lampe suspendue à l'ouverture. Le sang coula sur le parquet, et notre brigand criait toujours. Il en était resté quatre pour garder le caveau. Au moment du coup de feu, ils arrivèrent à la course leurs poignards à la main. Louise se crut à sa fin. Cependant le Grand n'était blessé que légèrement au bras. Il s'était relevé comme les quatre brigands entraient. Ceux-ci le voyant blessé s'étaient jetés sur la jeune fille en levant leurs poignards. Tout son courage céda en cet instant, elle tomba sans mouvement. Les brigands la relevèrent. Le Grand, malgré son état d'ivresse, leur cria :

— Point de meurtre, point de sang."

Ils la tenaient sous une dure étreinte. Sa tête était tombée en arrière et tout son corps restait dans une immobilité mortelle. Ils la crurent elle-même

blessée, et la jetant sur le lit, deux d'entre eux s'écrièrent :

— Une femme ! une femme !....

Ces mots tirèrent le Grand de son étourdissement. Lui seul resta étonné. Cette découverte sembla toute naturelle aux autres, croyant bien que le Grand n'était pas ignorant du fait. Les vapeurs qui obscurcissaient son cerveau se dissipaient peu à peu, par les évènements qui venaient d'avoir lieu. Oubliant les maux que lui fesait endurer sa blessure, il s'approcha vivement du corps immobile de sa victime. Après avoir un moment contemplé cette figure pâle et virginale, il demanda de l'eau. Les quatre brigands s'étaient un peu retirés du lit où gissait la jeune fille. Un respect sacrilége et non pas vertueux leur dictait cette mesure. L'objet conquis entrait dans la possession royale du Grand. C'était

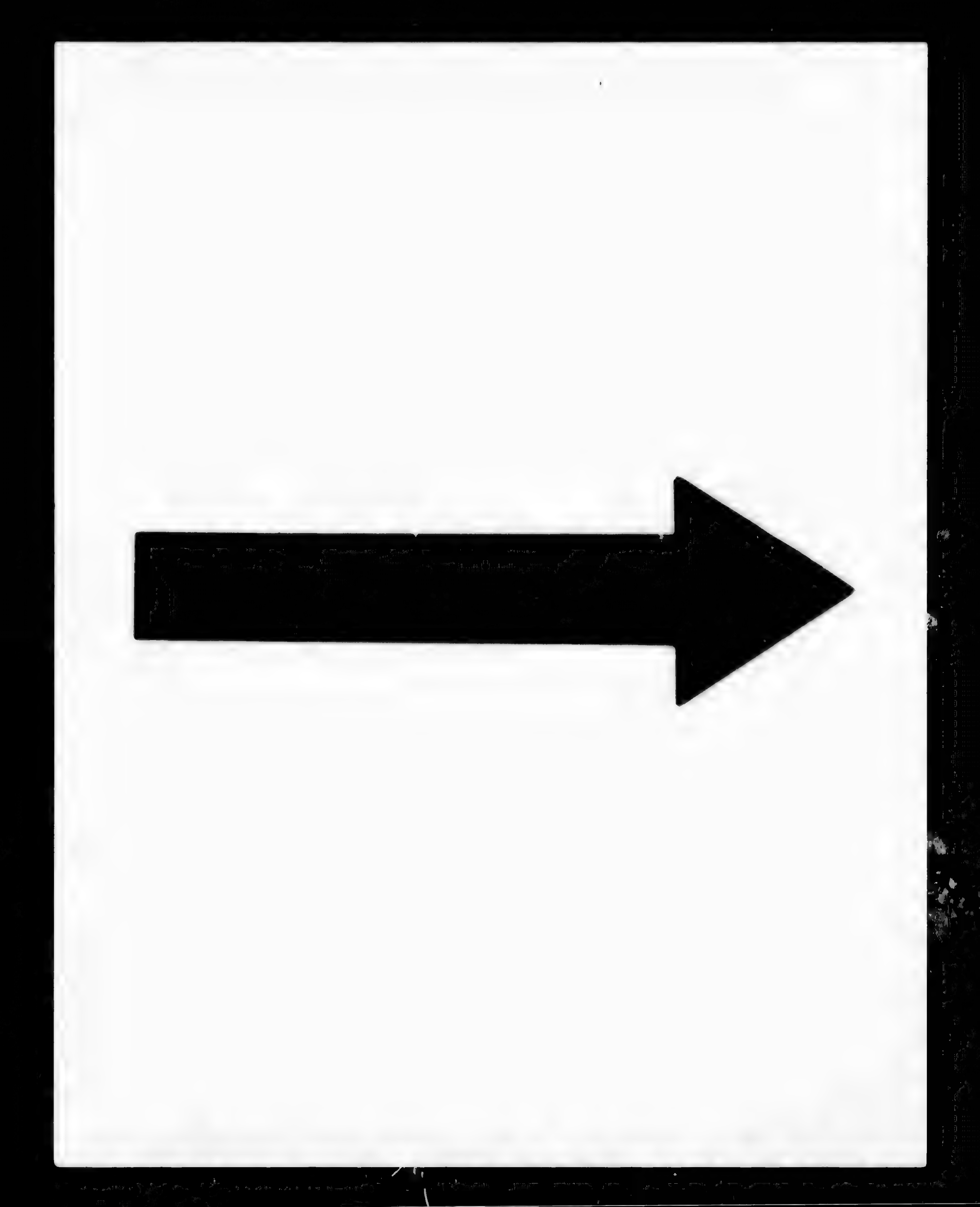
à lui désormais qu'appartenaient l'honneur et la beauté de ce que la terre possédait de plus vertueux et de plus aimable.

On lui apporte de l'eau ; il en verse quelques gouttes sur la figure de Louise qui donne à l'instant des signes de vie. Déjà sa respiration devenait plus intelligible et le Grand, dans son empressement s'apprêtait à déchirer la chemise qui retenait l'expansion de son haleine ; quand un bruit terrible se fait entendre à l'extrémité du souterrain. Les brigands revenaient avec une précipitation inaccoutumée. Chacun d'eux portait un sac énorme, le déposait et s'armait de toutes pièces. En arrivant près du Grand, ils s'écrièrent :

— Sauvez-vous ! sauvez-vous ! les gardes sont à nos trousses."

Oubliant et la jeune fille et son bras

fracturé qui pendait inerte, il courut vers la porte du sénateur et s'esquiva dans un clin-d'œil. A peine était-il sorti, qu'une bruyante détonation d'armes à feu rappela entièrement notre héroïne qui, à son grand étonnement, se trouva seule dans sa chambre. Une seconde détonation se fit entendre, et aussitôt après le bruit de beaucoup de personnes qui s'enfuyaient du côté de la maison du sénateur. Elle comprit alors que le caveau était envahi. Malgré son extrême frayeur, elle en rendit grâce à Dieu, revêtit ses habits et poussa la porte de sa chambre. Elle ne craignait pas de se livrer aux soldats, mais elle pensa avec raison qu'elle pouvait être facilement la victime de quelque méprise. Elle se sentit glacée de terreur en entendant, dans les pièces voisines, les soldats qui, dans l'incertitude et l'obscurité, poussaient



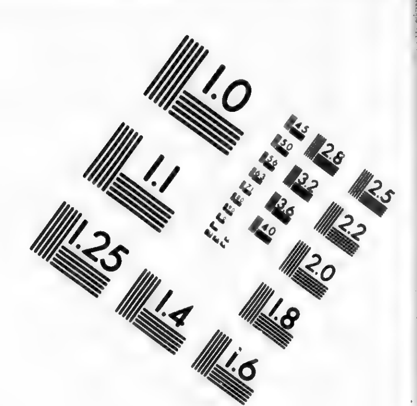
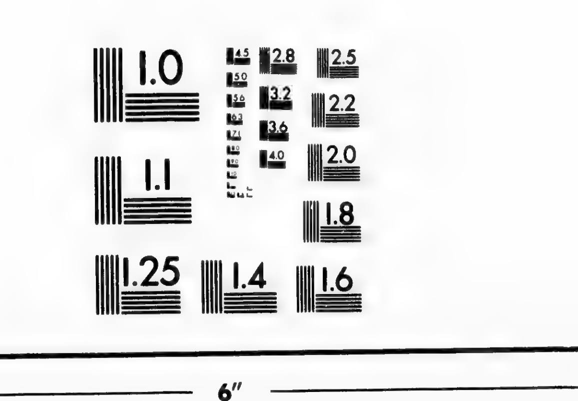


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6″

leurs bayonettes contre les murs et frappaient partout sans merci. Elle se tenait collée contre la porte afin de résister au premier effort, et d'avoir le temps d'implorer la protection du commandant du détachement.

Tout à coup sa porte s'ébranle violemment. Elle demande à parler au capitaine ; mais un coup terrible, donné contre la porte, la renverse horriblement et sa tête tombe en bondissant sur le parquet. Elle n'avait reçu aucun coup, mais cette chute était horrible et cruelle.

Les soldats entrèrent. Ils ne trouvèrent rien.... rien que le corps palpitant de la jeune fille. Ils la relèvent et lui passent au poignet un anneau de fer. Mais l'anneau est trop grand ; la main s'écoule sans effort. Ils cherchent et n'en trouvent aucun pour resserrer ce poignet frêle et blanc

comme le marbre. Chacun se regarde avec étonnement. Enfin l'un d'eux dit aux autres :

— Assurément celui-ci n'est pas un brigand, conduisons-le au capitaine."

Louise à demi morte peut à peine articuler ces mots :

— Non, je ne suis pas brigand"...

Sa voix d'ange, rendue encore plus intéressante par la souffrance, les remplit de commisération. Ils déchirèrent promptement un des draps du lit et lui enveloppèrent la tête avec ses lambeaux. Elle avait reçu une profonde contusion à la tête ; le sang coulait abondamment, et ses épaules à demi découvertes laissaient voir des gouttes d'un sang rouge-noir sur une peau plus blanche que la neige. Sa figure, dont tout le sang intérieur paraissait avoir déserté les vaisseaux, portait aussi ces marques violentées. Portée

par deux soldats elle parvint devant le capitaine qui se tenait près de l'ouverture du caveau avec une partie de son détachement.

— Quelle est cette prise, demanda-t-il ?"

— Capitaine, dit l'un des soldats, c'en est une que nos anneaux ne peuvent prendre, et nous l'avons jugée digne de votre poignet."

— C'est bien, allez, j'en aurai soin."

Et ils partirent. Louise n'avait pas la force de se soutenir, elle tomba à terre, se mit à pleurer, en implorant la protection du capitaine. Il ne parlait pas Français, mais l'expression de la figure de la jeune souffrante, lui en dit assez pour l'émouvoir et le disposer en sa faveur. Il appela trois soldats, leur ordonna de la conduire, non à la prison, mais à sa propre demeure. Il donna alors des

ordres ; aposta une garde à la porte du caveau, et partit lui-même pour accompagner le brancart sur lequel on l'avait placée. On arriva bientôt à la maison, où tout le monde était sur pieds. La femme du capitaine était à la fenêtre et attendait son retour avec inquiétude. Quand elle le vit paraître, elle courut à la porte, et s'informa de ce qu'il amenait là.

— C'est un jeune homme, dit-il, qui vient d'être trouvé au milieu d'une compagnie de brigands ; mais il parait plutôt victime de la bande, que complice. Quoiqu'il en puisse être, préparez un lit et une chambre convenables. Et toi, dit-il, à un de ses valets, cours chercher le docteur Sheridan."

Le domestique partit en toute hâte. On était alors à la pointe du jour. Louise fut étendue sur un lit. Le capitaine visita lui-même la blessure

de la jeune fille ; et après l'avoir un peu lavée, il se mit en devoir de lui râser les cheveux afin d'y appliquer un appareil. Le medecin entra sur ces entrefaites, prit lui-même le razoir, et découvrit une blessure large de deux pouces. La douleur arrachait à l'infortunée des plaintes qu'elle s'efforçait inutilement de comprimer. Enfin, après avoir encore lavé, le médecin appliqua l'appareil et déclara que la guérison serait prompte.

S'étant retiré, le capitaine se trouva seul avec la souffrante. Celle-ci lui tendit alors la main.

— Touchez la, lui dit-elle, ce n'est pas celle d'un brigand. Que ne puis-je vous mieux remercier qu'en paroles ! La reconnaissance ne suffit pas pour payer de tels services. Pensez-vous que votre dame me ferait l'honneur et le plaisir de venir ici ?"

— Certainement, monsieur. »

Il sonna et fit demander sa femme qui parut à l'instant. Louise parlait l'anglais avec beaucoup de facilité. Elle avait reçu son éducation en partie de Dames Anglaises qui avaient établi à Montréal une Académie très renommée. Quand elle vit entrer Madame Thimcan, elle se leva sur son séant en la saluant avec grâce et faiblesse en même temps.

— Madame, dit-elle, vous êtes sans doute étonnée du désir que j'ai manifesté de vous entretenir. Mais veueillez bien m'écouter un instant et j'espère que si la mauvaise compagnie en laquelle on m'a trouvée, vous a donné de moi une idée défavorable, vous me plaindrez bientôt au lieu de me croire méchante."(1)

---

(1) Nous avons dit qu'elle parlait anglais. Or cette langue n'ayant pas de féminin pour les adjectifs, elle était encore homme pour le capitaine et sa femme.

Relevant alors la manche de ses habits :

— Voyez, continua-t-elle, si ce bras est celui d'un brigand. Oh ! non, j'ai bien souffert ; j'ai plié sous leurs coups, mais je n'ai frappé que quand il a fallu sauver l'honneur d'une femme.... et cette femme, c'était moi."......

Thimcan et sa Dame se regardèrent avec stupeur et surprise. Louise pleurait et tendait sa main à la Dame qui la saisit avec empressement et dit au capitaine de sortir.

Celui-ci nonobstant sa curiosité mal satisfaite, se retira en recommandant à sa femme d'en avoir bien soin. Cette précaution était inutile, car la dame avait une âme déjà éprouvée par le malheur ; et elle bénissait le ciel de lui fournir l'occasion de soulager l'infortune de son sexe.

— Mademoiselle, lui dit-elle, vous

avez été victime de bien des infortunes, comme je vois. Je ne hâte pas le moment d'en entendre le récit ; le malheur se connait toujours assez tôt. Reposez vous sur la confiance que je crois sincèrement en la droiture et la bonté de votre cœur. Permettez que je vous offre des vêtemens plus convenables, si toutefois vous êtes assez forte pour changer d'habits.

— Ah ! madame, vous prévenez, mes désirs. Votre époux vient de me charger d'une dette de reconnaissance éternelle, que je saurai lui payer. Qu'il m'est doux de me trouver avec une femme, depuis cinq jours de mortels tourments au milieu d'hommes les plus dépravés. J'accepte avec reconnaissance vos offres bienveillantes et vous prie de m'aider quelque peu. Je vous demanderai aussi quelque repos avant de vous raconter par quelles

aventures je me trouve ici en ce moment. Je sens que le récit de mes maux me causerait des émotions que mon état ne pourrait supporter."

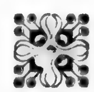
La dame sonna et une fille de chambre alla sur ses ordres chercher des habits. Elle revint en peu d'instans, déposa les habits sur une table et sortit.

Quoique Louise fut extrèmement faible, elle était trop heureuse de laisser son travestissement pour en retarder l'exécution. Quand elle eut terminé son ajustement, la dame fit venir le capitaine qui resta stupéfait d'admiration en appercevant la plus belle femme dont la vue eut jamais frappé ses regards.

— Vous semblez bien faible, mademoiselle, lui dit-il, vous allez prendre quelque chose et nous vous laisserons reposer."

Il fit apporter dans la chambre tout ce qu'il y avait de meilleur et se retira avec sa femme, afin de ne pas gêner notre jeune fille.

L'appétit n'est pas dévorant en de telles circonstances. Aussi eut-elle bientôt terminé son repas et cédé au sommeil.



IX.

Depuis cinq jours qu'elle avait laissé la maison de son père, c'était la première fois que Louise reposait véritablement. Jusque-là ce n'avait été qu'avec horreur et crainte qu'elle s'était livrée au sommeil. Elle l'avait regardé avec raison comme l'état le plus dangereux pour elle. A tout moment elle pouvait être surprise, sinon par hostilité, au moins d'une manière aussi fatale pour elle. On sait quelle corruption règne parmi ces classes dégradées qui, à défaut de femmes, usent tous les moyens que puisse suggérer une âme nourrie dans le vice le plus crapuleux. Ce n'avait été qu'en risquant de tuer le seul

homme dont, elle pouvait attendre quelque secours, qu'elle avait échappé à cet abime d'infamie et de honte. Son sommeil cette fois fut doux et paisible. Le commencement en fut, il est vrai, troublé par des songes qui tenaient encore aux dernières périodes de sa vie. Mais le reste fut semé des plus belles illusions de bonheur et de joies. Elle avait retrouvé son amant, et vivait près de lui, après l'avoir réconcilié avec sa famille. Ces doucereux songes berçaient encore son esprit, quand le médecin l'éveilla vers trois heures de l'après-midi. Ses forces étaient pleinement reconquises; et sauve une assez grande douleur à la tête, elle se sentait presqu'entièrement rétablie. Le médecin renouvela les appareils et déclara qu'avec le repos de l'esprit et du corps, elle ne pouvait tarder d'entrer en pleine convalescence.

Thimcan et son épouse avaient assisté à la visite du médecin. Dès qu'il se fut retiré, ils commencèrent à faire du regard un examen stupéfait et étonné de la jeune fille. Ils ne pouvaient se lasser de se dire l'un à l'autre combien elle était belle et angélique. Madame Thimcan s'approcha du lit, lui prit la main, et lui demanda comment elle se portait.

— Bien mieux, répondit-elle ; j'ai bien reposé. S'il vous est loisible de passer quelques instans auprès de moi, je vous serais infiniment reconnaissante de cette bonté. Il me semble que, tant que vous ne me connaitrez pas, ce ne sera qu'avec mépris et crainte que vous pourrez m'envisager."

Madame Thimcan prit un siége pour se mettre près du lit ; mais elle avait déjà pris notre jeune fille en une telle affection et elle trouvait tant

de plaisir à lui tenir la main, qu'elle monta sur le lit et prit place en face d'elle.

Le capitaine était là, tendant l'oreille et ne voyant plus dans la chambre que sa belle protégée. Soixante hivers lui avait cependant donné leur couleur. Mais son âme sensible et bonne ressentait encore, à la vue de la beauté, une émotion religieuse. Il s'était assis près du lit, après avoir demandé si sa présence gênerait.

Louise fit alors le récit de ce qui lui était arrivé depuis son départ de chez son père. Quand elle en vint à dire le motif de ce départ, les deux époux se regardèrent l'un et l'autre sans dire un mot.

Elle crut voir en cela une marque de désapprobation. Elle n'en dit cependant rien et continua avec un peu moins d'aise. Quand elle parlait de

sa mère et de son amant, les larmes étouffaient sa voix. Ils ne purent s'empêcher de reconnaitre en elle l'âme véritablement douée de sensibilité et de candeur. Ils virent qu'il avait fallu de puissantes raisons pour la déterminer à fuir la maison paternelle. A peine eut-elle fini qu'elle demanda où en était la querelle entre son pays et le leur.

— Toujours pareille, dit-il, on se bat sans relâche. Les Canadiens sont braves. Ils nous ont déjà fait goûter plusieurs défaites. Les hostilités sont maintenant plus vives dans le Haut que dans le Bas-Canada."

— Tant mieux, dit-elle, le sort épargnera peut-être Gonzalve."

La santé revint avec le repos et la paix de l'âme. Dès le lendemain elle put se lever. Madame Thimcan l'in-

troduisit alors à son fils, jeune homme d'une beauté commune, mais de grande expression. Il paraissait avoir reçu une éducation soignée ; ses manières étaient aisées et galantes même ; mais non pas de cette galanterie qui ennuie et tue la galanterie même. Quand le soir fut venu, la famille se rassembla pour la veillée. Le capitaine dit alors à Louise :

— Vous nous avez dit, mademoiselle, que vous aviez laissé vos parents pour suivre votre amant. Ce fait nous a touchés et nous a fait comprendre en même temps qu'il était mal de restreindre les affections d'un fils. Dès ce soir, Robert, dit-il en s'adressant à son fils, je rétracte ma volonté d'hier et te permets d'agir comme il te semblera avec ta petite Eliza. Epouse-la dès demain si tu le veux."

— Je puis épouser Eliza ! s'écria

Robert." Et une joie indicible remplaça aussitôt chez lui une sombre mélancolie.

" Ah ! mademoiselle, comment vous payer le bonheur que vous me causez aujourd'hui ?"

Et s'approchant d'elle, il prit une de ses mains et y déposa un baiser de remerciment.

— Vous me couvrez de confusion, lui dit-elle. Je ne suis pour rien dans la décision de votre père, je ne connaissais pas même votre amour. Je m'applaudis de votre bonheur, sans pouvoir m'en attribuer la moindre cause."

— Sans votre rencontre, dit Thimcan, mon fils n'aurait jamais épousé Eliza Malcolm. Cette une charmante fille sans doute, mais tirée du peuple. Robert aurait pu prétendre à autre chose, mais je comprends que le bon-

heur réside moins dans l'élévation du rang que dans les sentiments du cœur. Ainsi, Robert, célébrons ce soir tes fiançailles."

Quelques mots furent donnés et en un instant une fête de famille fut organisée, où il ne manqua que l'importunité des hôtes étrangers. La réjouissance fut vive et prolongée dans la nuit. Louise en reposa encore mieux, et dès le matin elle écrivit à Gonzalve et son infortune passée et son bonheur dans la famille du capitaine. Après quelques jours passés au milieu des doux plaisirs goûtés au sein d'une des plus respectables familles de cette ville, Louise se trouva complètement rétablie. La blessure était cicatrisée, sa force et son courage avaient repris leur empire. Enfin il ne manquait plus à son bonheur que d'être réunie à son amant.

Le capitaine avait fini ses recherches contre les brigands. Dès le soir même il donna à la famille assemblée le détail de ses courses et captures.

— C'est malheureux, dit-il, que le maître de cette bande nous ait échappé. Il parait que c'est un compère de dure composition. D'après la déposition arrachée à l'un des brigands, ce maître est le roi des rois des voleurs. Il était dans le sous-terrain quand nous sommes arrivés. Il semblait ne pouvoir échapper.

(1) "L'audace de cette troupe sur-

[1] Il faut remarquer que Louise dans son récit avait été obligée de taire bien des choses, vu le serment qu'elle avait prêté. Il est bien vrai qu'un serment arraché de force ne doit pas restreindre l'évidence de faits passés sous l'empire d'une telle obligation. Mais elle avait sur ce point des idées si peu développées, qu'elle aurait cru commettre une faute irréparable en dévoilant les mystères de ses persécuteurs.

passe toute imagination. Ils avaient enfoncé les portes de la banque Shérimpton à la vue d'un corps de police stationné tout près de là. Mais ils pensaient avoir la force de les contraindre. Ce fut avec beaucoup de difficultés qu'un homme put s'en évader et venir donner l'allarme. Quand j'arrivai avec mes soldats, ils étaient déjà chargés et partis. Notre course fut néanmoins assez prompte pour arriver presqu'en même temps qu'eux à l'ouverture de leur retraite. Ils nous tournèrent face en entrant et tuèrent deux de nos soldats. Nous en blessâmes trois, de notre côté, qui tombèrent ; les autres s'enfuirent. Je laisse à deviner à cent par où ils s'échappèrent."

Louise sourit à ces mots.

" Par le palais même du sénateur Jackson. C'est par là que le Grand

maître avait fait sa retraite. Nous trouvâmes dans ce sous-terrain, la valeur de trois millions en bijouteries et argent monnoyé. Quant aux brigands, sur une bande de vingt-cinq à trente à peu-près, il ne nous en est resté que cinq qui paieront sans doute pour les autres."

Robert avait annoncé à la famille Malcolm qu'il leur enlèverait bientôt leur belle Eliza. Elle seule n'en était pas chagrine. Les parents voyaient le jeune Robert engagé dans les armées, et il leur en coutait de laisser leur fille. Ils n'apportèrent cependant aucune opposition au mariage. Les préparatifs se commençaient déjà quand, un matin, un messager apporta à Robert une dépêche scellée du sceau du gouverneur de l'état de New York. En outre d'une commission

de Quartier-Maître que contenait cette dépêche, il y lut l'ordre suivant :

" Vous joindrez votre régiment pour partir en trois jours pour les frontières de Pensylvanie."

Nonobstant une petite satisfaction d'amour propre, causée par la commission, cette nouvelle le contraria beaucoup, et plus encore sa fiancée. Il lui fallut cependant partir.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés depuis son départ, que le capitaine reçut la lettre suivante :

" Nous avons été bien occupés depuis notre arrivée ici. La plus belle de nos occupations fut la bataille d'hier. Nous étions arrivés à Frontenac pour surveiller les mouvements du camp Canadien. A peine y étions nous qu'ils firent une sortie ; et ce qui n'était dans le début qu'une légère escarmouche devint bientôt un

engagement général. Nous étions plus forts qu'eux en nombre et en position. Nous fîmes aussi beaucoup de [illegible] dans le commencement. Mais ces Canadiens sont enragés quand ils sont battus.

" Ils firent sur nous une charge terrible et nous forcèrent à la retraite. Je m'en suis tiré avec un trou de bayonnette à la jambe qui n'a rien de grave. Nous devons être remplacés dans huit jours par un bataillon Kentuckien. Je vous reverrai donc bientôt ainsi que ma chère Eliza. N'oubliez pas mademoisselle St. Felmar dans l'assurance de mes amitiés."

Cette lettre répandit la joie dans la famille et le bonheur dans le cœur de la jeune fiancée. Quinze jours plus tard, Robert était de retour et tout s'apprêtait pour la célébration de son mariage. Louise assista à cette fête,

et malgré sa réserve et une légère teinte de mélancolie qu'elle ne pouvait dissiper, il lui fallut recevoir les hommages de plusieurs *fashionables*, venus de New-York sur l'invitation du capitaine. Pendant le bal de la soirée, elle fut priée par un jeune officier des gardes-civiles de danser avec lui une contredanse. Elle aurait cru blesser la sensibilité des bonnes gens qui l'avaient accueillie, si elle ne se fût prêtée de tout cœur aux plaisirs qui réjouissaient les autres. Elle avait accepté non sans regret ; car ce jeune homme paraissait s'être déjà fort attaché à elle qui, de son côté, se serait crue coupable en donnant le moindre assentiment à une passion qu'elle ne pouvait partager. Malheureusement il interprêta à son avantage, l'abandon charmant avec lequel Louise se prêtait aux jeux. Après la danse il prit place à ses côtés et en-

gagea vivement la conversation avec elle, qui la rendait des plus agréables, quand elle roulait sur des sujets indifférents. Il se sentait emporté par le charme et les grâces de notre jeune fille. Il était sur le point de lui déclarer ce qu'il éprouvait, quand un grand jeune homme vint la prier de danser avec lui. Dearbon (c'était le nom de ce dernier) était un riche négociant du lieu. Il avait eu l'avantage de faire antérieurement connaissance avec elle, et ne croyait blesser ni l'un ni l'autre en fesant cette demande.

Louise lui en sut gré, car elle avait redouté le moment où Molton en était venu. Elle se leva et saluant ce dernier, elle partit sur le son des instruments. Dearbon ne savait pas quelle danse allait suivre. Personne ne prenait place, ils étaient seuls au milieu de la salle. Une valse commença alors

et porta le dernier coup à l'irritation de Molton. L'autre au contraire y allait tout bonnement. La valse finie, il en fit autant que Molton et s'assit auprès de Louise.

Ils parlaient tous deux bien paisiblement quand Molton s'approcha d'eux et remit à Dearbon un de ses gants sans rien dire. Il se leva en s'excusant et entra dans une pièce voisine d'où il fit signe à Molton de le suivre.

— Dites-moi, je vous prie, dit Dearbon, ce que signifie ce que vous venez de faire ?"

— Vous me le demandez ? reprit l'autre arrogamment, sortons et je vous donnerai ample explication."

— Allons ! je n'y suis pas pour ce soir, sieur chevalier; la soirée est trop amusante pour la perdre en querelles....à demain matin...."

Et il entra dans le salon. Molton le suivit, et le retrouva aux côtés de Louise. Dearbon n'était ni méchant, ni habitué à ces fanfaronnades ; mais le ton de son adversaire l'avait tellement choqué qu'il se promit de pousser l'affaire. Il n'était pas ignorant de la supériorité que s'arrogent ordinairement les gens d'épée. Mais dans un état républicain cette fatuité n'est pas de bon goût. Tous les hommes sont soldats aux Etats-Unis, le négociant comme le mécanicien ; et l'épée ne sied pas mieux à l'un qu'à l'autre. Chacun y a ses armes et en sait faire usage. Pour cette raison les duels y sont très fréquents, et les guerres civiles désastreuses. Cinq minutes suffisent pour y former des camps redoutables. Philadelphie en a donné un funeste exemple, qui peut se renouveler chaque jour.

Dearbon, parut encore plus jovial, qu'avant l'échaffourée de Molton. Il dansa très souvent et toujours avec Louise. Leur conversation était si bien assaisonnée, que leur rire bruyant attirait souvent sur eux les regards de l'assemblée. Dearbon connaissait une partie des aventures de sa compagne; et il savait très bien que le langage de l'amour ne serait pas bien goûté. Aussi pas un mot équivoque n'effleura ses lèvres; et il eut le talent de l'amuser à un si haut point, qu'elle devenait triste quand il s'éloignait. Non pas qu'elle ressentît pour lui aucune affection de cœur, mais avec lui, elle oubliait presqu'entièrement le passé et ne s'occupait que du plaisir présent.

Molton se mordait les lèvres en voyant quels succès prodigieux favorisaient son adversaire. Malheureusement que Louise était ignorante de

cette rivalité ; car il lui eût été facile de les réconcilier. Aussitôt après le bal, ils se rejoignirent tous deux, et convinrent du lieu et de l'heure où ils devaient se rencontrer dans la matinée. Aucun d'eux n'y manqua. Le négociant avait pour second Robert Thimcan qu'il avait eu pour ami depuis son enfance. L'autre était accompagné d'un ami de New-York, qui était aussi militaire et ne lui en cédait aucunement pour l'arrogance et la fatuité. Ils regardèrent Dearbon d'un air de dédain et saluèrent Robert amicalement. Le pistolet fut l'arme de combat et quinze pas la distance entre les deux champions.

Dearbon ne fesait pas faste d'indifférence. Il détestait sincèrement les combats singuliers. Mais son adversaire ne voulait rien entendre et ne parlait que de se battre. Dearbon

réduit à cette extrémité, résolut de lui donner une leçon salutaire. Personne aussi bien que lui pouvait manier un pistolet. C'était son exercice de prédilection. Mais il n'avait jamais eu l'occasion de faire connaître son habileté.

Molton devait tirer le dernier. Il avait déja perdu tout son courage.

Dearbon s'ajusta et lui cria d'un ton moqueur :

— Gare à ton oreille gauche, Molton !" Et la balle lui fendit l'oreille gauche en deux parties. C'était le tour de Molton. Le bras lui tremblait, il n'avait pas la force de tirer. Il eut presque regret d'avoir engagé la querelle. Le coup partit néanmoins. Dearbon se prit à rire avec éclat.

— Un second coup, dit-il, je prends trente pas."

Les armes se rechargèrent. Quand

il fût prêt : " Gare à ton oreille droite, lui cria-t-il encore ;" et la balle emporta la moitié de son oreille droite. Molton avait la rage dans le cœur. Il tira et la balle traversa le chapeau de son adversaire. Il ne se contenait plus de fureur et demanda un troisième coup.

— Tirons ensemble, dit-il, à bout portant."

— Lâche, reprit Dearbon, vas te faire poser des oreilles et nous reprendrons si tu le veux."

Si les seconds ne fussent intervenus, Molton tombait sur lui l'épée à la main. Mais il se vit obligé de retourner chez lui, après avoir perdu ses oreilles et n'avoir fait aucun mal à son adversaire. Il porta sans doute toute sa vie les marques de sa fatuité punie ; mais la leçon était bonne.

Louise n'eut aucune nouvelle de

cet évènement. Le lendemain les coins des rues de toutes les villes de l'état de New-York portaient cette Proclamation du Gouverneur.

" Vû qu'une compagnie de brigands a été découverte et prise en flagrant délit dans la nuit du dixneuvième jour du mois dernier et qu'il est urgent pour la tranquilité publique, que les brigandages de cette horde soient réprimés, il est promis cinq cents piastres à celui qui ramenera vif à la justice leur chef connu sous le nom de Grand. Son signalement est comme suit : Jeune homme de vingt cinq ans, cheveux noirs, teint blanc, cinq pieds et demi de stature. Il a eu un bras de fracturé la nuit même de leur découverte.

New-York, 25 Juillet, 1812.

X.

GONZALVE était entré dans le rapide du Sault St. Louis. Son léger canot ne voguait plus, il n'allait que par bonds. Il ne pouvait plus le conduire ; sa seule ressource était de pouvoir le tenir en équilibre. L'eau entrait par torrent. Craignant avec raison qu'elle s'élevât assez pour suffoquer les deux victimes qui gisaient à ses pieds et dont la respiration était à peine articulée ; il souleva leurs têtes et les appuya sur des vêtements qui flottaient au fond du canot. En les soulevant il s'apperçut que l'un d'eux avait cessé de vivre. L'autre luttait encore contre les dernières aspirations de la vie. Tout à coup le canot touche, glisse....glisse

et s'arrête. Il se trouvait sur un roc plat, sur lequel ne coulait que l'épaisseur d'un demi pied d'eau.

Gonzalve envisage cet évènement comme son salut. Il travaille activement à vider l'eau qui remplit l'esquif. Arrivé dans l'avant il voit le roc coupé perpendiculairement, et formant une cascade d'une dixaine de pieds de hauteur. Il frémit à cette vue. Son courage s'évanouit avec ses espèrances de salut. L'idée de la mort est néanmoins si cruelle! Que ne fait-on pas avant de pouvoir s'y résoudre?

L'obscurité était trop grande pour lui permettre de voir s'il n'y avait pas encore quelque moyen d'échapper à cet horrible malheur. Il résolut d'attendre le jour en cet endroit. Le moment était propice pour songer aux infortunés auxquels il dévouait sa vie. Il n'y avait plus d'eau dans le canot.

Il se penche, examine celui qui respire encore. La lune jetait une faible lumière....Quelle ne fut pas sa surprise en reconnaissant....St. Felmar, le père de Louise!...L'infortuné poursuivait Gonzalve, et c'était lui qui le sauvait, qui sacrifiait sa vie pour le salut de la sienne. Oubliant en ce moment et ses fatigues et les dangers qui l'environnent, il examine ses blessures, et le trouve percé d'outre en outre dans le bas-ventre. La blessure n'était pas mortelle en elle même, mais il avait éprouvé tant de secousses, et perdu tant de sang qu'il aurait fallu de grands soins pour le rappeler à la vie. Il y avait dans le canot une boite à l'épreuve de l'eau, Gonzalve l'ouvre et y trouve des vêtements secs. D'une chemise de toile il fit de longs bandages et les passant autour du corps de St. Felmar, il replaça et contint

ainsi l'éruption des intestins hors de l'abdomen. Cette opération fut douloureuse pour le patient, mais elle le soulagea beaucoup. Jusque là il n'avait pu parler. Après quelques moments il put articuler ces mots :

— Est-ce toi, John ?"

— C'est un ami, répondit Gonzalve, êtes-vous blessé ailleurs ?

— Au cou."

En effet tout le tour du cou n'était qu'une blessure. L'ayant lavé le mieux qu'il put, il appliqua un second bandage, et la respiration du patient prit un cours plus régulier et plus aisé. En peu d'instans il parut avoir repris le plein usage de ses sens ; si ce n'est qu'il ne pouvait se mouvoir en aucune manière. Il avait la figure tournée vers le ciel. Il put voir que ce n'était pas son serviteur qui le soignait.

— Qui êtes vous donc, homme généreux, dit-il ?"

— Je suis un ami que la providence vous a envoyé dans le malheur.

— Et ces figures horribles.... où sont elles ; où sommes nous à cette heure ?

— Bien mal, mais espérez."

Le jour paraissait en ce moment. Il fallait songer à se tirer de ce mauvais pas. Il sortit du canot et mit le pied sur le roc, afin de remettre l'esquif à flot. Il faillit se faire emporter par la violence du courant. Après avoir longtemps lutté, il parvint à traîner l'embarcation jusqu'à l'autre extrémité du roc, où le fleuve était très profond. A côté de ce roc, le cours de l'eau était d'une rapidité extrême, mais sans cascade. Il y poussa le canot et y entra. Ils arrivèrent

dans un endroit où ce n'était qu'un bouillon terrible. L'eau se choquait contre les pierres et rejaillissait dans l'air. C'était là la dernière période du sault, mais elle était terrible. Il eụt assez de force et d'adresse pour pousser l'esquif entre deux pierres. Il y passa comme un éclair et vogua tout à coup dans le plus bel endroit du fleuve St. Laurent. Le cours était encore rapide, mais plein et uni comme une glace. En ce moment les premiers rayons du soleil perçaient les forêts avoisinantes, et jettaient sur le fleuve un lustre argenté qui fesait briller en l'air les mille et mille parcelles de la cascade qui semblaient autant de diamants. Gonzalve était moins attentif à cette scène de la nature, qu'à celle dont il voyait enfin approcher le dénouement. Craignant d'être reconnu de St. Felmar, il se couvrit la

tête du chapeau de John qui était mort, et l'enfonça sur ses yeux.

— Comment vous trouvez vous, lui dit-il ?

— Assez mal ; dites moi, je vous prie, qui vous êtes ?

— Je suis un soldat de Chateaugay.

— Je vous devrai mille reconnaissances ; mais dites-moi, connaissaissez vous Gonzalve de R.., colonel de l'état-major ?

— Oui je le connais.

— Est-il marié ?

— Non ; il n'a pas l'air y penser.

— N'y a-t-il pas une jeune fille arrivée depuis peu au camp ?

— Je n'en ai pas entendu parler.

— Malheur!....où est-elle ?....

Et sa figure prit une expression sombre.

— Ah! il me paiera et mes blessures et la perte de ma fille"....

Gonzalve feignit de ne pas l'entendre, et se retourna sans rien dire.

Ils approchaient du rivage de Laprairie. Ils étaient encore loin du village, mais le colonel ayant apperçu une petite cabane couverte de chaume, il y dirigea l'embarcation. Il y fut bientôt et disant à St. Felmar d'attendre quelques instants, il prit la route de la cabane qui était construite au milieu d'une forêt d'arbustes. Il y trouva un vieillard et sa femme qui s'occupaient à raccomoder des filets.

— Préparez, leur dit-il, un lit et vos meilleurs mets pour une personne qui vient d'être assassinée. Elle est près de mourir, mais on peut encore la sauver."

Les vieilles gens qui étaient très charitables malgré leur pauvreté, se

mirent à l'œuvre avec promptitude, et en un instant tout fut prèt à recevoir le patient. Gouzalve tira de sa poche un portefeuille tout mouillé et remettant deux pièces d'or au vieillard :

— Venez, lui dit-il, nous allons le transporter ici."

Un brancard fut apprêté et un matelas mis dessus. St. Felmar ayant été transporté à la cabane et placé sur le lit, Gonzalve dit aux vieilles gens :

— Ayez en tous les soins possibles, vous en serez récompensés. Donnez la sépulture à celui qui est resté dans le canot. Je vais envoyer ici le chirurgien du régiment."

Et il prit la route de Chateaugay. Après avoir marché quelque temps il fit rencontre d'une voiture chargée. L'ayant atteinte et fait jeter à bas toute la charge, il prit lui-même la conduite du cheval, et en moins d'une heure il

eut gagné le camp. On y était dans une vive inquiétude sur son compte. Des soldats avaient été envoyés sur tous les points. On le croyait enfin tombé entre les mains des républicains qui venaient souvent jusques aux portes du camp. Son arrivée y causa une grande rumeur. Alphonse et Brandsome étaient aux abois. Ils avaient battu la forêt sur tous les sens. Quand ils le virent venir :

— Bon Dieu! colonel, s'écria Brandsome, on vous cherche dans le pays des oiseaux et vous arrivez comme un poisson. Que diable ! d'où venez vous donc ?"

Gonzalve malgré la tristesse de son âme, s'efforça de prendre un air enjoué et répliqua :

— Ah ! vous m'avez trouvé romanesque hier soir ; mais c'est plus que du roman cette fois ; c'est du mer-

veilleux, de la mythologie en un mot. Mais avant de satisfaire votre curiosité, permettez moi de passer à des devoirs plus pressants."

— Je parie qu'il a retrouvé sa brebis....

Gonzalve ne l'écoutait plus ; il était couru chez le chirurgien. Il lui remit son propre cheval, et après les explications nécessaires :

— Surtout, ajouta-t-il, ne dites rien sur celui qui vous envoie. Si l'on vous parle de sauveur etc, dites que c'est un soldat dont vous ignorez le nom."

Le chirurgien partit en toute hâte, et arriva bientôt au lieu où gisait l'infortuné St. Felmar. Il le trouva presque mourant. Après avoir levé les bandages et pansé les plaies, il lui dit qu'il échapperait à la mort, mais que sa guérison serait lente.

— O ! peu importe, répondit-il,

d'une voix à peine intelligible, je ne demande que me venger et mourir après ?"

Le chirurgien repartit après avoir laissé au vieillard les instructions et et le régime à suivre. Dès qu'il fut parti, le vieillard se mit en devoir d'exécuter les volontés du colonel. Il ensevelit le domestique de St. Felmar sur le rivage. En prenant du canot les habits qui y étaient restés, il trouva une médaille d'argent qui portaient des signes et une écriture que son ignorance lui empêcha de discerner. Il était trop honnête pour s'en constituer l'acquéreur ; il la plaça dans une des poches des habits qu'il recueillait et revint à la maison sans parler à personne de cet incident.

St. Felmar passa un mois dans cette retraite où il avait fait venir son épouse qui lui rendait les soins les plus as-

sidus. La tendre et malheureuse mère n'avait eu aucune nouvelle de sa fille. Elle savait, pour surcroît d'infortune, qu'elle n'était pas parue à Chateaugay. Elle était devenue méconnaissable, tant la souffrance avait amaigri et défiguré ses traits. Le but du voyage de son mari lui était inconnu, quoiqu'elle le soupçonnât bien. Elle avait fait pour calmer son irritation tout ce que peut une épouse et une mère idolâtre du bonheur de sa famille. Elle n'avait plus qu'à gémir et à pleurer sur la constante et inébranlable opiniâtreté de son époux.

Le chirurgien de milice le visitait chaque jour. Dès qu'il fut en état d'être transporté, il fut conduit chez lui avec de grandes précautions. Six mois s'écoulèrent avant sa convalescence. Gonzalve de son côté était informé chaque semaine par Maurice

de l'état de son persécuteur obstiné. Il avait raconté en détail son aventure à ses amis, en omettant avec soin tout ce qui aurait pu donner une idée défavorable du caractère de St. Felmar, qui méditait néanmoins toujours sa vengeance contre son sauveur inconnu. Ils n'en pouvaient croire à ses paroles. Le passage du Sault St. Louis était une chose inouïe et regardée comme physiquement impossible.

Aucune nouvelle sur Louise n'était encore parvenue. Gonzalve devenait de plus en plus triste et absorbé par ses chagrins et ses inquiétudes. Un évènement auquel personne ne s'attendait, vint partager son cœur entre la douleur et l'espérance.

Les armées Républicaines étaient en grande partie dans les environs de Montréal. Chaque jour ils fesaient

sur la frontière de terribles éruptions. Tout à coup une proclamation émanée de Washington, leur ordonna de se porter vers le Lac Erié, afin de secourir la garnison qui tenait le fort Makinac et qui était sur le point de capituler. Cet éloignement des Républicains devait nécessairement laisser en repos les postes du Bas-Canada. Gonzalve en profita pour aller à la recherche de sa bien-aimée qu'il croyait tombée dans quelque piége qui avait empêché le succès de son voyage. Alphonse partit aussi pour la même fin, mais dans une autre direction.

Deux jours après leur départ, les journaux publiaient la lette suivante, adressée au Colonel Claus, surintendant du département des sauvages, par un des attachés à ce même département :

MAKINAC, 18 Juillet 1812.

MON CHER MONSIEUR,

JE suis heureux de pouvoir vous annoncer la capitulation du Fort Makinac qui s'est rendu ce jour à onze heures, A. M. Le Capitaine Roberts dirigeait nos opérations avec un détachement du 10ème R. V. bataillon. Mr. Crawford commandait les Canadiens qui étaient au nombre de deux cents hommes. Mr. Dickson en avait avec lui 113, composés de Scioux, Fallsowines et Winnebagoes. Moi-même j'en commandais 130 de l'Ottawa et Chippewa, une partie de l'Ottawa n'étant pas encore arrivée. Ce fut une heureuse circonstance, que le fort capitula sans opposition, car je crois sincèrement qu'aucun d'eux n'aurait échappé. Mon fils et quelques uns de ses amis m'ont été d'un grand se-

cours, en tenant les Indiens en ordre, et exécutant de temps en temps les ordres qui m'étaient transmis par l'officier commandant. Je n'ai jamais vu de peuple plus déterminé que les Chippewas et Ottawas, qui, jusqu'à la capitulation, ne goûtèrent aucune liqueur, ni ne tuèrent aucun animal à qui que ce soit ; chose inconnue à des personnes qui ont habitude de détruire tout ce qui se rencontre sur leur passage.

&c. &c.

(Signé,) JOHN ASKIN, Junr.

Cette nouvelle, quoique fort heureuse, donna l'allarme dans le Bas-Canada. Les Républicains revenaient immédiatement sur leurs pas, et tentaient ailleurs le sort qui venait de leur faillir. Au bas de cette lettre suivait la proclamatian suivante :

QUARTIER-GENERAL,
BUREAU DE L'ADJUDANT GENERAL,
Montréal, 28 Juillet 1812.

Vu la capitulation inattendue du Fort Makinac et le retour des Républicains sur nos frontières, nous enjoignons par les présentes, à tous ceux à qui il appartiendra : de faire dans tous les camps une garde régulière et soignée ; de revenir sans délai à leur poste, quant à ceux qui ont obtenu des congés temporaires ; en un mot, de n'épargner rien pour le service et la conservation des domaines de Sa Majesté.

Donné à Montréal sous notre seing et le sceau de nos armes.

EDWARD BAYNES,
Adj. Gén.

Gonzalve et Alphonse arrivèrent au camp le même jour et presque à la même heure ; tous deux exaspérés de

leur prompt rappel et du peu de succès de leur course.

Le temps s'écoula long et pénible. Aucun évènement ne troublait l'engourdissement des armées des deux peuples. Chacuns se tenaient sur une défensive prudente et réservée. Un mois, deux mois se passèrent ainsi. Les communications de tout genre étaient interceptées sur les frontières. Gonzalve n'avait donc pas reçu la lettre de Louise et ne connaissait rien sur son sort.

Sur ces entrefaites il arriva au camp une députation de sauvages. Ils n'étaient que deux, mais c'était les chefs d'une tribu. Ils étaient très élégammant parés dans leur genre. Leurs jambes à demi nues, ainsi que le haut du cou, laissaient voir des figures symboliques tatouées en rouge et bleu. Leurs têtes étaient surmontées de

longs plumages de différentes couleurs. Ils s'exprimaient en mauvais Français, mais pouvaient au moins se faire entendre. Le but de cette députation était de demander du secours pour protéger leur tribu qui était chaque jour exposée aux ravages des Bostonnais. Ils furent favorablement accueillis, et Alphonse fut envoyé avec deux cents hommes pour bâtir un fort qui fût en état de protéger la tribu.

Il en coûta beaucoup à chacun des deux amis de se séparer l'un de l'autre. Depuis leur entrée à l'armée ils ne s'étaient pas laissés un instant. Huit jours après son départ, Gonzalve en reçut la lettre suivante :

" Je ne fais qu'arriver parmi les Sauteux, et j'ai déjà tout un roman à te raconter. Le bon Brandsome en rira ; mais pour toi, tu me comprendras. N'ayant fait aucune pause dans

notre marche, en trois jours nous fûmes ici, fatigués autant qu'on peut le dire. Comme il était nuit quand nous arrivâmes, et que le bruit que nous fesions indispensablement, pouvait jeter l'allarme dans la tribu ; les deux chefs qui nous acccompagnaient nous arrêtèrent à un certain endroit. Je ne comprenais pas pourquoi. M'en ayant expliqué le motif, ils poussèrent instantanément un cri terrible que la forêt sembla répéter avec terreur. Ils me dirent alors d'attendre un instant, qu'ils marcheraient en avant et qu'à la répétition de leur cri je devrais avancer. Tout se fit comme ils voulurent. En arrivant je trouvai un grand feu entouré de toute la tribu, qui se compose d'à peu près cinq cents hommes, à part femmes et enfants. Ils dansaient autour de ce feu avec un enjouement frénétique. Tout ce bruit

cessa à notre approche. Les hommes et les femmes accouraient à nous, nous prenaient les mains et nous attiraient vers leurs cabanes. L'un des autres chefs de la tribu, me dit en ce moment qu'ils allaient punir sous mes yeux la trahison d'un lâche.

— Et quel châtiment lui infligez vous, demandai-je ?

— Pour un tel crime, il n'y a pas d'autre châtiment que le feu ; tout est prêt ; approchez.

— Qu'a-t-il donc fait, m'écriai-je avec horreur ?

— Il a fait *sauter* un prisonnier."(1)

On me conduisit alors vers un endroit où avait été amassée une grande quantité de branches sèches. Que vois-je, en y arrivant ! La plus belle

(1) Les Sauteux ne marchent et n'avancent que par bonds. Faire sauter veut dire faire échapper.

femme qui ait jamais frappé mes regards.... Jeune femme de vingt ans tout au plus et ne portant de sa nation que le langage, et une teinte imperceptible de leur couleur. Je restai stupéfait à cette vue.

— Pour célébrer mon arrivée, dis-je aux chefs, il faut pardonner à cette femme." Ils firent quelques difficultés, mais j'usai de mon autorité, et j'allai moi même couper ses liens avec mon épée. Je te laisse à imaginer quels transports de joie elle manifesta. Elle me sauta au cou, et avec une naïveté tout à fait sauvage, elle m'embrassa en disant : *Je t'aimerai toujours.* Les larmes qu'elle laissa couler sur ma figure me comblèrent d'émotions, et peu s'en fallut que je ne me misse moi-même à pleurer. Les chefs assemblèrent la tribu et l'un d'eux s'adressant à la jeune fille :

— Rends grâce, dit-il, à ton libérateur ; mais sois maudite parmi nous. Malheur et mort à celui qui te nourrira."

Ses cheveux flottaient épars sur son cou découvert et obscurcissaient sa figure. Les relevant alors de la main, elle jeta sur moi son regard de pleurs, voulant dire : " Ayez pitié de moi."

— Je me chargerai, dis-je aux chefs, de votre condamnée."

Et la prenant par la main, je la conduisis à l'habitation qu'on m'avait préparée. Elle était composée de plusieurs pièces, je lui en donnai une et pris congé d'elle en lui disant de ne rien craindre. J'ai depuis étudié le caractère de ma protégée, et cet examen m'a inspiré pour elle, plus que de la générosité. Dans deux jours je te l'enverrai, afin que tu la fasse parve-

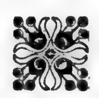
nir à mon père, qui, à ma réquisition, la placera dans une maison d'éducation, où je la laisserai jusqu'à la fin de la guerre. Il est plus que probable, qu'elle jouera pour moi le rôle de ta bien-aimée Louise ; mais j'espère que ce sera avec plus de bonheur.

" J'ai déjà fait commencer la construction du fort qui sera terminé en moins d'un mois. Plus de trois cents hommes y travaillent. Je n'ai eu encore aucune visite de la part des Républicains. La chasse est belle en cet endroit. Tout le temps que je ne consacre pas à la société de ma belle Ithona, je l'emploie à la chasse, saufs quelques instans donnés à la direction des travaux. Brandsome est toujours gai, sans doute. Il ne serait pas mal parmi les Sauteuses, ce sont de braves Irlandaises. J'ai mille peines à contenir mes gens, tant la facilité et

même la prévenance des femmes est extrême. Tout va cependant au gré de mes désirs. Il ne manque que vous deux ici pour me faire croire à un nouveau paradis terrestre. La saison devient un peu rude. Quand Ithona sera partie, je ne prolongerai pas mon séjour de mon gré.

Adieu, paix et bonheur!

ALPHONSE.



XI.

St. Felmar se rétablissait peu à peu. Cette maison était journellement le théâtre de scènes le plus en contraste. Quant à lui, il mordait à tout moment les couvertures de son lit, dans la fureur que lui inspiraient les souffrances. Nourrissant toujours en son cœur ses projets de haine et de vengeance, jamais un mot de douceur et de paix n'effleurait ses lèvres. Son épouse continuellement en proie aux douleurs les plus poignantes repassait tristement dans sa mémoire tous les maux qui avaient frappé sa famille, dans l'espace de quelques mois. Sans cesse au chevet du lit où gisait son mari, les

pleurs ne tarissaient pas chez elle. Tel était l'intérieur seigneurial de cette maison.

A un étage plus bas, des scènes d'un autre genre avaient lieu. St. Felmar avait pour jardinier un homme qui comptait une trentaine d'années orageuses. Cet homme était le type réel de tout ce qui pouvait exister d'informe et de laid. Il avait sur le dos une bosse d'un pied au moins de proéminence. Son nez, coupé transversalement, en laissait voir toute la profondeur et la saleté par deux larges ouvertures toujours empreintes d'un rouge vif, tel que de la chair sans peau. Ses yeux extraordinairement gros, précédaient un front étroit et hébété. Des lèvres concaves et marquées de vérole se perdaient presqu'entièrement sous la graisse et l'ampleur de ses joues dégoutantes. Des jambes

tortues et tournées en dedans finissaient le portrait de ce monstre de la nature. Autant cet homme était horrible à voir, autant il était servile, laborieux et quinté.... Il avait une blonde, quoi donc de plus ?....Tous les deux soirs il râsait une barbe crasse, et allait passer la veillée près de la grosse *Mathon*, qui l'emportait encore sur lui pour la laideur. Quatre pieds tout au plus complétaient sa hauteur ; mais en revanche elle mesurait bien deux brasses de circonférence. Jamais figure plus grotesquement taillée, plus lourdement encadrée que la sienne. Quand elle attendait son cher Bossendos, on la voyait une heure d'avance, assise sur sa porte, regardant de temps à autre sa coquette rotondité. Ce n'était qu'auprès d'elle que le pauvre Bossendos goûtait quelque repos. Au logis de son maître il

était le chien de la basse cour. Jamais un mot de plainte ne sortait néanmoins de sa bouche. Il travaillait toujours....toujours chantonnant le même roulement de sons disparates, contre lequel les domestiques s'emportaient plus que contre Bossendos lui-même. Car il était doux comme un agneau, dans l'accomplissement de son devoir. Quant à l'intérieur de la maison, il en était quitte pour quelques plats d'eau sale par la figure. Mais au dehors il éprouvait d'autres contrariétés qui lui fesaient souvent grincer les dents et fermer les poings.

Les jeunes gens de l'ile s'opiniâtraient à le molester sur sa caricature. Rien au monde ne pouvait lui être plus sensible. On eût dit qu'il n'avait aucune idée de la difformité de sa grossière *charpente*. Un mot sur sa bosse le mettait en fureur ; ses yeux

semblaient vouloir sortir de leurs orbites, ses lèvres disparaissaient, quelques vieilles souches restées sur sa mâchoire sortaient de leurs limites et et rejoignaient l'extrémité de son nez dentelé de vérole. Quand le soir venait, on le voyait prendre insensiblement la teinte sombre de la nature. Il ne se passait pas un soir, que sa bosse ne lui valût quelques coups de poings, qu'il appliquait d'ailleurs avec assez d'aplomb. Dès que la nuit venait, il avait les oreilles cruellement frappées de ce refrain populaire:

> Depuis longtemps je me suis apperçu
> De l'agrément qu'il y a d'être bossu.

Cette musique désagréable ne lui manquait pas plus que la lune à la nuit.

Un soir enfin, il résolut de mettre fin à ces persécutions. Il se mit en embuscade armé d'un lourd bâton, et

résolu d'en faire goûter aux musiciens acharnés. A peine y était-il qu'il entendit de loin les noms de Bossendos et de Mathon que l'écho redisait accompagnés des épithètes les plus poignants pour un homme de sa pâte. Bientôt après le refrain commença. La rage lui entre dans le cœur ; il tombe sur eux à l'improviste et les accable d'une grêle de coups. Mais par malheur pour lui, ils n'étaient pas gens à reculer. Les uns le saisissent, les autres le désarment ; en un moment il se voit paralysé par plus de vingt bras vigoureux. L'un d'entre eux court à la maison voisine et revient aussitôt avec un vase rempli de peinture noir et un pinceau. On lui avait baillonné la bouche, il se voit réduit à les laisser faire sans pouvoir se défendre ni crier. On lui enlève ses habits, depuis la ceinture jusqu'à la tête. Il

sent alors le pinceau faire un cercle humide sur sa bosse. Tous ses efforts pour se débattre ne servent à rien. Il lui faut subir la mystification entière. Quand ils eurent fini cette opération, ils le portèrent à la demeure de Mathon qui ne l'attendait pas ce soir là. Ils ouvrent la porte, le poussent le dos en avant et s'esquivent à la hâte. L'un d'eux passe derrière la maison et observe par la fenêtre ce qui se passe.

Bossendos arrache son baillon et se jette dans les bras de sa chère Mathon. Il n'y eut d'abord qu'une exclamation entre eux d'eux.

— Mon char Bossendos !

— Ma p'tite Mathon !

Et ils se tenaient entrelacés sans dire un seul mot. A eux seuls ils complétaient un grouppe que six personnes auraient eu peine à mesurer. Mais en passant les mains autour du

cou de son cher amant, Mathon avait senti une certaine humidité collante. Elle se regarde les mains ; elle les trouve toutes noires :

— Ah ! mon cher Bossendos ! y-t-on matyrisé....

— Oui. Ils ont-z-insulté la plus belle partie de mon corps.

— Tiens, Bossendos, vois-tu ; ces polissons là sont jaloux de n'être pas si ben fait qu'toué. Viens-ci que j'te fasse la curée."

Au moyen de savon et d'une brosse qui eût pu déchirer le bois, elle lui fait bientôt disparaître ces stigmates outrageants. Après quelques caresses à sa bien-aimée Mathon, il reprit ses habits qu'ils avaient jetés dans la maison, et s'en retourna triste et furieux de l'aventure.

Le soir suivant était jour de visite chez sa belle. Il se prépara de bonne

heure à s'y rendre. L'heure de la chanson était passée; il espérait en être quitte pour cette fois. Il part pour la veillée d'amour. Il ne rencontre personne sur son passage, mais que voit-il en entrant chez Mathon? Dix bossus autour de sa belle, rivalisant entre eux de zèle et d'empressement. Il n'en pouvait croire ses yeux. Mathon, fière de tant d'hommages, répondait à chacun d'eux par un sourire....à soulever le cœur. Dès que Bossendos ouvrit la porte, ils se levèrent tous et le saluèrent comme roi des bossus. Ils s'étaient tous défigurés de manière à ne pouvoir être reconnus. L'un d'eux prit la parole et dit à Bossendos :

— Mon m'sieur, on nous a dit qu'il n'y avait qu'ici qu'on recevait la bonne société. J'espérons que vous ne serez pas fâché de nous voir auprès de votre

belle amante. Je n'voulons pas prendre votre place: vous serez le premier, le roi des bossus...."

Bossendos qui n'était pas aussi *colas* que Mathon, et qui n'était pas d'humeur à se prêter à cette duperie, pensa au moyen de se venger.

— C'est l'affaire à Mathon, répondit-il." Et passant dans une pièce de derrière, il disparut aussitôt.

Quelques moments après il ouvre la porte avec fracas et assène un coup de bâton sur le plus près. Mais sa rage l'ayant porté sur la partie la la plus choquante pour lui, c'est-à-dire sur la bosse, le coup n'eut d'autre effet que d'aplatir cette difformité artificielle. Pour cette fois ce ne fut pas la force qui le contraignit. La galante Mathon s'était interposée à ce massacre. Que pouvait-il refuser à sa belle Mathon.?

Rendez grâce à ma maîtresse, dit-il, si je vous permets de passer la porte tranquillement."

Mais comme nous l'avons vu précédemment, les gars en demandaient plus pour se retenir.

— L'aimable Mathon, dit l'un d'eux, nous a permis de passer la veillée près d'elle, personne ne nous déclouera d'ici. Si notre société vous déplait, Mr. Bossendos, vous êtes libre de nous laisser seuls ; en attendant donne moi un baiser, belle Mathon."

Il sauta au cou de la grosse fille. Bossendos levait son bâton pour la seconde fois, et sans l'intervention caressante de la belle maîtresse du logis, autre chose que les bosses s'en serait sentie. Le pauvre Bossendos ne vit d'autre parti à prendre que celui de s'en aller. Il était encore sur le seuil

de la porte, quand l'infernal refrain s'entonna par les dix bossus.

Une semaine se passa sans que le couple difforme n'engagea de nouvelles communications. Mais chaque soir l'outrageant refrain.

Bossendos avait ouvertement rompu avec Mathon. Tout le village l'apprit, et personne ne rencontrait le sombre jardinier sans lui demander nouvelle de ses amours.

Il en était là quand une seconde levée de milice vint enlever la dernière jeunesse de l'ile. Aucun évènement ne pouvait plaire d'avantage au bossu. Aussi se promit-il de narguer ses persécuteurs à leur départ. Quant à lui, il devait à sa bosse l'exemption du service. Au moment du départ, Bossendos se rend sur la rive pour assister à cette heure d'amertume pour les jeunes conscrits. Mais dès qu'ils le virent

paraître, la gaieté remplaça leur mélancolie.

— T'embrasseras Mathon pour nous, crièrent-ils en s'embarquant." Et dès le premier mouvement des rames, le refrain commença, chanté par une centaine de voix qui s'accordaient toutes à discorder. Bossendos s'enfuit pour ne pas les entendre ; mais ils étaient au milieu du fleuve que l'exécrable chanson retentissait encore dans les airs......

Tels étaient les évènements journaliers de la maison de St. Felmar. Bossendos avait repris ses amours et pardonné à Mathon, mais son maître n'avait pas répudié ses projets. Six mois s'étaient écoulés depuis son affaire sur le fleuve. Il était complètement rétabli. Le moment était venu d'exécuter sa vengeance. Il se prépara bientôt à repartir. Son épouse

fut dans la dernière désolation. Car malgré le mystère que St. Felmar fesait de tout, elle discerna facilement ce qui l'engageait à tenter ce second voyage. Il partait sous le prétexte d'aller chercher sa fille ; mais il savait bien et son épouse n'ignorait pas non plus, que Gonzalve était aussi inquiet qu'eux sur le sort de la jeune fille.

L'heure du départ était déjà fixée, quand il reçut une lettre de Québec, par laquelle son frère lui mandait de se rendre immédiatement dans cette ville.

Il avait reçu, disait-il, une lettre de Gustave, qu'il ne voulait pas confier aux bureaux de poste et qui nécessitait trop de détails pour se dispenser de la présence de St. Felmar. A peine put-il se résoudre à reculer l'exécution de ses projets. A la sollicitation de son épouse, il partit néanmoins

pour Québec. Son frère lui apprit à son arrivée, que les journaux venaient de publier une liste de lettres mortes, parmi lesquelles il y en avait une portant l'adresse de Charles Duval.

— La voici, dit-il, elle t'apprendra tout."

TOULON, 24 Décembre 1812.

MON CHER ONCLE,

Je ne sais si la présente trouvera son adresse. Depuis plus de quatre ans je n'ai eu aucune nouvelle de vous ni de mon père. J'ai écrit, et toujours le silence pour réponse. Enfin j'ai cru que mon père m'avait oublié ou qu'il me croyait mort. J'ai douté si lui-même existait encore. Me fondant sur le plus de facilité de communication avec vous, vu les lieux et votre nom si bien connu dans la classe commerciale, je vous adresse la pré-

sente, dans l'espoir qu'elle aura plus de succès que mes précédentes lettres. Depuis quatre ans, j'ai fait la vie de vingt personnes par la multiplicité des évènements qui ont marqué cette époque. Ce n'est pas le lieu d'en faire le détail. L'important pour moi, est de savoir si ma famille existe encore; si je reverrai ma mère dont je n'ai reçu que les premières caresses de de l'enfance; si enfin je puis être encore heureux. Car j'ai épuisé toutes les manières de vivre, et je me retire las de la vie des chevaliers errants. A mon départ du Canada, j'avais une sœur qui m'aimait avec toute la force de ses quatre années; j'avais une mère qui me comblait de tendresses; j'avais un père qui me regardait avec espoir et bonheur; j'avais un oncle qui m'affectionnait de sincère amitié...Depuis quatre ans tout est mort pour moi. Je

vis errant, sans misère, mais sans bonheur. Je dispose de plus de trois cents francs par jour ; mais il manque beaucoup au bonheur de la vie, quand il n'y a que l'argent pour la remplir. J'ai plus de dix fortunes entre les mains. Un peu de soin me réaliserait un revenu annuel de plus d'un million de francs. Mais que faire de tous ces biens ?

Que je sache si mon père vit encore, et je serai heureux du bonheur que j'ambitionne. J'ai contracté une dette envers les malheureux ; je leur laisserai ma fortune avec plaisir, pourvu que je retrouve mon père. Jusqu'ici le courage m'a manqué pour aller personnellement savoir si ma famille n'avait pas laissé la terre. Mais redoutant toujours de ne trouver que des tombeaux, j'ai laissé à la fortune de disposer de ma vie. J'attendrai

encore huit mois pour une réponse à cette lettre. Si à cette époque, je n'ai rien appris, je ferai le voyage du Canada. Mon seul refuge en cette incertitude est de croire que le silence de mon père est dû à la difficulté de communications. Toutefois si je ne suis pas orphelin, portez à ma famille les plus tendres sentiments d'affection de votre neuveu,

GUSTAVE DUVAL.



XII.

Cette lettre arracha quelques larmes au cœur endurci de St Felmar. Avant de laisser Québec il répondit lui-même à son fils, dans les termes d'une sincère allégresse, et de l'espoir de le revoir bientôt.

Le lendemain il était de retour chez lui, où la lettre de Gustave répandit une joie mélée de l'amertume que causa le départ précipité de St. Felmar pour Chateaugay. Il y arriva heureusement et chercha sans délai le colonel qui ne s'attendait à rien moins qu'à cette visite. En le voyant il le regarda d'un œil courroucé et exprimant le dédain.

— Je viens, dit-il, demander ma fille, me venger de six mois de souffrances et de la mort d'un fidèle serviteur.

— Monsieur, reprit respectueusement Gonzalve, je suis plus contrarié que vous de la perte de votre demoiselle ; quant à vos six mois de souffrances et à la mort dont vous parlez, je ne puis que déplorer ces évènements, sans me croire la personne à qui vous deviez les reprocher.

— Eh ! bien, infâme, je te les reprocherai vivement, et avant le coucher du soleil je me serai vengé de toi....

— Je vous salue, dit Gonzalve en s'éloignant ; comptez sur moi pour vous aider à retrouver votre fille."

St. Felmar était blême et livide de fureur et de rage. Il lui fallut cependant s'éloigner, vu l'impuissance où il était de satisfaire sa haîne. Il rôda

pendant deux jours dans les environs du camp, mais ne voyant le colonel que dans l'exécution de son devoir, et entouré de ses soldats, il ne fut pas assez imprudent pour l'insulter dans de telles circonstances. Voyant enfin l'inutilité de ses démarches, il s'en retourna accablé de honte et de soucis. Il commençait à comprendre que celui qu'il considérait comme son ennemi, n'était plus le faible enfant du vieux comte son voisin. Il l'avait vu entouré de tous les honneurs militaires ; mais ces marques de grandeur ne fesaient qu'irriter son ancienne antipathie, en lui découvrant le peu de moyens qu'il avait de se venger.

Quant à Gonzalve il ne pensa pas longtemps à la visite de St. Felmar ; mais il se tint en garde contre les embuches que pouvait lui dresser un ennemi aussi acharné. De même que

le lui avait annoncé Alphonse, il reçut de quatre vieux soldats le dépot de la jeune Indienne, qu'il trouva très gracieuse et surtout très aimable par sa naïveté. Il la fit conduire à Montréal sous bonne garde, après l'avoir comblée d'amitiés et de vœux pour un avenir prospère. Brandsome ne revenait pas de ses extâses sur la beauté et les grâces de cette jeune fille. Mais cet engagement de foi, un peu extraordinaire, il est vrai, de la part d'Alphonse, venait de dérouler à ses yeux une nouvelle scène des amours du Canada.

— En vérité, dit-il à Gonzalve, je n'ai jamais lu d'aussi beau roman que celui que vous faites avec notre ami le sauvage. Je ne m'y connais plus. Si je retourne à New-York, je crains de me mettre à aimer quelque négresse. Non pas que je veuille dire

que celles que vous aimez l'un et l'autre ne le méritent pas ; au contraire, les lèvres de rose de la petite Sauvage d'Alphonse me fesaient grande envie ; et je suis certain que votre Louise est loin de lui en céder."

Brandsome ne jouit pas encore longtemps de la société de ses généreux amis. L'hiver commençait à faire sentir ses rigueurs. Les neiges ralentirent un peu les hostilités. La discipline était toujours austèrement observée dans les camps. Gonzalve y était plus retenu que tout autre, en sa qualité de colonel qui était la première dignité du camp en l'absence du commandant général, dont le service consistait à visiter les différents postes.

L'Adjudant-Général Baynes eut, dans ces circonstances, une entrevue avec un plénipotentiaire député par le

congrés, pour régler l'échange des prisoniers.

Brandsome entra dans la liste de composition et dut bientôt laisser le camp. Comme on avait accoutumé de le laisser presqu'entièrement libre, il ne lui fut assigné aucune ligne directe pour gagner la frontière. Le colonel chargea un subalterne de remplir ses fonctions, et il partit avec Brandsome pour l'accompagner jusqu'au bivouac que tenait Alphonse. Ils y arrivèrent après trois jours de marche et furent reçus avec toute la pompe que puisse étaler une tribu sauvage. Ils passèrent ensemble une semaine entière, à chasser les loups et les chevreuils; après laquelle Brandsome prit congé d'eux, en leur jurant une reconnaissance et une amitié éternelles. Il promit de plus à Gonzalve d'employer le reste de l'hiver à la re-

cherche de Louise, pour laquelle il fut chargé de communications nécessaires pour en être bien accueilli, s'il réussissait.

Le colonel dut lui-même aller reprendre son poste sans délai, car une garnison de la forêt venait d'être repoussée jusque sur Chateaugay par un détachement de Républicains, qui, à l'instar des Sauvages, usaient de raquettes pour courir sur les neiges.

En moins de deux jours Gonzalve, avec le secours des Indiens, eut organisé une compagnie de deux cents hommes qui surpassèrent les ennemis par leur agilité et leur constance. Il fallait à ce jeune homme un courage et une force héroïques pour passer des jours entiers exposé à toutes les intemperies de la plus rigoureuse saison de l'année. Il ne pouvait néanmoins être distrait de ses inquiétudes que

par cette accumulation de travaux, qui ne laissait aucun moment de vide dans la journée. Il établit un fort bivouac dans le plein milieu de la forêt. Malgré les neiges et tous les obstacles de de la saison, rien ne manqua à l'importance de ce poste.

Alphonse ayant obtenu d'être remplacé dans la garnison qui protégeait les Sauteux, revint à Chateaugay, et passa de là à Montréal avec un congé de trois jours. Il retrouva sa belle Ithona qui commençait déjà à prendre un peu de nos mœurs.

En le voyant ses joues se colorèrent, son regard s'enflamma, mais elle baissa la vue en lui tendant la main. Quelques mois avant, elle lui aurait sauté au cou sans scrupule. Elle rougissait alors. Néanmoins la vue d'un homme qu'elle avait connu pendant sa vie naïve, reportant son souvenir ou plus-

tôt son cœur vers cet âge simple, elle demanda à l'embrasser avec un air moitié confus moitié sauvage. Alphonse aurait cru l'offenser en la prévenant dans ce désir ; mais il l'accepta de si bonne grâce, qu'elle se remit toute à l'aise auprès de lui et reprit sa candeur et son ingénuité originaires. Jamais entretien ne fut plus agréable à Alphonse. Son cœur autrefois si indifférent à la fleur du sexe cultivé, pliait invinciblement sous les charmes agrestes de cette fleur des bois. Quand il vit son père, celui-ci lui demanda ce qu'il prétendait faire de cette Indienne qu'il lui avait envoyée.

— Laissez moi faire, répondit-il ; vous saurez après la guerre ce que je ferai d'elle ; en attendant servez lui de père, rendez lui la vie agréable et vous me rendrez heureux."

Le vieux Baron qui ne voulait que

le bien être de son fils, le servit débonnairement. Il alla même plus loin qu'il ne désirait ; il la traita comme sa propre fille, qui était déjà en grande intimité avec l'aimable Ithona.

Ce fut avec grande peine qu'Alphonse se sépara d'elle. Quand il la visita pour la dernière fois, il la trouva toute en pleurs. Elle savait qu'il repartait. Pour la consoler il lui demanda lui-même le baiser d'adieux en lui promettant de la revoir bientôt. Les progrès de la jeune fille l'avait tellement étonné, qu'il se promettait de la trouver à son retour digne de briller dans les cercles que fréquentait sa famille. L'esprit naturel de ce génie inculte était en effet extraordinaire. Elle comprit dès le début la position qu'Alphonse voulait lui faire. Elle se livra à l'étude avec une ardeur incroyable et dévança bientôt ses compagnes,

qui toutes avaient pris naissance au sein de la civilisation.

Quand Alphonse arriva a Chateaugay il trouva tout le camp en émoi. Une partie de la milice répétait des évolutions toutes nouvelles, les autres étaient réunis par groupes et s'entretenaient en attendant leur tour. S'étant informé de ce qu'il y avait de nouveau, il apprit que les Républicains venaient d'être entièrement vaincus dans le Haut-Canada, et qu'ils se repliaient sur le Bas.

Un espion avait rapporté qu'ils se préparaient à surprendre les différents postes et qu'ils avaient adopté la ruse pour suppléer à la force et à l'adresse qui leur manquaient. On était alors sur les derniers jours de juin. L'été s'était annoncé sous les plus belles couleurs, et promettait une campagne fertile en évènements. On se prépa-

rait à tout hasard pour déjouer les sourdes démarches des armées républicaines. Dès les premiers jours de septembre, des exprès rapportèrent qu'un fort détachement de Bostonnais arrivaient sur Chateaugay et qu'ils y seraient probablement la nuit suivante. Leur marche avait été très secrete et très prompte. Le temps était trop court pour appeler du secours. La veille même de cette nouvelle, six cents hommes étaient partis pour l'Ile-aux-Noix, où on s'attendait à une prochaine attaque. Il ne restait alors au camp que quatre cents miliciens. Mais c'était la fleur de la jeunesse Canadienne. Gonzalve était à la tête de cette poignée d'hommes ; mais son courage et son activité les animèrent d'une telle ardeur, qu'ils soupiraient après le moment d'engager l'action.

Sur la fin du jour, il divisa sa petite

troupe afin de suppléer au nombre par l'adresse. Dans chaque partie secrète de la forêt, il plaça une trentaine d'hommes sans les éloigner beaucoup du camp, où se devait faire le ralliement pour la dernière extrémité. Il n'y avait au camp que douze pièces de canons ; mais c'était tous de terribles mortiers qui, bien approvisionnés, pouvaient suffire à la défense. Huit pièces protégèrent les lieux d'embuscade, et les quatre autres furent distribuées sur les retranchements du fort.

Vers le milieu de la nuit on entendit au loin le craquement des branches. Tout était tranquille au camp. Pas un son de trompette, pas une lumière de plus qu'à l'ordinaire. Un profond sommeil semblait préparer le repas de massacre que savouraient déjà les Républicains. Ils touchaient prèsque au

camp, et toujours la mêmc impassibilité. Ils se trouvaient alors entourés de toutes parts. Mais ils étaient vingt contre un. La chronique rapporta plus tard que leur armée était composée de huit mille. Ce nombre était cependant minime, si l'on considère la hardiesse et l'audace de cette entreprise.

Tout à coup un grand nombre de trompettes sonne l'allarme au camp. C'était le signal. Une décharge générale se fait de toutes parts dans le même moment. L'obscurité, qui jusque là avait si favorablement servi les aggresseurs, les déconcerta entièrement, quand ils se virent mitraillés de tout côté sans appercevoir d'où partaient les coups. Ils se crurent accablés par le nombre et ne pensaient déjà plus qu'à fuir. Mais de quel côté qu'ils se tournassent, partout le même accueil.

Le désordre se mit dans leurs rangs; mais se voyant pris dans leur propre piége, et ne voyant aucun moyen d'échapper, chacun résolut de bien employer le court espace de temps qu'il lui restait à vivre. Ils coururent avec fureur sur le bruit du canon et parvinrent à découvrir quelques uns des petits postes qu'ils massacrèrent sans pitié. Cette découverte fit renaître leur courage pour un instant. Mais Gonzalve sortant alors du camp, fit sur eux une sortie impétueuse qui acheva leur déroute entière. Le canon grondait toujours d'un côté, de l'autre le colonel et sa troupe hachaient tout sur leur passage.

Quand il les vit fuir il sonna le ralliement et défendit sous de grandes peines de poursuivre les fuyards. Il se contenta de tourner les canons sur eux et de les éloigner ainsi sans déser-

ter le camp. Sans cette démarche tout était perdu ; car moins de deux cents hommes suffisaient pour s'emparer du fort qui ne contenait plus que quelques braves, dévoués d'ailleurs, mais trop faibles pour s'opposer efficacement.

Ainsi se termina ce coup si sourdement monté et si valeureusement déjoué, dont les Canadiens conserveront un éternel souvenir.

Quand les premiers feux du jour vinrent éclairer le théâtre de cette scène nocturne, ils ne pouvaient en croire leurs yeux, tant les victimes de l'autre part étaient nombreuses. Quant à la petite garnison du fort, cinquante seulement y manquaient ; et on en trouva vingt que leurs blessures avaient laissés au nombre des morts. Les Bostonnais y avaient laissé six mille des leurs. Et dans une espace de dix

arpents on avait peine à se frayer un passage à travers ces cadavres déchirés et noyés dans le sang et la boue. Un assez grand nombre furent trouvés encore respirant. Des chirurgiens furent promptement appelés, et Gonzalve les fit traiter avec soin en souvenir de la loyauté de son ami Brandsome.

Ce succès valut au colonel et à Alphonse la faveur d'un congé dont la limitation fut laissée à leur gré. Quand ils furent rétablis de quelques légères blessures qu'ils avaient reçues dans la chaleur du combat, ils partirent chacun pour leur demeure, avec la promesse de se réunir sous huit jours, afin de chercher encore une fois les traces de Louise dont ils n'avaient pas encore entendu parler.

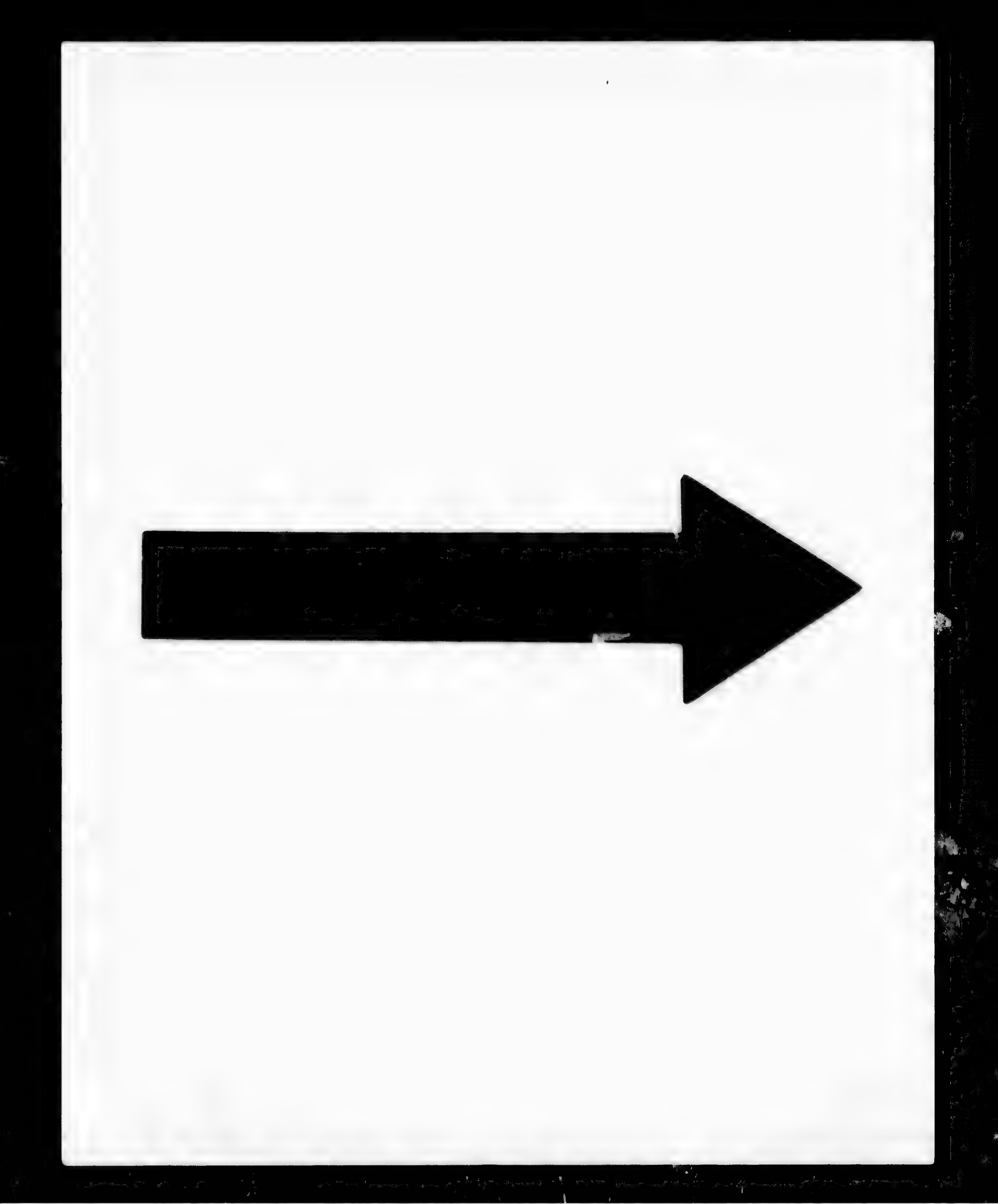
FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

LES FIANCÉS

DE

1812.

SECONDE PARTIE.



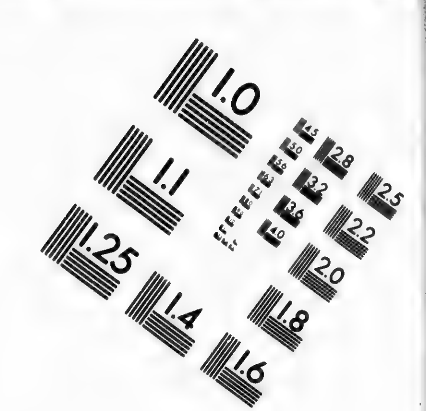
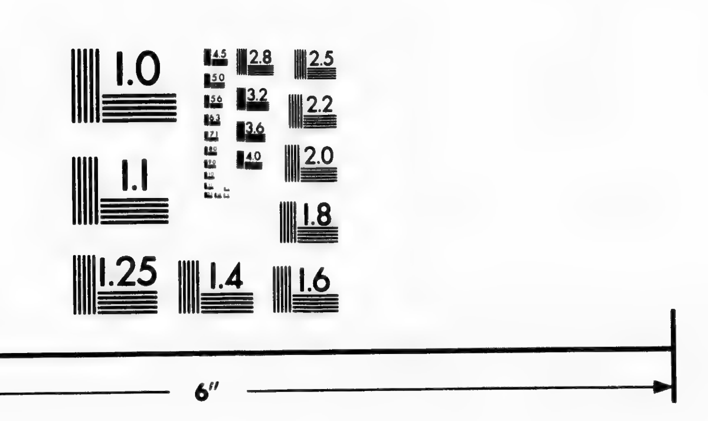
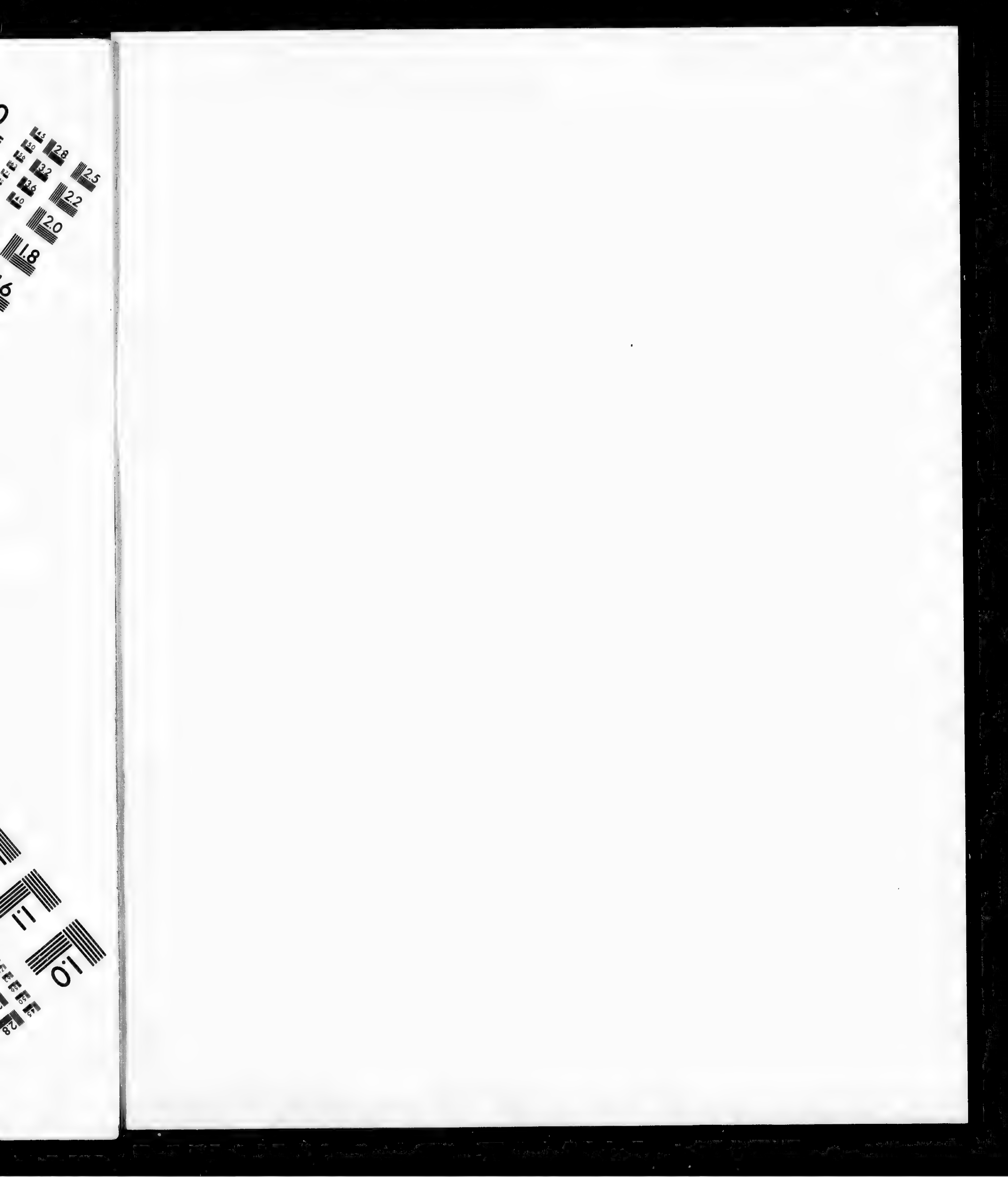


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





L

A

Mon

char
souv
je vo
trait
orgu
m'en
votr
jour

LES FIANCÉS
DE 1812.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

Adolphus Brandsome au Colonel Gonzalve de R......

MON CHER COLONEL,

Vous venez de faire une méchante brèche à ma nation. Si votre souvenir ne me disait pas tant en secret, je vous en voudrais pour avoir si maltraité mes amis. Mais en dépit de mon orgueil national blessé, je ne puis m'empêcher de rendre hommage à votre bravoure. S'il en faut croire vos journaux, qui (soit dit en passant),

peuvent bien un peu mentir sur ce point, vous n'aviez que quatre cents hommes avec vous. Si tel est le cas, vous avez du vous créer vous-même bras d'église pour enterrer mes pauvres amis. Quant à ceux qui sont vivants, ce sont toujours les généreux Gonzalve et Alphonse qui en ont soin.

On parle d'un prochain échange de prisonniers. Je recevrai infailliblement de vos nouvelles par ceux que vous avez sous main. C'est à peu près le seul moyen de communication qu'il y ait. J'ai été moi-même obligé de confier la présente au Colonel Loar, notre dernier consul à Alger, qui se rendait directement à Champlain pour conférer avec votre Mr. Baynes sur cet échange.

Depuis mon retour je me suis beaucoup employé pour vous. Je ne puis à la vérité me flatter de grands suc-

cès ; mais je peux au moins vous tirer en partie de votre incertitude. La plus singulière aventure m'a mis au fait des petits détails que je vais vous raconter.

Il faut vous dire d'abord, que le héros de cette histoire est le plus furieux duelliste qu'il y ait à New-York et dans tous les Etats, je crois. Mais il n'est pas le plus heureux, comme vous allez voir. En conséquence du petit rallentissement des hostilités respectives, les invalides et les militaires licenciés temporairement affluent à New-York. Le théâtre, après plus d'un mois d'inaction complète, fut ouvert mardi dernier. Je m'y rendis accompagné d'un ami et aussi de quelques amies. J'avais un billet d'entrée du matin, et une loge entière à ma disposition. En arrivant j'y trouve un beau militaire dans tout son costume

de bataille. Plusieurs dames étaient dans les loges voisines, et cependant le vaillant *Murs* était coiffé jusqu'aux épaules. Sa présence en cet endroit et surtout son attitude me fit faire une grimace qu'il aperçut malgré l'enfoncement de son bicorne (car il en portait un couvert de plumes). Les dames qui me suivaient l'avaient pris pour le généralissime de nos armées, et s'étaient inclinées en l'approchant. Il se contenta en retour de poser sa lorgnette à l'œil et de les regarder curieusement. Je le trouvais un peu trop gentil; d'autant plus qu'il avait les pieds sur la balustrade et occupait tout le premier siège par son attitude à demi-couchée. Notre arrivée ne l'avait nullement troublé, et il ne paraissait pas d'humeur à se troubler d'avantage. J'allai le prier poliment de laisser mettre les dames sur ce

siége, vu que j'avais loué la loge. Il leva la tête et me regarda insolemment. J'allais lui parler un peu plus raison, quand les dames me dirent en souriant de ne pas déranger monsieur. Il ne pouvait plus tenir, il lui fallut céder sa place. Mais il ne sortit pas de la loge, et n'en conserva pas moins son bicorne sur ses épaules. Mon ami, qui connaissait de réputation ce *grand militaire*, voulant s'amuser à ses dépens, me dit assez haut :

— Bon Dieu ! Brandsome, le froid me monte à la tête." " Pareillement à moi, répondis-je. Le brave emplumé avait déjà tiré deux cartes de sa poche, et nous les remettant sèchement : " Il fait plus chaud chez moi, dit-il ; je vous attendrai demain matin à cinq heures." " *Well done*," me dit mon mordant ami, et il se mit à le toiser comme un objet de curiosité.

A cinq heures le lendemain matin, nous étions sur Broadway Street, examinant le numéro des Hotels. Nous le voyons venir à nous, accompagné d'un gentleman de son espèce que mon ami connaissait très bien et avec qui il échangea les civilités que permettaient les circonstances. Le bicorne avait disparu, mais pour être remplacé par un véritable chapeau de *Quaker* dont le bord rabattait sur ses épaules. Ce mystère de tête me fesait autant rire qu'il m'étonnait. Je vis que le galant personnage voulait se chauffer à la poudre. Car il portait une boîte de pistolets. Cochran, mon ami, me dit tout bas que nous allions nous amuser. J'y étais déjà bien disposé. En arrivant dans la plaine, le grand chapeau présenta deux pistolets à Cochran pour en choisir un. Celui-ci le regardant sous le nez : " Je ne me bats, dit-il, qu'avec les hommes.

S'il ne vous manque rien de ce qui constitue l'homme, j'y suis; mais en attendant laissez moi voir si vous avez des oreilles." Je me pris à rire de tout cœur en criant: "Exhibition! Exhibition!" Ce n'était pas son compte à coup sûr. Il lui jeta un pistolet, et fesant trente pas: "Qui tire le premier, dit-il?" "A toi, lui cria Cochran." Molton tira; mais le sifflement de l'air seul lui répondit. Cochran me regardant en riant, lui envoya négligemment une balle dans le bras droit, et m'exempta la peine de lui en faire peut-être un peu plus. Malgré la solide position de son chapeau, le choc fut si violent qu'il tomba et laissa voir deux oreilles artistement déparées et encore couvertes d'appareils. Tout se termina enfin au désappointement et à la honte du fier Molton.

Son second, ayant été invité par Cochran à venir déjeuner avec nous,

il s'y rendit de bonne grâce, et nous raconta la petite historiette qui m'a mis sur les traces de votre amante, que vous auriez sans doute bien mieux aimée voir à la tête de cette lettre. Je ne sais même si vous n'aurez pas commencé à la lire par la fin ; mais peu importe, voici ce qu'il nous dit.

Molton avait été invité à une noce l'automne dernier par le capitaine Thimcan qui mariait son fils à ce que vous appelez une honnête grizette. Pendant le bal, Molton remarqua une brillante demoiselle qui paraissait étrangère. Ce dernier tître réuni à une beauté rare, lui attira aussi l'attention d'un des amis du jeune marié qui fréquentait beaucoup la maison du capitaine. Il est inutile de vous dire que Molton plaida ses prétentions au pistolet et que ce fut là qu'il perdit ses oreilles. Je ne pus savoir exac-

tement le nom de cette étrangère, mais quelques mots sur les aventures par lesquelles elle est passée avant d'arriver chez le capitaine, ne m'ont laissé aucun doute sur l'identité de votre Louise. Pour vous tirer encore une fois d'inquiétude, il faut vous dire qu'il est bien certain qu'elle n'avait favorisé ni l'un ni l'autre des deux rivaux qui se la disputaient à son insçu. Je me suis particulièrement informé de ce point, et j'en suis positivement certain. D'ailleurs, vous savez à quoi vous en tenir là dessus, si vous la connaissez bien. Dans quelques jours je pourrai vous en parler plus sciemment ; car je pars dès demain pour l'aller voir. En attendant, veueillez bien présenter mes sincères amitiés à Alphonse et me croire votre tout dévoué ami,

AUS. BRANDSOME.

New-York, 15 Juillet 1813.

LETTRE SECONDE.

Gonzalve de R... à Alphonse de P...

Reviens, mon cher ami, reviens de tes courses généreuses. Je serai à Montréal demain, où je t'attendrai quelques jours. Je reçois à l'instant une lettre du bon Brandsome qui est loin de nous avoir oubliés. Cette lettre, après un mois et demi de tours et détours, m'apporte bien des soulagements dans mes peines. Louise est dans les Etats-Unis, dans une famille respectable qui parait en avoir grand soin. Tu cours donc en vain les forêts de Frontenac et de George Town. J'ai aussi parcouru en vain toutes les parties du Bas-Canada. J'avais cru pouvoir obtenir quelques renseignements de l'oncle de ma Louise; mais je n'y ai rencontré qu'un acceuil de civilités importunes. Ce monsieur est très humain et diffère de beaucoup de

son malveillant frère. J'ai appris de lui que St. Felmar se trouvait, en ce moment, privé de ses deux enfans de la même manière à peu près. Son fils doit avoir maintenant vingt-cinq à vingt-six ans et parcoure l'Europe, ignorant ce qu'est devenue sa famille.

Après avoir laissé Québec comblé des amitiés du frère de St. Felmar, j'ai porté mes pas chagrins jusqu'à Kamouraska, sans autre distraction qu'un assaut nocturne par une troupe de brigands dont il m'a fallu tuer un pour conserver ma bourse et ma vie. Je ne t'en dis pas long. Je suis encore plein d'inquiétudes et de tourments. Car ce que me dit Brandsome est déjà bien ancien. Ce sont des évènements qui datent de l'automne dernier. Dès que tu seras de retour à Montréal, je partirai pour les Etats-Unis. Je ne sais si l'on me laissera

passer les frontière ; mais il le faudra à tout prix.

Ta présence me sera absolument nécessaire ; car il est temps de rentrer à l'armée. Et j'attends de ton dévouement que tu me fasses le plaisir de tenir ma place quelque temps, avec l'agrément du gouverneur que j'aurai dès demain.

Adieu donc, et de la promptitude,

GONZALVE.

Trois-Rivières, 30 août 1813.

LETTRE TROISIEME.

Alphonse de P.... à Adolphus Brandsome.

Je ne sais, mon cher ami, où cette lettre vous trouvera. Peut-être vous occupez vous à compenser votre temps de réclusion par les voyages, peut-être avez vous repris les armes. Quelque soit le cas, vous n'avez pas oublié

vos amis de Chateaugay. J'espère que la guerre, qui règne encore entre nos peuples respectifs, n'éteindra pas cette douce intimité dont le souvenir me sera toujours cher et précieux. Votre parti commence à se lasser de défaites, je crois ; car on parle de paix. Je la souhaite de tout mon cœur, pour votre pays et le nôtre. Pour mon ami, le colonel, je vous suis très reconnaissant de l'intérêt que vous avez pris à son affaire. Le malheureux jeune homme ne vivra que quand il sera définitivement réuni à sa Louise. Dès la réception de votre lettre, il a pris la route des Etats-Unis. Continuez toujours de vous occuper pour lui, car il est peu probable qu'on lui laisse passer la frontière. Si, d'ici à deux mois, vous avez quelque nouvelle à lui faire savoir, vous devrez me l'adresser. Car les postes ne pourront certainement pas le suivre dans ses courses. Il doit

m'écrire très souvent et il me sera plus facile de lui faire parvenir vos dépêches.

Vous vous êtes un peu amusé aux dépens de ma petite Indienne avant votre départ. Si vous la voyiez aujourd'hui vous la trouveriez, sans aucun doute, un peu plus aimable que vos Irlandaises. Ithona est entièrement métamorphosée depuis qu'elle est à Montréal. Elle s'est tellement attachée à moi, que mon absence la rend bien malheureuse. Elle s'occupe continuellement à me préparer quelque surprise quand je vais la voir. Elle excelle en peinture, et à dix lieues de moi elle m'a peint au plus naturel possible. Elle n'avait pas oublié de se placer dans le même cadre. Mille autres petits travaux de ce genre me sont présentés chaque semaine. Quant au portrait, elle m'a prié de l'apporter avec moi, " car, dit-elle avec naïveté,

les hommes de votre nation n'ont pas assez de mémoire." Je regrette néanmoins que l'éducation lui fasse perdre peu à peu cette naïve simplicité qui caractérise si bien les Sauvages du Canada. Rien de plus aimable que cet esprit ouvert qui n'a rien de caché, et qui dit tout sans les détours emblématiques qui font de nos langues savantes un langage mystérieux qui laisse à déviner plus qu'on ne dit. Autrefois elle payait mes visites d'un doux baiser. Mais aujourd'hui elle se contente de le désirer et me le laisser voir dans ses regards. Je vous laisse à penser si je lui en cède dans ses petits combats de coups-d'œil.

Depuis notre fameuse bataille de Chateaugay, j'ai visité d'autres théâtres de vos défaites. Ils sont, ne vous en déplaise, assez nombreux dans le Haut-Canada. Votre pauvre Gènéral Hull s'épuise ridiculement en procla-

mations adressées aux Canadiens pour tenter leur fidélité. L'expérience, encore toute récente, vient de démontrer qu'il est meilleur chevalier avec la plume qu'avec l'épée. Mais ses éloquentes fanfaronnades ont aussi peu de succès que ses batailles. Elles servent plus notre parti qu'elles ne lui nuisent. Le peuple s'opiniâtre à montrer quel bel effet produisent ces tentatives verbales ; et le pauvre Mr. Hull fuit partout en abandonnant quelques milles copies de ses proclamations. Le plus court parti, pour l'honneur de vos armes, serait de faire la paix. Je ne puis que former des vœux pour un prochain accord. Faites en autant de votre côté afin que nous puissions nous serrer la main encore une fois.

ALPHONSE DE P...

Montréal, 6 Septembre, 1813.

LETTRE QUATRIEME.

Adolphus Brandsome à Alphonse de P..

Mes premières occupations en arrivant à New-York, sont de lire et relire votre charmante lettre du mois dernier. En votre qualité de *bureau de poste* pour le colonel, vous allez être ennuyé de longs détails sur les évènements de mon dernier voyage. L'intéret que je porte à ce malheureux colonel et l'amitié que vous avez aussi pour lui, donneront à ce récit une teinte plus agréable que celle dont je puis le revêtir.

Comme je l'avais annoncé à Gonzalve, je suis parti tout aussitôt à la recherche de sa malheureuse Louise. J'avais obtenu les renseignements nécessaires pour savoir où me diriger. Avec l'adresse du Capitaine Thimcan, je n'eus pas de peine à le trouver dans

la petite ville de P.......g. A ma réquisition on me présenta à la jeune fille que je cherchais. Foi de Yankee ! je n'avais jamais rien vu d'aussi beau et aussi intéressant. Ses traits marqués par la souffrance et les peines intérieures avaient un charme indéfinissable. Mon âge et ma qualité d'étranger ne me permettaient pas d'user d'autres préliminaires que celui de présenter mes *lettres de cachet.* En ouvrant la lettre de Gonzalve, elle faillit chanceller de bonheur. Son regard s'enflamma cependant peu à peu, son teint s'anima de douce joie. Elle lut avec rapidité, et me présentant la main, " Monsieur, dit-elle, vous connaissez Gonzalve, vous l'avez vu ?" Et elle se mit à pleurer, pleurer toujours sans laisser ma main. Je n'étais pas fâché de ce dernier incident. Je lui dis quelques mots qui la calmèrent.

Me présentant alors un siège, "Il y a bien longtemps, dit-elle, que vous l'avez vu ; comment était-il ?"

— Je l'ai laissé très bien, répondis-je, quant au corps ; mais il ne vit pas de l'âme."

— Ah ! j'en étais bien sûre, n'a-t-il pas reçu une lettre de ma part ?"

— J'en ai reçu une d'un de ses amis et son confident. Mais il ne paraissait pas qu'il connût quelque chose de votre sort. Voici la lettre d'ailleurs, lisez."

Elle saisit votre lettre avec empressement et sourit en vous entendant parler d'Ithona. Je passai deux heures avec elle, parlant toujours du même sujet ; toujours le colonel, toujours lui. Mais elle en parlait avec une telle effusion de sentiments, que je me glorifiais et me tenais heureux d'une si douce confidence. Il était tard quand

je la vis ; je la laissai dès la première obscurité. Elle consentait à se mettre sous ma sauve-garde pour la conduire au colonel. Je m'y rendis de bon matin pour prendre les dispositions nécessaires pour le départ. La recommandation de Gonzalve l'avait si bien assurée sur mon compte qu'elle me témoignait déjà l'amitié d'une sœur. Le capitaine m'ayant invité à déjeuner avec eux, je l'acceptai, car le regard de Louise me le commanda. Elle n'était pas si gaie que la veille. Soit qu'il lui en coutât de laisser sa famille d'adoption, ou qu'elle pressentît quelque fâcheux évènement, elle paraissait un peu contrainte. On me plaça à ses côtés. Le déjeuner fut long. Il me fallut lui raconter par quelle aventure je me trouvais si intimement lié avec vous deux ; et les deux duels qui m'avaient mis sur ses traces. Malgré

l'enjouement dont je m'efforçais de colorer mon récit, ce ne fut qu'avec peine que je pus lui arracher un sourire pendant tout le repas. Lui ayant demandé la cause de la gêne qu'elle manifestait; elle me répondit qu'elle n'en pouvait dire la raison, mais qu'elle avait le cœur serré par de funestes pressentiments. Comme elle achevait ces mots, on sonna avec force à la porte extérieure. Un instant après on vit entrer dans la salle un homme âgé qui s'écria: "Ah! ma fille!......" Il se précipita sur Louise et la serra dans ses bras avec attendrissement. Je ne m'étais pas aperçu et St. Felmar non plus de l'évanouissement de l'amante de Gonzalve. Quand les premières fureurs de cette ivresse paternelle furent passées il embrassa sa fille et la trouva sans mouvement. "Ah! je l'ai tuée," s'écria-t-il!....On la transpor-

ta sur un lit et un médecin ayant été appelé, on parvint à la rappeler à la vie, après un quart d'heure d'insensibilité totale. Je n'étais pas dans la chambre quand elle revint à elle ; je ne puis donc vous dire ce qui se passa entre eux.

La famille Thimcan connaissait le sujet de mes visites. Je leur dis de me faire passer pour un allié de la famille. Dès que je la sus en état de se rétablir bientôt, je laissai la maison après m'être fait présenter à St. Felmar qui n'eut aucun soupçon sur notre petite supercherie. J'y retournai le lendemain à l'heure du diner. Je me mis à table sans aucune invitation en ma qualité de prétendu habitué de la maison. St. Felmar sortit quelques instans après le diner. Louise me dit alors qu'il la ramenait, sur la promesse qu'il la laisserait absolument libre d'agir suivant ses inclinations.

Elle me parut se résoudre avec peine à partir. Je demandai à St. Felmar la faveur de les accompagner jusqu'à la frontière. " Jusque chez moi, si vous voulez me faire plaisir, me répondit-il." Je regardais comme un des plus fâcheux évènements de ma vie, que d'être séparé de cette ange que je me contentais d'adorer respectueusement et comme un objet sacré. Je l'envisageais aussi comme telle, tant que j'agissais sous la direction du colonel.

Je les accompagnai donc jusqu'à la frontière, et les laissai en posant une larme et un baiser furtif sur la main de l'adorable amante du colonel. Depuis ce moment je ne vis que de songes et de souvenirs. Mon esprit erre sans cesse sur les premières catastrophes de mon cœur jusqu'alors insensible. Ce n'est que depuis ce moment que je puis concevoir les éternelles sollicitudes du colonel. Nous avions mis

trois jours à gagner la frontière, vu la faiblesse de Louise. Dans les moments de repos, je l'avais vue s'occuper d'un petit travail qu'elle me donna en nous séparant. C'était un sachet d'étoffe précieuse sur lequel elle avait écrit ces trois mots :

"SOUVENIR DE L'AMITIÉ RECONNAISSANTE."

J'ai promis à St. Felmar de le visiter aussitôt après la guerre. Jamais parole ne sera plus fidèlement observée. Je vous verrai sans doute aussi ; car le colonel et vous sont toujours les inséparables. Pour le moment je vais courir encore une fois le sort de la guerre. Plaise à Dieu, que si je dois y éprouver encore la mauvaise fortune, je retombe une seconde fois entre vos mains.

Adieu,

AUS. BRANDSOME.

New-York, 10 Octobre 1813.

ère, vu la
s les mo-
ue s'occu-
me donna
un sachet
elle avait

AISSANTE."

de le visi-
e. Jamais
ent obser-
ute aussi ;
oujours les
ent je vais
sort de la
si je dois
e fortune,
entre vos

DSOME.
313.

LES

FIANCÉS

DE

1812.

Essai de Litterature Canadienne.

PAR J. DOUTRE,

ÉTUDIANT EN DROIT.

Troisieme Livraison.

MONTREAL:
LOUIS PERRAULT, IMPRIMEUR,
RUE ST. VINCENT.

1844.

Gonza

Mon (

dans v
comm
hâte a
d'Alp
puis p
recher
préfér
tous r
voir e
phons
même
Mais
ciles
que d
le dé
à vou
recon

LETTRE CINQUIEME.

Gonzalve de R... à Adolphus Brandsome.

Mon cher ami,

Après quatre mois de courses dans votre pays, où je vous ai cherché comme une perle, je retourne en toute hâte à ma demeure, sur une lettre d'Alphonse. Louise est chez elle depuis près de trois mois, et je suis à la rechercher aux antipodes. Mais je préférerais ressentir encore une fois tous mes tourments passés que de la voir entre les mains de son père. Alphonse connaissait son retour avant même la réception de votre lettre. Mais les communications sont si difficiles que je n'ai pu recevoir son avis que deux mois plus tard. En attendant le départ de la diligence, je m'occupe à vous payer en paroles le tribut de reconnaissance que vous m'avez im-

posé pour la vie, en vous dévouant si généreusement à mes intérêts. Mes premières courses avaient été sur New-York, pensant vous y trouver, pour avoir de vous une ligne de conduite. Mais vous étiez déjà parti ; et depuis je n'ai fait que promener mes chagrins sans aucun succès. J'ai encombré les postes de lettres à votre adresse ; j'en ai envoyées dans presque toutes les villes de l'Union ; mais je n'ai pu découvrir la retraite où je devais vous rencontrer. Vous vous rappelez que dans votre première lettre vous ne me disiez rien sur le nom de la ville où Louise était retirée, rien non plus sur celui de la famille qui l'avait accueillie. Mais vous aviez évoqué de trop susceptibles sentiments pour me permettre une plus longue inaction. C'est à cet empressement outré que je dois l'inutilité de mes courses.

Alphonse me dit que vous nous visiterez dès la conclusion de la paix. J'en suis charmé et je souhaite que cet évènement ne tarde pas trop. Les Canadiens sont lassés de la guerre et les Républicains sont aussi lassés de défaites. Car pour parler franchement, vous devez avouer que vous n'avez pas rencontré souvent votre glorieux 4 Juillet.

Il me faut terminer à l'instant, nous partons.

Au revoir.

GONZALVE.

Burlington, 4 Janvier 1814.

LETTRE SIXIEME.

Alphonse de P.... à Adolphus Brandsome.

.... 12 Mars 1814.

L'on parle de paix, mon bon ami ; parlons aussi de votre retour parmi nous. St. Felmar n'a fait que déguiser

ses sentiments pendant quelque temps. Gonzalve est allé en arrivant lui demander à voir sa fille. Peu s'en est fallu qu'il ne lui en coutât la vie. Il l'a vue néanmoins. C'était beaucoup après une si longue absence; mais il n'a pu lui parler. Leur correspondance secrète est recommencée. C'est encore un grand changement dans la vie du colonel. Il est beaucop plus heureux et paisible que lors de votre séjour ici. Le gouverneur vient de lui signifier l'ordre de rentrer à l'armée, en lui disant, avec beaucoup de considération, que sa présence était nécessaire à Chateaugay. Elle l'est en effet; car peu habitué comme je le suis au commandement en chef, j'ai grande peine à contenir nos soldats qui désertent en assez grand nombre chaque jour. Il sera donc ici demain.

Je vous disais en commençant qu'il

fallait parler de votre visite au Canada. Vous y serez d'absolue nécessité pour servir les projets de Gonzalve. Il se trouve réduit à user de ruse, et de violence même, pour arracher son amante des mains de son père inhumain. Je ne terminerai cette lettre que demain, car l'arrivée du colonel m'obligerait peut-être d'écrire de nouveau.

........à demain donc........

13 Mars 1814.

Gonzalve arrive à l'instant et me fournit nouvelle matière à vous écrire.

Le fils de St. Felmar, qui était en Europe depuis une quinzaine d'années, est arrivé ces jours derniers et a de beauconp amélioré le sort de Louise, en favorisant ses amours avec le colonel. Il n'avait jamais vu sa sœur qu'au berceau, étant très jeune lui-même. Sa beauté et le peu de connaissance qui existe entre eux, la lui fait regarder comme l'être toujours intéressant

de son sexe, et il a dès l'abord pris ses intérêts en main. Il est déjà en grande relation avec Gonzalve qui ne se lasse de me louer son généreux caractère. Les idées de son père sont loin d'être les siennes. Mais il lui est très soumis, et ne serait peut-être pas homme à payer de courage et d'opiniâtreté dans la circonstance. C'est pourquoi votre présence ne nous sera pas moins nécessaire qu'avant.

Si la guerre continue plus longtemps, le jeune St. Felmar sera aussi bientôt enrôlé. Pour vous et pour nous il faut faire des vœux mutuels pour un prochain accommodement entre les deux puissances. Par un commun accord tous les prisonniers viennent d'être échangés ou rançonnés. C'est encore un pas vers la paix.

Je ne vous ai pas encore dit un mot de ma jeune Indienne. Vous n'en pourriez croire vos sens, si vous la

voyiez maintenant. Elle parle l'anglais et le Français avec une pureté, une élégance que je suis forcé de copier bien souvent. Elle n'a pas encore entièrement perdu sa prononciation sauvage. Mais je n'en suis pas fâché. Ce sera probablement le dernier insigne qu'elle conservera de sa première origine. La vie libre et enjouée de ma sœur lui a fait envie. Elle m'a demandé à la retirer de la maison où je l'avais placée. Son éducation était plus que suffisante pour me le permettre sans aucune restriction. Ma sœur jouit maintenant de sa société et a conçu pour elle un attachement tout fraternel. Mon père ne la regarde plus comme autrefois. Il l'aime beaucoup et ne laisse échapper aucune occasion de lui faire plaisir.

Adieu, n'oubliez pas vos promesses.

ALPHONSE.

Chateaugay, 13 Mars 1814.

LETTRE SEPTIEME.

Louise St. Felmar à Gonzalve de R..

O ! cessons de vivre, Gonzalve, mourons ! Je croyais avoir épuisé tous les abîmes du malheur. Je croyais qu'une année de cruelle séparation et des plus horribles souffrances suffirait pour achever une vie consacrée au plus adorable des hommes. Mais je n'avais encore que les lèvres sur ma coupe d'infortune. Ton regard m'avait fait oublier mes tourments passés. Je n'avais plus, ce semble, qu'à attendre quelques jours pour commencer la vie de bonheur dont je n'ai eu d'autres prémices que celles de ton amour. Mais tout ce brillant aperçu, dont mes souffrances auraient du m'assurer la possession, s'est éteint pour toujours. Mon père vient de mettre le dernier sceau à son inhumanité, malgré mes larmes, celles de ma mère

et de mon frère, malgré le monde entier, il me fait épouser un homme que je connais à peine, mais assez pour le détester ; un homme qui a cherché en moi un but d'exploitation sordide. Et toi, Gonzalve, toi qui n'avais plus d'âme que la mienne, survivras-tu à celle qui ne vit qu'en toi, qui n'est pas sans toi ? Ah ! viens, viens au moins assister à cette cérémonie funéraire.. Viens, que mon dernier regard en mourant demeure sur toi !... Cet acte barbare ne s'exécutera pas tant que Louise vivra. Il n'est plus possible de fuir. Mais, parais, et au lieu de répondre à l'interpellation du prêtre, j'invoque la puissance humaine, j'invoque ton bras pour me soustraire à la mort. Dans ce moment solemnel je parle avec toute la sincérité de mon âme. Si, malgré toutes mes prévisions, j'en viens à conclure cette union, je

suis intimement persuadée que je n'y survivrai pas.

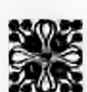
Dès demain je marche à l'autel. Mon père m'y conduit comme un condamné à la mort. Il sait qu'il va me tuer; Mais son aveuglement lui cache encore sa défaite. Il ose me croire le courage de survivre à cette dernière et terrible infortune. Ce n'était pas assez pour lui de m'avoir fait passer par toutes les horreurs de la vie humaine, il veut avoir sous ses yeux le spectacle de ma mort. Il l'aura, Gonzalve, O ! je te le jure sur l'amour sacré qui nous unit, je le jure sur tout ce qu'il y a de saint ! cette union ne se fera pas sur la terre. Jette encore sur moi tes doux souvenirs. Louise ne s'est jamais parjurée ! Elle sera toujours de cœur et d'âme à celui que le ciel lui a destiné...... Si tu reçois cette lettre à temps, je te verrai donc

demain à l'aurore. O! oui je te reverrai! Peut-être pour la dernière fois! Mais mon âme sera heureuse de n'avoir pas trahi l'innocence de ses serments, et de s'envoler sous les yeux du plus beau des mortels.

Adieu, Gonzalve, au revoir!

LOUISE.

Ile...... 5 Mai 1814.



I.

Ici se termine la correspondance qu'il a fallu substituer aux renseignements qui manquaient à l'intégrité de ce récit.

Gonzalve reçut cette dernière lettre au commencement de la nuit. Six heures de dur travail suffisaient pour faire le trajet. Mais le fleuve était menaçant. Un vent du nord soufflait avec force. La houle était terrible et les embarcations fragiles. Mais qu'étaient tous ces obstacles dans une pareille circonstance. Il ne perdit pas un moment ; et prenant avec lui les plus experts du camp, il s'embarqua sur la dixième heure de la nuit, et la barque s'éloigna avec rapidité. Pour

tout renseignement et tout ordre, il avait remis la lettre à Alphonse qui comprit de suite ce qu'il avait à faire. Ce généreux ami entra dans toutes les anxiétés du colonel. Il s'était rendu sur la rive pour hâter le départ. Il demeura longtemps spectateur de la lutte des voyageurs contre les flots. La barque se soulevait par intervalle et se perdait ensuite dans les dangereux gouffres formés par la houle. Enfin il ne vit plus rien et s'éloigna plein d'inquiétude.

St. Felmar de son côté avait fait de grands préparatifs pour les noces de sa fille qu'il n'avait avertie de ses intentions de la marier que de la veille. Il l'avait crue dans l'impuissance de reculer cet évènement ; mais que ne peut faire l'amour ? Son frère était dans ses intérêts et avait lui-même fait parvenir la lettre à Gonzalve par

l'entremise du fidèle Maurice qui ne voulut pas cette fois être cause d'un second malheur.

L'obscurité se dissipait néanmoins insensiblement. Un jour sombre vint prédire à l'obstiné St. Felmar quelque nouvelle crise. L'aurore n'avait pas précédé le jour. Le ciel était couvert de nuages et retardait l'heure si solemnelle et si glorieuse pour ce père cruel. Il frappa doucement à la porte de sa fille, et d'une voix mal dissimulée et d'une douceur équivoque. Eh ! bien, ma fille, lui dit-il, êtes-vous prête à recevoir votre futur époux ?"

— Pas encore, mon père ; je suis bien souffrante. Vous n'avez donc pas changé de résolution ! vous voulez donc ma mort !....Eh! bien, écoutez : je vous jure que tant que je vivrai, cette union ne se fera pas."

Son regard avait pris une expression

extraordinaire, et même sauvage en prononçant ces paroles. Elle avait jeté le fiel jusqu'au profond de l'âme de St. Felmar. Elle l'avait dominé par son accent et son regard. Il resta quelque temps stupéfait, dans une immobilité stupide. Mais son cœur de fer avait éprouvé d'autres secousses. Il reprit d'un ton calme :

— Vous connaissez ma volonté, mademoiselle ; disposez vous à obéir. Nous vous attendons dans le salon. Et il partit en tirant brusquement la porte sur lui. Elle eut en peu d'instans terminé sa toilette. Laissant de côté tous les brillants habits de noces achetés par son père, elle entra dans le salon modestement parée, et avec une contenance fière et résolue. Sa mère y était et cachait ses pleurs dans une persienne, d'où elle semblait occupée à considérer les équipages de l'exté-

rieur. Gustave attendait aussi et manifestait assez son mécontentement par une humeur sombre, que le futur époux devait remarquer d'un mauvais œil. Quand Louise entra, toute l'assemblée se leva pour la saluer. Elle ne salua personne et ne jeta pas les yeux sur son fiancé. Chacun regardait avec étonnement sa mise simple et bourgeoise pour une si splendide cérémonie. Comme instrument de l'orgueil et de l'opiniâtreté, le futur avait étalé un luxe extraordinaire sur sa personne et ses équipages. Un sentiment de fierté et d'amour propre paraissait dans ses regards. Il se trouva cependant un peu déconcerté par la manière si peu cavalière avec laquelle Louise reçut ses saluts et félicitations.

Toute l'Ile était instruite du mariage forcé de la fille de St. Felmar. Chacun déplorait le sort de cette ange de

beautés et de grâces. Une foule nombreuse attendait à l'église l'arrivée des deux fiancés. Louise en partant embrassa sa mère qui éclata en sanglots, que St. Felmar parvint à couvrir par le bruit et la précipitation qu'il apportait dans toutes ses démarches.

Louise ne versa pas une larme, ne manifesta aucun sentiment de faiblesse. L'épouse de St. Felmar, la douce et tendre Emelie ne joignit pas l'escorte de noces, non plus que Gustave. Celui-ci sortit aussitôt après le départ des voitures, et alla errer sur les bords du fleuve, pour voir si Gonzalve n'arrivait pas. Il vit en montant vers l'église une chaloupe verte tirée à sec. Il ne douta pas un instant que ce ne fût l'embarcation de Gonzalve, et s'en retourna satisfait étant bien certain que les choses tourneraient contre l'attente de son père.

Le colonel était arrivé quelques

minutes avant la cérémonie, et les avait passées dans un endroit d'où il pût voir Louise sans être aperçu. Nonobstant toutes les protestations de son amante, il doutait encore si son amour serait assez fort pour opposer la volonté de son père. Il crut voir la confirmation de ses soupçons dans l'air assuré et résolu qu'elle empruntait d'une force surhumaine. Il se rendit aussi à l'église et demeura à l'entrée de la nef, voulant la laisser entièrement à elle seule. Il était appuyé contre une colonne et cachait sa figure dans ses mains.

Quand le moment suprême fut arrivé, un silence profond règna par toute l'église. Chacun attendait avec impatience et redoutant en même temps le serment des époux. Enfin le prêtre demanda au fiancé d'une voix haute et intelligible, s'il acceptait Louise St. Felmar pour son épouse, et lui promettait protection et soutien. La question

n'était pas encore formulée qu'il répondit affirmativement avec toute l'assurance et la fierté que pouvait lui inspirer son honteux empressement. Quand le ministre s'adressa à l'épouse, elle tourna les yeux vers la nef ; et un silence solemnel captiva l'attention de toute l'assemblée. L'ombre de Gonzalve lui apparut en ce moment...elle poussa un cri perçant et tomba sans mouvement....Ce cri exita un murmure formidable dans toute l'église. Malgré la dignité du lieu, personne ne put retenir un certain murmure de joie. Les figures s'animèrent de satisfaction. Elle n'avait pas prononcé ses vœux. On s'empressa de la porter hors de l'église. Le prêtre continua paisiblement le sacrifice. Mais la foule sortit pour voir le corps inanimé de la jeune fille. On la plaça dans une voiture qui reprit tranquillement la voie de la maison.

Gonzalve n'avait pas eu la force de suivre l'assemblée qui s'écoulait insensiblement. Il se trouva bientôt seul dans l'église. Des cris de tumulte le tirèrent enfin de sa morne léthargie. Il sortit et vit le peuple ameuté contre St. Felmar et l'époux frustré, qu'ils poursuivaient en les couvrant d'injures et en leur jetant des pierres. Personne ne l'avait encore aperçu. Quand il parut, il commanda impérieusement à la foule de tenir la paix. Tout le monde s'étonnait de le voir protéger ses ennemis, car personne n'ignorait ses étroites liaisons avec la fille de St. Felmar.

Tout ce tourbillon ameuté s'arrêta dans un instant, et s'approcha respectueusement du héros de Chateaugay, comme pour le féliciter de son double succès, par leurs figures ébahies et curieuses. Il se fit jour à travers

la foule et gagna rapidement sa demeure. Il avait l'esprit tellement préoccupé qu'il passa sans s'en apercevoir à côté de St. Felmar et de l'époux désappointé, qui arrivaient à pieds.

— Ah voila, dit St. Felmar avec rage, le gueux qui nous a valu cette aventure. Vengeons nous de lui."

Et il courut sur Gonzalve les poings fermés et les yeux injectés de sang. L'époux en embryon suivit le beau père en embryon, et allait tomber sur le malheureux Gonzalve qui n'avait point d'armes, et qui ne s'en serait d'ailleurs pas servi contre des hommes sans armes. Mais il avait la force du brave et de l'innocent.

Il se contente de repousser St. Felmar qui va trébucher à quelques pas. L'autre champion n'osait ni reculer ni approcher. Le colonel sentit

qu'il méritait un peu' plus. Car avec toute la noirceur d'âme des plus méchants hommes, il s'était prêté aux desseins de St. Felmar, sans amour pour Louise, sans autre but que de la persécuter en jouissant de ses richesses.

Il lui appliqua rûdement un coup sur le milieu de la figure et le maria avec le sang et la poussière. St. Felmar n'avait pas envie de revenir à la charge. Il releva son infortuné compagnon qui n'avait plus de mâchoire pour maudire son adversaire.

Gonzalve reprit paisiblement sa route et arriva bientôt. Il trouva Gustave qui l'attendait pour lui donner des nouvelles de Louise. Le médecin avait été appelé et avait déclaré que le coup n'était pas mortel, quoiqu'elle ne fût pas encore revenue de son évanouissement. C'était la seconde en-

trevue que les deux jeunes gens avaient ensemble. Elle fut tendre et fraternelle. Gonzalve le pria d'aller voir si on l'avait rappelée à la vie ; qu'il se tiendrait à la fenêtre et suivrait les dégrés de la maladie par certains signes dont ils convinrent. Il recommanda surtout de cacher leurs communications à son père. Tout alla suivant ses désirs et même beaucoup au-delà.

Gustave fit placer le lit de sa sœur contigu à la fenêtre vis-à-vis de celle de Gonzalve qui n'était qu'à un arpent de distance. Le premier signal qu'il donna fut pour annoncer le retour des sens de Louise. Mais un douloureux délire succéda à cette longue et dangereuse léthargie. Sa tendre mère était toujours près d'elle, et suivait avec anxiété ces tristes divagations de l'esprit. Elle parlait continuellement.

Gustave avait fait retirer tout le monde, et était resté seul avec sa mère dans la chambre. Ils pleuraient tout deux, craignant l'aliénation perpétuelle de l'esprit de Louise. Gustave écoutait depuis longtemps les paroles délirantes de sa sœur, sans y faire attention. Le sens de ce discours continuel le frappa enfin. Il prit ce qu'il fallait pour écrire, et suivant la dictée rapide de sa sœur, il recueillit ce qui suit :

—.... Pourquoi donc tous ces pré-
" paratifs ?.. Qui donc veut-on ma-
" rier ? Quoi ! on dit que c'est moi !..
" Je suis la dernière à le savoir.. Et
" qui me destine-t-on pour époux ?..
" Quoi ! cet homme !.. Mais non..
" vous m'abusez.. A peine le con-
" nai-je.... Il ne m'a j'amais parlé
" .... Mais c'est un monstre qu'on
" veut me faire épouser !...... Sor-
" tez d'ici ! sortez !...... Gonzalve !
" Gonzalve ! ton épée, que je le

" perce !. . . l'insolent ! Il portera
" la honte de son effronterie. Vas,
" vas monstre, vas faire laver ton sang
" par une épouse digne de toi. . . .
" Sors, ne profane pas cette enceinte
" que j'ai consacrée à pleurer mon
" amant !. . . . Gonzalve ! Gonzalve !
" Où es-tu ?. . . . . . Ah ! toujours à
" te battre contre les hommes. . . . et
" moi je combats les maux de l'ab-
" sence. . . . Je me meurs loin de toi
" . . . . Apporte ici ton épée victo-
" rieuse. . . . donne moi la que je
" terrasse une existence de malheur
" . . . donne, donne . . . . les jours sont
" trop longs loin de toi. . . . Mais où
" es-tu donc ? Ne devais-tu pas as-
" sister à mon agonie. . . . Tiens, te
" voilà. . . Ah ! viens dans mes bras !
" . . . . . . Ah ! recule, recule !. . . .
" Devais-je te voir si sanglant !. . . .
" d'où viens-tu ? Qn'as-tu fait ? Où
" sont ces reliques que je t'ai mises

" au cou? Tu sais ce soir...... ce
" soir heureux, où ton départ nous
" permettait un baiser........ Ah!
" je les vois ces précieuses reliques!
" Tu les portes sur ton cœur! Ah!
" Dieu! couvertes de sang aussi!...
" Recule, recule.... Mais non, non
" .. viens, viens dans mes bras....
" Ah! mon Dieu! Blessé, blessé!..
" C'est ton sang qui coule! Viens,
" viens.... pardon, pardon... Lais-
" se moi poser mes lèvres sur ce sang,
" .... laisse moi laver tes plaies de
" ma bouche.... Ah! tu me refuses!
" ...... Cruel, cruel.... Approche,
" viens, ou je meurs...... Je savais
" bien que tu m'aimais encore......
" Ah! Dieu!.... Dieu!.... quelle
" large blessure!... Qui a ôsé tou-
" cher ce flanc d'ivoire,.... répandre
" ce sang sacré qui m'appartient?...
" Le cœur, le cœur est il percé? Ah!
" non, je le vois... Il palpite....

" c'est pour moi !........ Tiens,
" sens-tu ? la blessure se ferme sous
" ma bouche.... plus de sang ! plus
" de sang !.... guéri, oui, guéri, Gon-
" zalve ! Ah ! nous est-il permis de
" s'embrasser ?... oui, oui, papa est
" loin..... embrassons nous......
" Ah ! j'ai bien souffert.".........

En disant ces mots, elle se mit à pleurer en serrant ses bras sur sa poitrine comme y retenant un objet. Elle pleura ainsi longtemps, sans changer d'attitude, ni prononcer une parole. La raison achevait enfin sa victoire. Elle se leva sur son séant.

— Où suis-je donc, mon Dieu ? reprit-elle."

— Près de ta mère, répondit la douce Emilie en pleurant.

— Oui, mais ce mariage......nous étions à l'église tout à l'heure.. Ai-je dit " oui ?" Ah ! non, j'ai vu Gonzalve, il était là.... oui là près de

cette colonne, voyez.... Est-il parti?

— Non répondit Gustave, tiens, vois par la fenêtre."

Le nom de Gonzalve l'avait complètement rappelée à elle-même. Elle jeta rapidement les yeux sur la maison du colonel, et l'aperçut à la fenêtre. Elle agita vivement son mouchoir et retomba de faiblesse. Sa mère arrangea alors son lit de façon qu'elle pût voir la fenêtre de Gonzalve sans se fatiguer.

— Mais, reprit-elle tout à coup, ai-je dit "oui" à l'église."

— Non, non, répondit sa mère, calme-toi."

— Je suis donc sauvée ! vivons, vivons pour lui !"......

La vue continuelle de Gonzalve, qui ne laissa pas sa fenêtre tant qu'il la vit au lit, aida beaucoup à son rétablissement. Après quelques jours de doux traitements et de satisfaction

intérieure, elle put laisser le lit. Le colonel chargea alors Gustave de lui annoncer son départ pour Chateaugay, où il lui promettait de ne pas faire long séjour.

En y arrivant il trouva une partie des miliciens qui recevaient leurs congés et s'éloignaient le cœur pleine de joie... LA PAIX VENAIT D'ETRE CONCLUE.

St. Felmar n'avait pas vu sa fille pendant toute sa maladie qui dura un mois. Il était irrité d'avoir encore une fois perdu ses espérances et failli dans ses projets. Il sentait aussi la juste aversion que sa fille devait entretenir envers lui. Quand elle put sortir de sa chambre, elle le vit à table. Mais il ne s'échangea pas une parole entre eux. Il lui fesait néanmoins sentir son mécontentement par la réclusion qu'il lui imposait. Il ne lui parlait de rien, mais il était facile de voir qu'il songeait à tenter un nouveau coup.

Gustave sentit enfin l'injustice et l'atrocité de cette conduite. Il prit alors à cœur de protéger sa sœur de tout son pouvoir, quoiqu'il en dût advenir. L'épouse de St. Felmar coulait les jours les plus tristes ; jouissant des tendres caresses d'une enfant qu'elle idolâtrait, et ayant en même temps sous les yeux le spectacle de ses souffrances, sans pouvoir y remédier. Si elle eût paru favoriser le moins du monde l'opposition de sa fille, une guerre acharnée et scandaleuse en eût été infailliblement la suite. En l'absence de son mari, elle s'efforçait de rendre la solitude de son enfant aussi agréable que possible ; l'entretenant même de son amant et de l'espoir d'un avenir plus heureux.

La nouvelle de la paix parvint bientôt dans l'Ile et y répandit une allégresse que l'on manifesta d'une manière effrénée. Des feux de joie eurent

lieu sur tous les points. On passait les jours entiers en fêtes données aux conscrits de retour. Le père avait retrouvé son épouse et ses enfants ; le jeune homme son amante et les jeux du village.

St. Felmar reçut un nouvel échec dans son orgueil et sa jalousie contre son voisin. Gonzalve arriva entouré d'honneurs, et accueilli par les plus bruyantes manifestations de respect et d'admiration pour sa bravoure. Une décharge générale annonça le débarquement du héros de Chateaugay. L'opiniâtre millionnaire en frémit de haine et de dépit.

Un seul homme avec lui, gémissait d'un évènement aussi heureux pour les peuples et la patrie. C'était Bossendos.... La nouvelle de la paix était pour lui une déclaration de guerre. Plus que tous les feux de joie et les fêtes, il servit à récréer les jeunes ma-

fins de l'Ile qui étaient revenus, tout fiers de savoir porter un fusil, et aller à droite et à gauche sur le mot d'ordre. Les hostilités commencèrent cette fois militairement. Pour cri de combat, toujours la chanson.... et Molton pour chant de retraite......

St. Felmar, ennuyé enfin d'avoir tous les soirs ce théâtre de famille, se débarassa un jour du terrible diapason qui mettait tant de voix d'accord. Il ne l'envoya cependant pas seul. Il le maria avec la grosse Mathon.... plus facilement qu'il avait pu faire de sa fille. Il les établit sur une de ses fermes, qu'il trouva au bout de quelques années, habitée par un petit peuple monstre. C'était cependant tous de forts et bons fermiers, dont il conserva toujours les services et qui jouissent encore aujourd'hui du seul bienfait dont St. Felmar ait peut-être à s'enorgueillir.

II.

Le bonheur régnait partout, si ce n'est dans le cœur de St. Felmar qui entrevoyait le moment d'une lutte terrible avec sa fille et son amant.

Gonzalve rassuré désormais sur le sort de Louise dont il n'avait plus à craindre la faiblesse, attendait avec hâte l'arrivée de Brandsome. C'était sur lui qu'il fondait ses plus grandes chances de succès. Il lui écrivit dès la conclusion de la paix. Mais sa lettre était à peine partie qu'Alphonse lui annonça l'arrivée du Républicain à Montréal. Il ne lui donna pas le temps de venir à l'Ile et le rejoignit incessamment chez le père de son ami. Il y avait déjà deux jours qu'il y était.

Alphonse l'amusait magnifiquement. Ce n'était que fêtes et parties de plaisir où le Colonel vit avec satisfaction que Brandsome portait beaucoup d'attention à la sœur d'Alphonse qui était en tout digne et capable de captiver un cœur indépendant. La lettre passionnée qu'il avait écrite à Alphonse au sujet de Louise, lui avait fait craindre que leur amitié ne fût pas durable. Mais heureusement son flegme stoïque s'était vivement animé auprès de la brillante Eugénie. Sans elle, Alphonse n'aurait pu l'empêcher de se rendre immédiatement à la demeure de St. Felmar, où il brûlait de retrouver la divine Louise à laquelle il avait élevé en son cœur un temple de respectueuse admiration, qui aurait pu facilement prendre les couleurs de l'amour. Ce n'était pas d'ailleurs la crainte que ce changement eût lieu qui suggérait

à Alphonse de le retenir. Il suivait en cela les instructions de Gonzalve qui ne craignait non plus rien de ce côté, mais dont les projets nécessitaient cette démarche.

Brandsome se réjouit bientôt du rôle qu'on voulait lui faire jouer. Il n'avait besoin d'aucune préparation; personne mieux que lui n'était disposé à le bien remplir.

Gustave fut aussi appelé à délibérer avec les amis. Il n'avait cependant jamais bien été dans les confidences de sa sœur, malgré l'amitié la plus dévouée qu'il lui portait. Louise aimait son frère avec idolatrie; mais elle ne semblait l'approcher qu'avec la timidité d'un enfant. Elle redoutait de se trouver seule avec lui, et quand elle y était forcée, elle abrégeait ces duos autant que possible et s'enfuyait comme poursuivie par l'ombre d'un spectre.

Gustave avait en vain cherché à pénétrer la cause de la contrainte de sa sœur à son égard. Il gémissait de voir le peu d'intimité qui régnait entre eux, en dépit de mille preuves de dévouement qu'il donnait chaque jour.

Le lendemain du départ de Gonzalve pour Montréal, St. Felmar permit à sa fille de sortir dans le jardin, parcequ'il n'avait pas à craindre de communication entre les deux amants. Elle y passa la journée entière à visiter les lieux où elle avait vu naître ses premiers amours. Sous la *pierre de conversation*, sous le poirier des regards, partout elle laissait un souvenir de larmes et de regrets pour les premiers moments de la vie nouvelle qu'elle avait puisée dans cet amour.

Gustave revenant de la chasse sur le déclin du jour, sortit dans le jardin pour y voir sa sœur dont il pouvait à

peine se séparer. Il la vit assise dans un berceau, s'amusant à composer un bouquet de fleurs. Il alla tout droit à elle qui ne s'aperçut de sa venue que lorsqu'il était prêt d'entrer. S'étant retournée sur le bruit de ses pas, elle laisse aussitôt ses fleurs et veut s'enfuir. Il la saisit en souriant, et l'attirant dans le berceau, il l'assied sur lui. Elle tremblait de tous ses membres.(1) En sentant ce tressaillement de sa sœur, il ne put retenir ses larmes, et lui dit en sanglottant :

— Ah ! dites moi, ma sœur, pourquoi vous me fuyez, pourquoi je semble vous faire horreur ?"

---

(1) Il faut se rappeler encore une fois que Louise se croyant toujours liée par le serment qu'elle avait prêtée dans la caverne des brigands de Chateaugay, n'avait fait connaître qu'une bien faible partie de ses aventures. Ni le capitaine Thimcan, ni aucun autre, n'en savait que ce qu'elle avait cru pouvoir dire sans se rendre parjure.

Il appuya alors sa figure contre la sienne, et l'arrosa de baisers et de larmes. Louise ne répondit pas... le tressaillement fébrile continuait toujours d'agiter ses membres.

— Vous ne me répondez pas, reprit-il avec désespoir. ne suis-je pas votre frère ? N'êtes vous pas ma sœur la plus chérie ?"

Il la serrait toujours contre son cœur ; mais toujours le même silence. .... Enfin elle dit avec effort.

— Ah ! Gustave, pour la grâce de Dieu, laissez moi partir, ou plutôt aidez moi à me rendre, car je suis trop faible."......

N'en pouvant donc rien obtenir, il la prit dans ses bras, et la porta à la maison. Il ne parut pas le soir ; sa mère voulut en vain pénétrer sa chambre, elle fut fermée à tout le monde. On ne savait que penser de

cette conduite. Personne n'avait été témoin de la scène qu'il avait eue avec sa sœur. Elle n'en dit elle même rien ; mais sa pâleur et sa morne mélancolie fit voir à la tendre mère que ses deux enfants lui cachaient des maux qui leur étaient communs.

Gustave passa une nuit de désespoir, et féconde en sombre projets. Une fièvre brulante le consumait le matin. Toute la maison en prit alarme. Louise surtout, s'attribuant la cause des douleurs de son frère, cachait avec soin ses chagrins et ses pleurs.

Il était encore au lit quand on lui apporta la lettre qui l'appelait au conseil des Trois à Montréal. Sachant bien que le bonheur et l'avenir de sa sœur seraient le sujet des déliberations, il oublia à l'instant son mal, et partit sans retard. En lui disant adieu, Louise lui remit le billet suivant.

— Je sais que c'est mon intéret qui vous conduit à Montréal... Cruelle et ingrate involontaire, je récompense votre zèle par les souffrances et le malheur !... Que vous dirai-je de l'impression que vous me commandez? .... Je ne saurais en dire la cause réelle. Voici néanmoins ce à quoi je l'attribue, et comment vous pourriez me commander un amour familier au lieu de l'amour sans bornes, mais timide que je vous porte.

Ne vous ayant jamais connu que depuis votre retour, la dissidence de votre sexe, m'a interdit malgré moi les promptes et intimes liaisons qui auraient dû exister entre le frère et la sœur. Je vous dirai toute moi-même. J'ai éprouvé tant de maux de la part des hommes, que je me sens trembler en les approchant. Mon frère ne devrait pas, ce semble, m'inspirer ses

vaines terreurs... Hélas! s'il avait dépendu de moi de les éluder, que n'aurais-je pas fait!... Depuis une certaine époque de ma vie, je ne puis commander mes sens et ma malheureuse nature ne m'a pas laissé le bonheur de jouir pleinement des bienfaits de la fraternité. Il y a cependant un moyen de tromper les impressions que j'éprouve involontairement. La connaissance pleine et entière des personnes avec qui je vis, sait me délivrer de mes terreurs importunes. J'espère que vous ne me laisserez pas gémir plus longtemps dans cette malheureuse contrainte. Pendant que vous serez à Montréal, écrivez moi le sommaire de votre vie. Dès que je vous connaîtrai, soyez certain que je vous recevrai à bras ouverts et que je saurai vous rendre vos caresses d'hier. Ma nature est pour tout dans ces impres-

sions. Soyez persuadé que mon cœur ne peut que vous aimer et chérir en sœur tendre et affectionnée.

LOUISE.

Gustave arriva à Montréal un peu remis par cette lettre. Alphonse et Brandsome ne le connaissaient pas. Mais l'intimité fut bientôt établie par le canal de Gonzalve. Brandsome plus enjoué et plus mordant que jamais lui trouva une humeur un peu sombre. Mais il avait assez vécu près de Gonzalve pour commencer à se faire à ces caractères monotones.

Le plan de conduite fut brièvement dressé par le colonel qui donna à chacun son rôle. Gustave et Alphonse formèrent le tissu des scènes où les autres n'entraient que par accessoire. Alphonse initiait toute sa famille dans l'affaire. Il fallait donner un grand bal chez son père, pour célébrer sa pré-

tendue arrivée d'Europe, où il passait aux yeux de St. Felmar pour avoir été très lié avec Gustave. Il était facile d'abuser St. Felmar sur ce point. Car il avait été tellement occupé d'affaires domestiques pendant la guerre, qu'il n'en connaissait presque rien, et à plus forte raison ceux qui y avaient figuré. Brandsome devait se rendre en visite chez St. Felmar et recevoir comme le reste de la famille, l'invitation d'Alphonse pour le bal. Il n'était pas nécessaire de faire savoir à St. Felmar les titres que Gonzalve pouvait avoir à l'amitié du voyageur arrivant. Enfin chacun partit dès le lendemain pour son poste. Le bal avait lieu à huit jours de là.

Brandsome fut reçu avec distinction par St. Felmar qui se croyait chargé d'une dette de reconnaissance envers lui. Louise reçut par lui la réponse

de Gustave qui arriva le lendemain. Elle était ainsi conçue.

— Nous marchons vers une époque de bonheur pour vous et mes amis. Le récit d'infortunes qui peuvent avoir encore des suites ne doit pas troubler la joie de votre cœur. Quand votre amour sera assuré, l'histoire de ma vie ne pourra qu'augmenter vos amusements. Alors ce sera un devoir pour moi, non pas de vous récréer par ce récit, mais d'établir une amitié inaltérable avec votre époux, vos amis et vous-même, ou de rompre absolument avec tous. Quoiqu'il en puisse advenir, la mort seule éteindra l'affection fraternelle que je vous ai vouée.

GUSTAVE.

Ces explications étaient loin d'être suffisantes pour établir cette intimité qu'ils ambitionnaient avec tant d'ardeur.

En entrant chez son père, Gustave n'eut rien de plus pressé que de parler avec emphâse du retour de son ami. Le bal était désiré avec impatience.

Quand St. Felmar vit, dès les premiers jours, la bonne intelligence qui régnait entre sa fille et l'étranger, il crut y appercevoir le moyen de réaliser ses espérances, qui tendaient toujours à frustrer Gonzalve de son épouse. Brandsome eut bientôt initié Louise dans tous les secrets de l'intrigue. Elle était devenue joyeuse et folâtre en voyant approcher le moment de sa délivrance, et en retrouvant un homme avec qui elle pouvait s'entretenir avec liberté de son amant. St. Felmar ne l'avait jamais vue si enjouée, et expliquait tout dans l'intérêt de ses desseins. Il se réjouit en secret des mauvaises aventures de sa fille, qui la conduisaient enfin comme malgré elle au

but qu'il enviait avec tant d'opiniâtreté. Il la laissait entièrement libre avec Brandsome qui le dupait à merveille.

Gustave reçut bientôt l'invitation d'Alphonse qui l'appelait avec toute sa famille. La lettre était tellement conçue que St. Felmar ne pouvait refuser sans choquer toutes les convenances. Il ne lui en fallait d'ailleurs pas tant. Outre la société d'un baron millionnaire, qui était déjà plus que suffisante pour l'attirer, il était aussi très heureux d'avoir l'occasion de récréer sa fille qu'il tenait captive depuis si longtemps. Dès qu'elle en entendit parler, elle fut folle de joie de pouvoir y aller avec Brandsome. Cet attachement apparent entre les deux jeunes gens, entrait aussi dans les dispositions de Gonzalve. Brandsome s'occupait d'ailleurs très bien de cette partie. Malgré l'amour profond

qu'il avait conçu pour Eugénie, il se rappelait encore avec plaisir les premières impressions de Louise, quand il la vit aux Etats-Unis.

On verra facilement plus tard, que Gonzalve aurait pu abréger de moitié l'accomplissement de ses projets, mais il s'était promis cette vengeance innocente contre St. Felmar. Le duper jusqu'à la fin était son seul but. C'était lui rendre, au moins en partie, les maux qu'il avait fait souffrir aux autres. Louise, nonobstant son naturel encore soumis, prenait aussi plaisir à aider cette vengeance.

St. Felmar se rendit donc au bal avec toute sa maison qui consistait en son épouse, Louise, Gustave et Brandsome. La salle était remplie quand il arriva. La présence de Gonzalve le surprit et le contraria beaucoup. Mais l'Américain tenait toujours sa

fille de si près qu'il ne craignit rien pour elle.

Alphonse avait introduit le colonel à Brandsome et Gustave comme un étranger. Louise s'était rapprochée d'Eugénie, et riait avec elle de ces cérémonies inutiles. Elle ne lui en dit pas le motif ; car elle sentait que son père était assez puni par le complot des quatre, dont elle fesait la cinquième.

La famille d'Alphonse ne savait nullement où tendaient les desseins des jeunes gens ; mais ils en attendaient l'issue en les servant fidèlement dans le peu qu'ils avaient à faire.

Le bal commença. Gonzalve et Alphonse disposaient des danses à leur gré. Louise ne manqua pas de s'y prêter autant que son peu d'habitude le lui permettait. Brandsome ne l'abandonnait pas, mais il tenait toujours

Eugénie à sa gauche. Les amants et les amantes se rejoignaient dans les danses, et échangeaient des petits discours que le mouvement de leurs lèvres pouvait seul trahir. Heureusement que la vue de St. Felmar n'était pas assez bonne pour découvrir ces petits jeux.

Gonzalve voulant lui en faire voir un peu plus, pria Louise de danser une valse avec lui. Elle accepta en dépit des yeux courroucés de son père. Brandsome s'approchant de lui, "Connaissez vous, dit-il, ce jeune homme? Ses manières ne me reviennent pas fort.

— Encore moins à moi, répondit St. Felmar, en se mordant l'extrémité des doigts."

Pendant ce temps là, Gonzalve instruisait Louise, en valsant, de toute l'étendue de ses projets, que les amis

ne connaissaient pas encore pleinement. La valse n'avait plus de fin. Toutes les figures y trouvèrent place; et les entrelacements, et les baisers dérobés, et les chaines de mouchoires qui se dénouaient toujours par le rapprochement des lèvres. Ce mode de valse était peu en usage dans le temps. Mais le colonel y trouvait son double compte; qui était de se bien réjouir et de molester St. Felmar, qui ne pouvait en aucune manière s'opposer à ces petites libertés. Après la valse, Gonzalve se plaça entre son amante et Eugénie. St. Felmar se mordait les lèvres de se voir témoin forcé d'une liaison qu'il combattait depuis si longtemps. Il pria enfin Brandsome de faire danser sa fille afin de la tirer des mains de ce convive importun. Mais Gonzalve serrait aussi de son côté. Louise dût bientôt le suivre à

une seconde valse. Il la lui rendit légère en la portant continuellement sur son bras. Il la fit asseoir ensuite loin de son père et de Brandsome qui jurait à St. Felmar de faire payer cher à ce jeune homme son insolente courtoisie. Mais il se contenait, disait-il, afin de ne pas troubler la fête par un éclat.

Gustave ne prenait néanmoins aucune part au plaisir général. Pour soutenir son rôle d'ancien ami d'Alphonse il se tenait toujours près de lui, quand celui-ci n'était pas occupé à multiplier les divertissements. Il était en proie à un désespoir rongeur depuis la soirée du jardin. La lettre de sa sœur lui semblait quelque peu mystérieuse. Il la voyait partout si enjouée qu'il ne pouvait concilier ce qu'elle lui disait avec ce qu'il voyait. Louise avait néanmoins pris sur elle

de chasser les vaines frayeurs que lui inspiraient les regards de son frère. Elle lui témoignait la plus tendre affection; mais elle en venait involontairement à laisser percer ses impressions. Cette contrainte déguisée n'échappait pas aux regards de Gustave.

Après un assez long temps d'expérience, quand il vit qu'elle ne pouvait revenir à la douce fraternité qu'il enviait, il prit la résolution d'éviter sa rencontre autant que possible, et de chercher ailleurs le bonheur qu'il avait cru trouver au sein de sa famille. Le mariage prochain de sa sœur, et la tendresse qu'il avait pour sa mère le retinrent cependant encore.

Les premiers rayons du jour vinrent bientôt éclairer le départ des convives. Les amis avaient chacun leurs instructions et leur poste à tenir. Gustave et Brandsome retournèrent à l'Ile,

et Gonzalve demeura à Montréal pour finir ses préparatifs.

Louise parut, aux yeux de son père, reprendre la société de Brandsome avec plus de plaisir que jamais. Les craintes que lui avait données la soirée de Montréal se dissipèrent bientôt. De nouvelles fêtes se préparèrent dans l'île. L'évêque de Québec fesait cette année sa visite pastorale. Il y avait quatorze ans qu'il n'y était pas venu. On s'apprêta à le recevoir avec pompe ; St. Felmar surtout qui se proposait de profiter de ces solemnités pour marier sa fille avec Brandsome.

Gonzalve revint à sa demeure la veille de l'arrivée de l'évêque. Le soir il eut une entrevue à l'extrémité du jardin avec son amante et l'Américain. Le jour fut fixé pour mettre la dernière main à l'œuvre.

III.

GONZALVE était l'homme au caractère noble et ouvert qui qualifie à juste tître le véritable gentilhomme français. Au moment de la lutte entre les Américains et notre pays, il n'avait pas été pris à l'improviste comme la plupart des conscrits Canadiens. Il joignait déjà l'art au courage de la nation. Jamais la guerre n'avait encore éprouvé ses forces. Mais nourri dans les vielles et nobles maximes de son père, il s'était fait une habitude de combat, par le repos continuel de son esprit sur ce sujet. Plus tard il prouva que sa théorie était aussi saine et martialement étudiée que celle cueillie dans les champs de Mars. C'était

donc un vieux militaire qui sans faire ostentation de blessures cicatrisées, ni de membres enlevés, pouvait néanmoins compter de longues années d'expérience.

Les préjugés ont presque toujours donné au gens de guerre un caractère particulier qui les note d'immoralité et de cynisme. Il n'y a ce semble pour eux ni Dieu ni diable ; rien enfin de ce qui prescrit l'ordre des choses humaines, et qui régit le reste des mortels. On leur crée un monde spécial, qui semble être entouré d'épées et de canons pour les protéger contre les bienfaits de la morale et des lois civiles. On entend parler un militaire, "Ah!
" horreurs! s'écrie-t-on. Ecoutez
" donc, quels propos! quel scandale!"

— Mais qu'est-ce donc qui vous fait dresser les cheveux ?"

— Si vous entendiez comme il parle

de Dieu, de la religion, de la bible, des prêtres.... des choses horribles! "..

Un esprit un peu mieux apprivoisé s'approche et écoute. Ce sont deux amis qui s'entretiennent familièrement de tout ce qui leur passe par la tête. Des sujets les plus indifférents ils étaient passés à parler de bible, de Jésuites et d'Athéisme. L'un est aussi bon chrétien que l'autre ; mais l'un cite Bossuet, l'autre invoque Voltaire. Chacun s'échauffe, dogmatise à son genre ; et dans un même verre de *punch*, ils noient les pères de l'Eglise avec les docteurs du matérialisme. L'un prend le bras de l'autre, ils vont de concert à l'office divin, avec ni plus ni moins de ferveur chez aucun d'eux. Au sortir de là, ils iront au théâtre ; lorgneront de tout côté et partiront avec le même dégré de satisfaction ou de désappointement.

Cependant dans l'esprit de l'ignorant

qui les aura écoutés d'abord, l'un est un vrai Jésuite qu'il faut vite enfroquer de soutane ; l'autre est un démon qu'il faut enfouir avec les bêtes qui trouvent après leur mort une retraite pour leur corps et leur âme.

Que l'on dise à ce pauvre ignorant qu'il est rempli de préjugés.

— Oui, dira-t-il, vous appelez des préjugés, les choses les plus *saintes de notre sainte religion* ; Vous appelez des préjugés qu'on aille à la messe, &c. &c. &c.

— Eh ! non, mon ami. Mais les prêtres et la bible sont-ils choses plus sacrées que Dieu même. Faut-il ne les regarder que de loin, et prendre une lunette d'approche, de peur qu'ils ne s'apperçoivent qu'on les observe. Si un prêtre à un œil croche, faut-il dire qu'il l'a plus droit qu'aucun. N'est-il pas permis à l'homme de dire :

" Moi je pense ainsi ; je ne suis pas de votre opinion."

Depuis l'époque de la régénération du monde, il s'est tenu plusieurs conciles pour décider sur des points capitaux de la religion. Dans ces assemblées de mille prélats et plus, chacun avait son opinion libre. Les dogmes les plus faux y ont été, non pas soutenus par les conciles, mais élevés par quelques membres de l'église. A-t-on aussitôt soulevé contre eux des faisseaux d'anathêmes ? C'aurait été injuste. Il s'agissait néanmoins de donner des lois à l'univers. Pourquoi serait-il donc moins permis à un cercle d'amis, qui ne prêchent aucune doctrine pour la faire adopter ; mais qui expriment franchement ce qu'ils pensent, de discuter librement sur tout ce qui passe sur les ailes rapides de la conversation, et ne laisse pas plus de trace que l'oiseau dans les airs ?

Regardez néanmoins derrière vous. Il y a là un jeune homme portant encore ceinture de collége. Il va vous entendre dire que le mystère de l'unité des trois personnes en Dieu est une chose incompréhensible et incroyable par les voies de la raison humaine. Vous ne croyez sans doute pas moins au mystère, parceque la foi vous l'ordonne. Mais ce jeune homme va partir en se bouchant les oreilles. " Horreurs ! criera-t-il."

— Mais qu'avez vous donc ?

— Ce monsieur est un pédant, un philosophe, un athée, un fou, qui fait consister le mérite de la science à combattre la religion."

Rien de plus commun que ces réputations d'impiétés, créées le plus souvent par ces pieux chevaliers de manchette, qui passent leur vie à l'église ou sous la soutane d'un prêtre.

Et que sont ces détracteurs si chrétiens? En voici un.....

— Mr. le Commissaire des Banqueroutes, je vous salue très humblement. Je viens ici pour mettre mes affaires en ordre. Il est dix heures du matin. Croiriez vous que sans la manière que je vais dire, je ne serais jamais parvenu à imaginer le moyen de me tirer d'embarras. Depuis cinq heures ce matin, je suis à l'église pour demander à Dieu la grâce de pouvoir donner bonne marche à mes affaires. Après donc cinq heures de prières ferventes, après m'être frappé la poîtrine avec humilité, après une confession générale et une communion des plus salutaires, après tout cela, dis-je, la reine du ciel et de la terre, notre benigne mère, la vierge, oh! non, dis-je, la très sainte et très miséricordieuse vierge Marie, m'a inspiré d'avoir recours à vous pour

me délivrer d'un accablant *passif* de cent mille louis qui constituent à peine ma fortune. Tenez, Mr. s'il me faut payer cela, je perds l'avenir de ma famille et le rang que j'occupe dans la société."

— Mais. Mr, vous êtes indigne de ce rang, avec une fortune acquise aux dépens des familles que vous aurez ruinées."

— Mais, ça donc! Mr le commissaire, vous n'y êtes pas. La très sainte vierge ne chante pas comme vous. La bible ne dit pas un mot contre les Banqueroutes. Les prophètes, les apôtres, tous les saints, et Jésus Christ même n'en ont jamais soufflé. D'ailleurs la loi approuve, autorise, favorise même la Banqueroute, nos prêtres n'en disent rien, pourquoi donc satisfaire des créanciers qui ont gauchement fait ma fortune.

Voyez donc mon ami.... qui sort de l'église avec moi, et qui vient de terminer une retraite en l'honneur de la sainte Vierge, mon ami, dis-je, a déjà suivi ses inspirations cinq fois. Cinq Banqueroutes l'ont rendu millionnaire. Mais aussi, quel homme charitable !.. Vite, s'il vous plait, écrivez ma déclaration. J'ai encore quelques petites affaires à régler ; et je ne voudrais pas perdre le beau sermon qui se donnera ce soir à la cathédrale."

C'est ainsi que cet homme volera une fois, deux fois, cinq fois ses bienfaiteurs sous la protection de la loi. Mais que dire de lui ? Vous le voyez tous les jours à l'église ; de plus le cordon d'une relique sainte se marie au nœud de sa cravate. Qu'en dire ? Ce serait blasphémer que de le dire malhonnête.

Voila pour les actes publics de ces

détracteurs de métier. Que ne peut on sonder les secrets de ces hommes machiavéliquement hypocrites ! Quelles fraudes cachées ! Quels crimes ignorés ! Quelle immoralité secrète ! Plus le méchant se cache, plus ses coups sont terribles. Mais quand il parait dans le public, c'est toujours pour quelqu'acte de bienfaisance.

Il a un carosse. Un prêtre est à ses côtés. Il descend, prend son compagnon d'une main, et de l'autre verse une poignée d'or dans la main d'un pauvre aveugle. Il agit tranquilement, laissant aux passants le temps de lui voir performer sa charité. " Quel homme de bien ! s'écrie-ton. Quel digne citoyen." Il remonte en sa voiture. En partant un homme, passe près d'eux.

— Voyez, donc, monsieur, tenez, voila l'homme le plus méchant, le plus

immoral, le plus impie que la terre ait jamais porté. Deux pareils à lui pervertiraient la société entière." Voilà une réputation faite. Ceux qui l'auront entendu, parleront de cet homme de la même manière, toutes les fois que l'occasion s'en présentera. Tel juge-t-on des choses et des personnes.

Que deux amis soient à converser ensemble. L'un d'eux échappera quelques paroles qui ne seront pas conformes à la morale suivie par l'autre. Si ce dernier a le moindre tact de savoir vivre, le condamnera-t-il comme méchant parcequ'il se sera trop livré à l'abandon familier de l'amitié? Non, sans doute. Mais quand il l'aura vu agir méchamment et d'une façon à le rendre indigne de sa société ; alors et alors seulement il devra se croire meilleur que lui. Ne jugeons donc jamais sans connaître.

Gonzalve, disions nous, était doué de ce naturel noblement militaire qui sans faire faste d'une piété empruntée, professait néanmoins une religion éclairée et bien entendue. Quand il s'agissait de rendre publiquement hommage au culte secret de son cœur, il payait de sa personne comme aux jours de bataille. La guerre avait quelque peu réhabilité son petit patrimoine. Une pension honorable lui permettait d'occuper le rang que lui donnaient son nom et sa valeur. Dans la visite de l'évêque il étala tout son luxe de jeune homme. L'équipage de St. Felmar était aussi splendidement monté que possible. Mais il n'avait pas le ton noble et simple en même temps, de celui d'un militaire indépendant. Toute la paroisse se rendit au lieu du débarquement. Sa Grandeur cédant aux pressantes sollicita-

tions de St. Felmar, monta dans son carosse. Le colonel avait eu autrefois quelques relations avec un Vicaire général dont la libéralité et la franchise de caractère avait gravé un respect amical dans sa mémoire. Il fut heureux de le retrouver à la suite de l'évêque, et de lui offrir la place d'honneur dans sa voiture.

— Tiens vous voila, dit amicale. ment, le bon vicaire. Vous êtes encore brillant de jeunesse et de gloire aussi. Mais êtes vous marié ?

— Pas encore, je vous attendais pour m'aider à le faire, j'ai réellement besoin de vous.

— Quoi ! vous m'auriez réservé cet honneur !

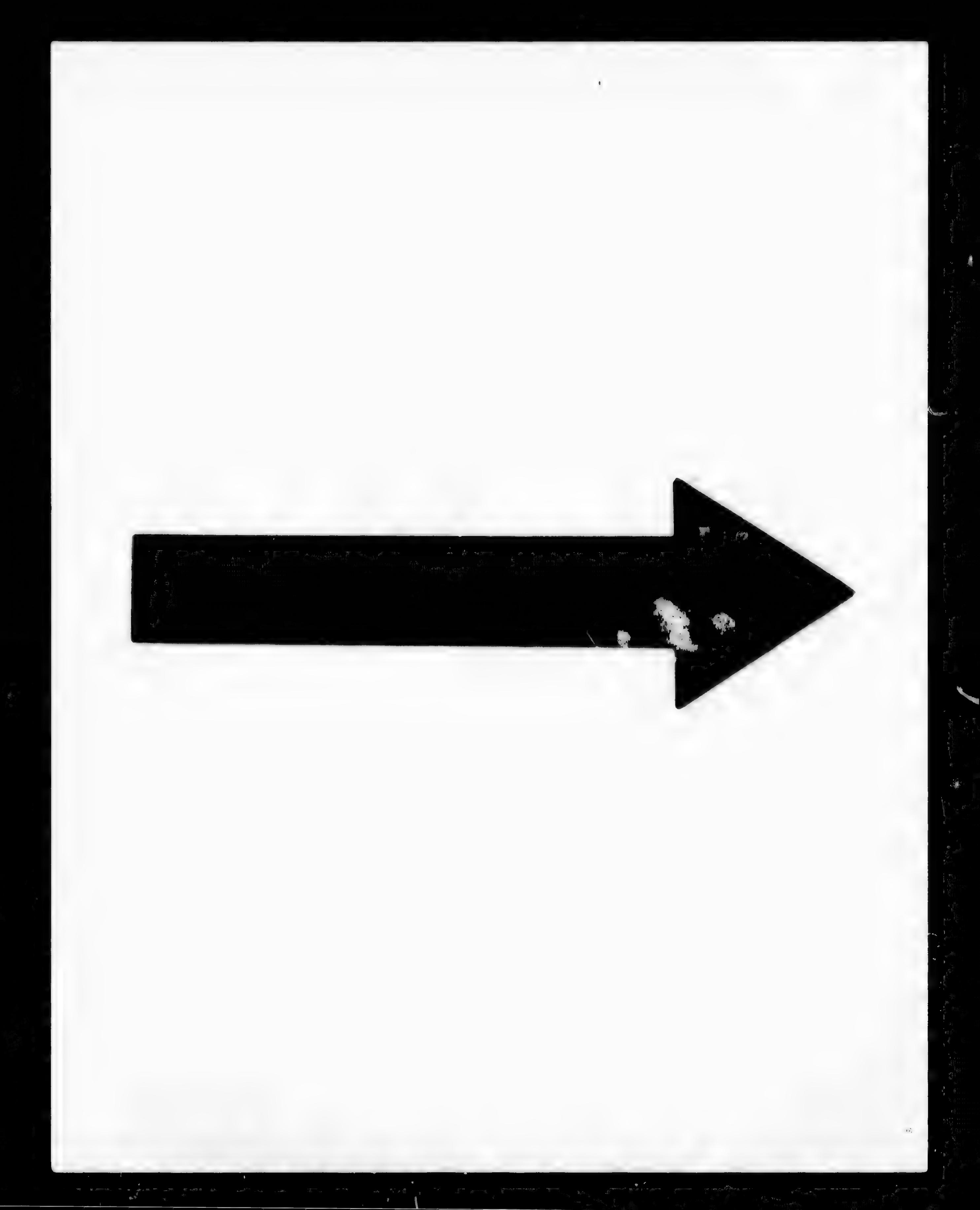
— Qui en serait plus digne ? Vous pouvez m'être très utile.

Mais comment donc, reprit le Vicaire ?" Gonzalve lui raconta longue-

ment ses affaires avec la famille St. Felmar, et termina par lui demander si, aux yeux du peuple, ce serait une grande faute d'enlever son amante, et si on refuserait de le marier à Montréal.

— On ferait peut-être quelqu'objection, dit le Vicaire, mais je me charge de les lever."

Il lui promit alors de lui remettre le lendemain une autorisation de l'évêque pour soustraire son amante à la cruauté de St. Felmar. Comme nous l'avons déjà dit, il aurait été facile au colonel de passer sur ces petites difficultés. Mais il aimait Louise avec tant d'âme, tant de passion, qu'il ne voulait lui laisser aucun remord, aucun chagrin sur sa conduite. D'ailleurs le peuple de la campagne est si sévère sur les formalités, qu'il porte tout à l'extrême et peut faire un crime de



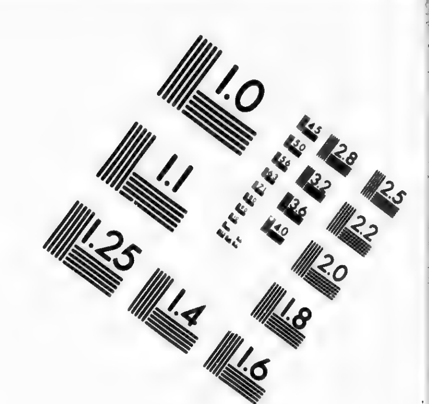
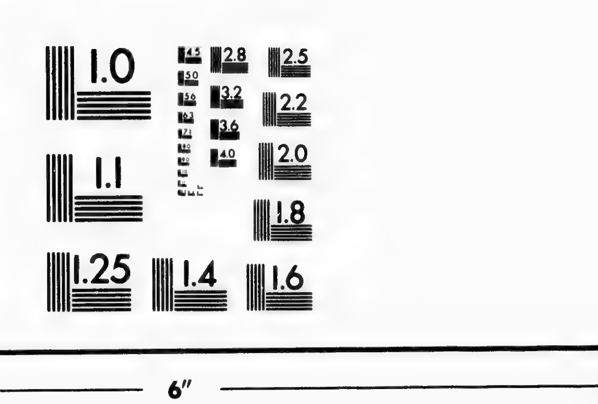
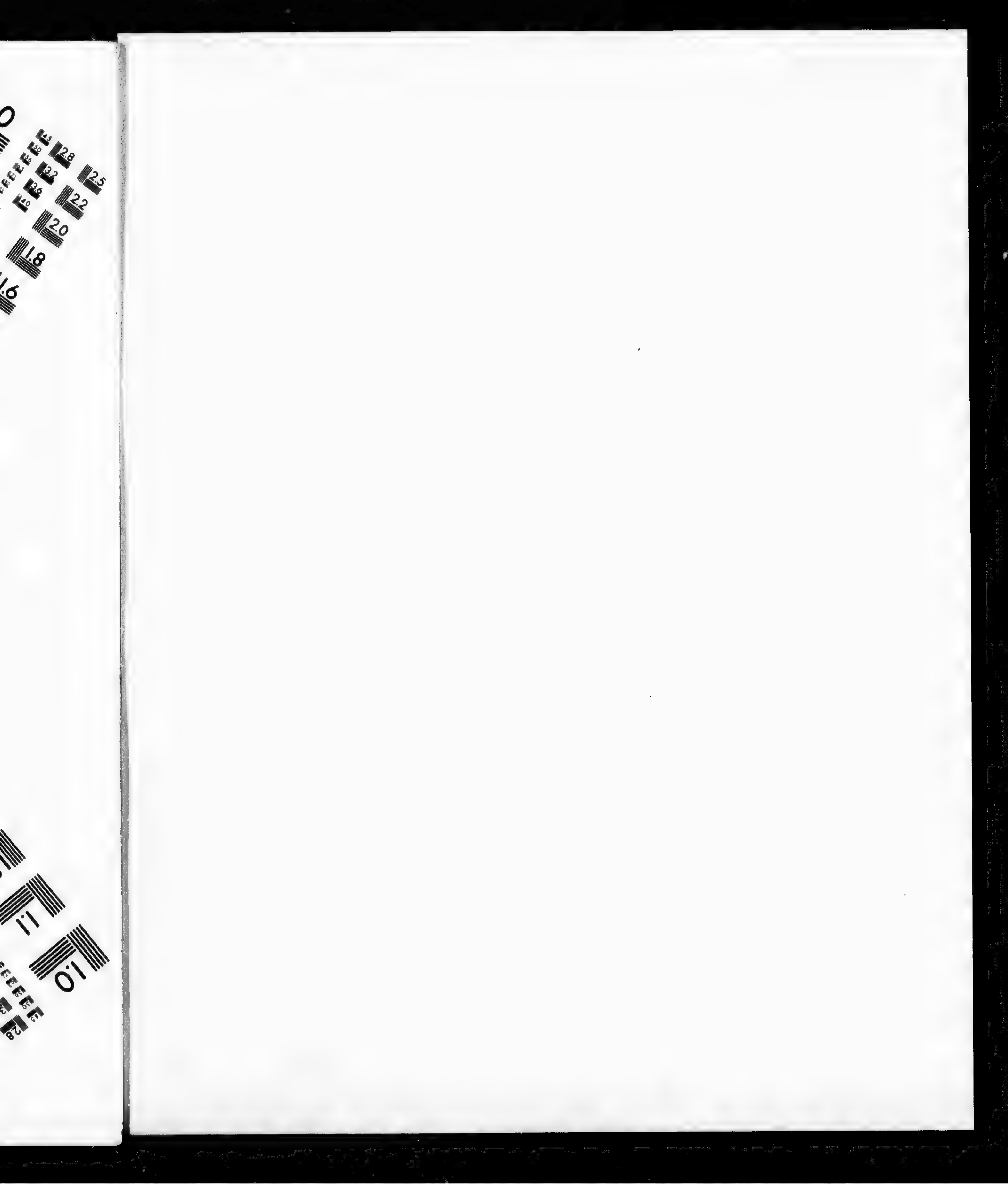


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



l'action la plus simple. Il voulait donc avoir une épouse intacte de tout blâme, et heureuse sans réserve. Cette promesse du Vicaire le combla de joie.

Brandsome avait déjà manifesté à St. Felmar le désir d'épouser sa fille. Les propositions de mariage se firent mutuellement et furent acceptées avec joie par toutes les parties. On fixa pour la célébration, le jour du départ de l'évêque.

Louise et Brandsome avaient exprimé le désir de faire les noces à Montréal, vu qu'Alphonse et sa sœur se mariaient teus deux le même jour. Comme ils s'y attendaient bien, St. Felmar les refusa nettement, préférant illustrer la fête par la présence de l'évêque. On n'en parla plus.

Les préparatifs furent magnifiques. St. Felmar ouvrit ses coffres et répandit l'or à pleines mains. Il se croyait

enfin au port. Ses désirs étaient en tout satisfaits.

Louise était folle et se livrait de corps et âme à une joie délirante. Chacun comptait les jours avec impatience et hâtait, par ses désirs, l'aurore si désirée qui éclairerait l'union des deux époux. Jamais St. Felmar n'avait été si affable et si aimable. Sa maison affluait de visites et de féliciteurs. Deux tables étaient continuellement dressées ; l'une pour les amis parasites, l'autre pour les mendiants. Enfin toute la paroisse entrait dans le bonheur de cette famille nouvellement animée, après une longue mort de troubles et de peines.

Le frère de Québec était arrivé sous la pressante invitation de St. Felmar. Gustave fit connaissance avec une charmante cousine, qui lui donna un peu de gaieté. Il voyait sa

sœur moins fréquemment, mais chaque fois qu'il la rencontrait, c'était le même tourment pour lui et la même sensation pour elle. Il la servait toujours avec un zèle qui ne connaissait pas de bornes.

Le jour d'attente était enfin arrivé. Le soir précédent fut splendide et joyeux. Les fiancailles se célèbrèrent avec une joie enivrante. L'épouse de St. Felmar s'était opposée à ce qu'aucun étranger ne fût admis. Elle était dans le secret des amis; mais c'était avec peine qu'elle voyait son mari si ridiculement et si magnifiquement dupé.

St. Felmar laissa de bonheur la société de famille pour prendre du repos. C'était justement le compte des jeunes gens. Gustave sortit et revint en annonçant une magnifique soirée. L'oncle et la cousine étant aussi très

fatigués, prirent congé pour la nuit. Les convenances attachaient Louise aux pas de son prétendu fiancé. Elle y demeura donc. Aussitôt le départ des étrangers au *Trick* des amants, elle monta prestement à sa chambre, et en redescendit en peu d'instans avec toute sa parure de noces, et recouverte d'un habit de voyage.

Gonzalve entra dans le moment, et se jetta avec son amante aux genoux de la tendre Emilie, qui bénit leur union et les embrassa en pleurant.

Le généreux Vicaire avait amplement satisfait à ses engagements. Il partit lui même avec eux pour recevoir leurs vœux à l'autel.

Brandsome brulait de retrouver son aimable Eugénie. L entrevue fut tendre et hcureuse. Le baiser de l'hyménee leur était aussi permis ; car dans quelques instans, ils allaient

être unis pour la vie. Il y avait encore quelques heures de ténèbres quand ils arrivèrent. La famille d'Alphonse connut alors les projets des amis, qui ne pouvaient avoir un dénouement plus heureux, ni mieux calculé.

Gustave était demeuré chez son père, afin de préparer la dernière scène.

St. Felmar avait peu reposé. Un cauchemar accablant avait continuellement troublé son sommeil. Il fut sur pieds de bonne heure. Une humeur scabreuse désilla ses paupières avant même le lever du jour. " Mauvaise nuit" dit-il en sautant à bas du lit. " Le jour est assez beau pour me faire oublier mes songes." Il ouvrit ses volets. Le temps lui sembla pesant et d'un fâcheux pronostic. Toute la maison était encore ensevelie dans un sommeil paisible. " Les époux

doivent être à leur toilette pourtant, murmura-t-il." Il sortit et alla soigneusement frapper à la porte de sa fille. Il tremblait en approchant du lieu où il avait reçu naguère de si durs reproches, lors de sa dernière tentative de mariage. Il frappa néanmoins avec vigueur ; mais aucune voix ne répondit. Supposant qu'elle pouvait être encore endormie, il ouvrit pour la presser à faire sa toilette. La chambre était noire,.... noire comme l'âme de ce père inhumain. Quel coup terrible lui porta alors l'ouverture du volet !.... " Quoi ! partie !".. s'écria-t-il. " Où est-elle ; où est elle ? Et ce généreux Brandsome ! Ah ! il va m'accabler de sa honte et de sa colère ! Mais non ! elle ne peut-être partie ; si joyeuse hier."...... Une pensée digne de son âmé démoralisée, lui fit alors soupçonner une explication honteuse. " Peu m'importe, dit-il, ils

n'en seront que mieux mariés." Courant alors à la chambre de Brandsome, où il espérait trouver les deux époux *par prématurité ;* il écouta longtemps à la porte. Mais aucun bruit ne frappa son oreille. " Le sommeil aura sans doute trompé leurs jouissances," pensa-t-il. " Il est néanmoins étonnant que des moments si doux se soient passés l'œil fermé. Mais il ne faut pas leur laisser voir que j'ai découvert leur friponnerie. Allons ! à la ruse encore une fois."...... Il partit par délicatesse, et prenant une cloche à l'autre extrémité de la maison, il sonna le réveil, et se retira pour leur laisser le temps et l'opportunité de cacher leur honte. Mais les amis n'avaient pas eu assez de noirceur pour tendre ce nouvel appas à leur dupe. Après un assez long espace de temps, il remonta à la chambre de Brandsome et frappa cette fois.... Mais même

silence qu'à la porte de Louise. Il ouvrit alors, mais le lit n'était pas plus défait que celui de sa fille. " Malheur !" s'écria-t'il. En un moment toute la maison était accourue sur le bruit de ses exclamations.

Gustave parut très contrarié, mais comme par une inspiration soudaine, —Je parie, dit-il, qu'il sont allés se marier à Montréal. Je leur en ai entendu parler sourdement. Alphonse et sa sœur se marient ce matin; ils ont voulu compléter le trio."

"A Montréal donc, dit St. Felmar."

Dix minutes après deux voitures rapides comme le vent emportaient la famille sur la route de Montréal. Gustave avait fini son rôle ; il les suivit néanmoins. Comme l'aurore commençait à poindre, ils arrivaient près de l'Eglise paroissiale de la ville. L'heure avait été marquée par les amis.

Gustave avait rallenti ou accéléré la marche suivant le besoin. Ils arrivaient à point.

Un grand concours de voitures couvraient presqu'entièrement la Place d'Armes. Plus de cent chevaux mutins s'y cabraient gracieusement et piaffaient avec une joyeuse impatiense. Des domestiques en livrée chevauchaient en cercle sur la place publique. St. Felmar reconnut parmi eux le vieux Maurice, dont l'antique figure était ridée sous un perpétuel sourire de bonheur.

L'Equipage de St. Felmar etait tout simplement celui d'un voyageur. La course avait été si rapide que les chevaux étaient blancs d'écume.

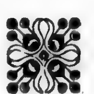
Les manières joyeuses du vieux Maurice lui donnèrent quelque défiance. Il descendit avec hâte de sa voiture et marcha vers l'Eglise, suivi de sa famille.

Maurice s'était approché auprès de ses domestiques. Il regarda l'heure, et otant son chapeau comme un soldat après la victoire. "Enfoncé le bon-homme," dit il.

St. Felmar était entré dans l'église. Il s'approcha de l'Autel, et en vit bientot descendre sa fille appuyé sur le bras de Gonzalve, Eugénie sur celui de Brandsome, et Ithona tenant Alphonse par la main.... Les vœux étaient prononcés......

Cette vue fut un coup de foudre pour le cruel millionnaire. Le colonel passa près de lui, conduisant son épouse. Emilie, leur douce mère, s'était caché la figure dans ses mains ; elle ne vit pas Gonzalve remettant indifféremmet à son beau père, l'autorisation de l'évêque. Mais le pauvre dupe ne comprenait rien à tout cela. Son esprit était entièrement obscurci.

Il lut le papier avec autant d'indifférence qu'on le lui avait transmis. Il comprit tout alors ; mais ce n'était pas le lieu de poursuivre son ressentiment. Sa figure ne changea nullement d'expression. Il était entré comme égaré et avec un air glacé par la stupidité ; il resta dans la même apparence d'insensibilité mentale. Il se mordit seulement les lèvres, mit le papier dans sa poche, et entraînant son épouse et son frère, il reprit la route de sa demeure. Quant à Gustave, il demeura aux noces avec sa cousine, qui s'amusa beaucoup du dénouement de l'énigme qu'on venait de soumettre à ses regards étonnés.



IV.

Après la célébration de ce triple mariage, qui fut aussi brillante qu'on peut s'y attendre, Gonzalve retourna à l'Ile pour mettre ses affaires en ordre. Gustave fut assez occupé à calmer la fureur de son père, pour ne pas songer dès les premiers jours à satisfaire la curiosité de sa sœur. L'épouse du millionnaire vainquit la mauvaise volonté de son mari et revit souvent ses heureux enfans. La famille de Brandsome arriva sous quelques jours et fit recommencer les fêtes. Le père de notre ancien captif tenait à une des premières familles de la République. Il était membre du Sénat et jouissait d'une grande célébrité dans la diplo-

matie Américaine. Ses occupations publiques l'avaient empêché d'assister au mariage de son fils ; mais il fut heureux de le ratifier au sein de la nouvelle famille que venaient de lui créer l'hymen et l'amitié. Son séjour ne fut pas de longue durée en Canada. Il y laissa une fleur propre à distraire Gustave de ses soucis. C'était Eliza, la sœur de Brandsome,.... Eliza, la fleur du sentiment,.... l'ange des poëtes. Ce n'était pas la beauté qui exerça le pinceau de Zeuxis, mais c'était cette figure simple, blanche, pensive qui peint l'âme au premier coup-d'œil. La rose n'a pas coloré ses traits, mais le lys incarné sur son front marie sa couleur à l'azur de ses veines qui se partagent en mille filets et répandent leurs ombres légères, comme l'arc brillant qui annonce la pureté de l'air et la serenité du ciel.

Une taille élégamment élancée dans un corsage étroit et fléxible, un petit pied de déesse, une main qui semble toujours apprêtée aux désirs des lèvres, un cou d'ivoire énergiquement appuyé sur deux tours mouvantes de sentiment ; tout cela réuni au costume enchanteur des Américaines, fesait amplement oublier ce qu'il y avait d'irrégulier dans sa figure.

Les délicieuses inspirations de son âme eûssent d'ailleurs suffi pour lui gagner les bonnes grâces d'un jeune homme dont l'amertume croit en proportion du bonheur de ceux qui l'entourent. Rien n'est en outre plus propre à cicatriser les plaies du cœur qu'une âme qui sympathise dans nos gouts, et puise la vie à la même source. Qu'on ne croie pas pour cela qu'Eliza fût déjà passée par les douloureuses entraves causées par l'amour ou les autres

difficultés de la vie. Au contraire son enfance avait été semée de fleurs, elle avait toujours joui d'un bonheur paisible.

Son éducation alimentée néanmoins par une trop grande accumulation de sciences et d'études, par un gout extraordinaire de tout savoir, l'avait placée daus un rang particulier et peu ambitionné par son sexe. Aimant la retraite et l'isolement, elle consacrait ses jours entiers à l'étude. Depuis une couple d'années, son père l'ayant forcée de laisser les études abstraites, elle s'était livrée avec passion à la lecture des romans. Elle y avait puisé un peu d'exaltation, mais en revanche une grande élévation de pensées et de cœur.

Le nom qu'elle portait avait réveillé beaucoup de souvenirs chez Gonzalve et son épouse.

Un jour qu'ils étaient tous ensemble le colonel en prit occasion de dire à Brandsome.

— Vous rappelez vous avoir entendu prononcer le nom d'Eliza dans une circonstance dont les suites furent plus heureuses que le début ?"

— Fort bien, répondit-il, mais je crois qu'il vous en est resté un plus profond souvenir qu'à moi."

— En effet, dit Gonzalve, en laissant voir sa main gauche marquée d'une longue couture."

— Quoi ! dit Louise, ce nom vous reporte à l'époque de votre connaissance ! Par une coïncidence assez bizarre il me rappelle aussi mes premières connaissances avec Mr. Brandsome. Eliza est le nom de la femme de Robert, fils du brave Thimcan. Le nom d'Eliza marquera donc trois grandes époques dans notre vie."

— Je parie que la dernière est la plus heureuse, dit Gustave avec une gaïté empruntée.

— A propos, continua Brandsome, de l'Eliza qui est commune à la mémoire du colonel, d'Alphonse et de moi, il faut faire remarquer à ces dames que ce nom fut prononcé dans le moment où je remettais mon épée à Alphonse et que le colonel tombait de fatigue et criblé de coups. Nous venions de nous rencontrer dans les forêts de Chateaugay. Nous étions trois contre Alphonse et le colonel. L'un de nous trahit lâchement ses amis, le second tomba sous le glaîve de Gonzalve en soupirant les noms magiques de " Mother et Eliza," et moi, je restai au bout de l'épée d'Alphonse, forcé de lui rendre foi et hommage et de lui demander la vie."

Brandsome s'établit dans le voisi-

nage du colonel, y passant les six mois d'été et l'hiver à New-York.

Gustave devait enfin remplir ses obligations avec sa sœur, c'est-à-dire, lui faire le récit de sa vie. Une circonstance l'obligea de venir à cette démarche plutôt peut être qu'il ne l'aurait voulu. Un jour que les amis étaient à la chasse, chacun racontait son histoire. Gustave les surpassait tous en récits extraordinaires. Il piqua leur curiosité à un tel point que Brandsome lui dit enfin :

— Que diable ! d'ou venez vous donc, vous ? Sont-ce des contes de fées que nous faites là, ou vous serait-il en effet arrivé de pareilles aventures ? Si vous nous parlez vrai, j'aimerais bien à vous connaitre de plus près.

— J'avoue, dit Gustave, que le récit de mes aventures pourrait vous amuser,

mais il m'en coûterait de me voir forcé de rompre avec d'aussi bons amis.

— Et pourquoi donc, reprirent-ils, vous plaisantez ?"

Plus on s'efforce de cacher une chose, plus les curieux nous poursuivent. Ce fut le cas avec les amis. Gustave se vit enfin engagé à promettre ce récit.

— Mais donnez moi deux jours, dit-il et je vous le livrerai en manuscrit.

— Ce sera encore mieux reprirent-ils, nous pourrons nous en amuser plus d'une fois.

— Point du tout, je prétends que vous me le remettiez le lendemain, et vous saurez pourquoi quand vous l'aurez lu."

Tout en resta là. Louise attendait avec une impatience extrême l'arrivée du manuscrit. Les deux jours écoulés, Gustave l'apporta et les laissa seuls

pour en faire la lecture. On se réunit sous un berceau et Gonzalve ouvrit le cahier qui était écrit de la plus belle main possible.

SIX ANNÉES DE MA VIE.

Vous me permettrez, mes amis, d'adresser ce manuscrit à ma sœur plus particulièrement qu'à aucun de vous. Elle sait pourquoi, et vous le saurez vous mêmes plus tard.

Avant d'entrer dans le récit d'aventures qui doivent m'aliéner tout ce qui éxiste de cher à ma vie, je dois, pour ma satisfaction personnelle, suspendre votre curiosité par quelques paroles explicatives. Depuis l'heureux jour qui a vu naitre mes liaisons avec vous, je n'ai jamais gouté un instant du bonheur pur de l'amitié.

Non pas que le concours cordial de vos bontés, n'aient pu trouver de la sympathie dans mon cœur. Mais c'était cette sym-

pathie même qui troublait le fond de mon âme.

J'étais né pour le bien. Le sort m'a détourné de la voie que m'avait tracée la nature. J'ai été méchant par vicissitudes et par entrainement du destin. J'ai fait le mal sans avoir l'âme de le commettre. Quoiqu'il en soit, le seul reproche que me laissent mes souvenirs, est d'avoir, depuis mon retour, assimulé et confondu une vie coupable avec celle des plus nobles et généreux jeunes gens qu'aient pu m'offrir les divers continents du globe. Je les ai trompés ces nobles cœurs par une apparente vertu. Je les ai vus me serrer la main et me dire du secret de l'âme." *Tu es aussi bon que nous*." Mais quelques années de faux pas n'avaient pas encore assez dépravé mes sentiments, pour me permettre de me croire digne de cet éloge, le seul auquel j'oserais prétendre à cette heure. Depuis longtemps vous devriez me connaitre; depuis longtemps votre confiante et sincère amitié demandait des aveux que je ne pouvais moi même cacher d'avantage. Le remord d'avoir trahi cette confiance porta souvent ces aveux sur mes lèvres.

Mais soit défaut de courage ou d'occasion, six mois se sont écoulés dans ce coupable silence.

Je vais à l'instant entrer en matière mais j'ose demander une faveur.......... celle de me croire sincère. Ce n'est pas à regret que je me fais connaitre, ce n'est pas encore parce-que vous me l'avez demandé, mais pour moi même, je ne dois pas reculer cette longue confession.

Pour donner plus de cours et d'intelligence à ce récit, je l'ai divisé en trois périodes de deux ans chacune. Quelques unes seront marquées de choses rudes à avouer. En passant sur ces pages, j'attends de votre amitié un regard sur le Gustave d'aujourd'hui. D'autres seront heureusement plus paisibles et plus belles. Nonobstant mes souvenirs des mauvais jours, j'ose espérer que vous me reconnaitrez dans ces dernières pages.

—1809 à 1811.—

Au commencement de l'année 1809, je me trouvais encore à l'université de Paris, depuis une époque dont j'avais

perdu la mémoire. J'y avais été amené tout enfant. J'avais alors vingt deux ans. A peine savais-je encore le nom du lieu de ma naissance. Je n'ai jamais pu m'expliquer le long séjour que mon père m'a laissé faire en Europe. Il est vrai qu'à l'époque dont je vous parle, je n'avais pas encore complété mes études, qui embrassaient presque toutes les sciences. J'avais fréquenté l'Ecole Polytechnique pendant deux ans, sans savoir pourquoi. Les Français avaient dans ce temps, réellement besoin d'officiers capables. Tous mes compagnons avaient un but et une espérance en suivant cette école.

L'empereur la visitait souvent et en tira plusieurs qui ont laissé et laisseront de glorieux souvenirs dans les annales de l'empire Français.

Pour moi je savais très bien que mon père ne me destinait pas à com-

battre les Russes ni les Autrichiens. J'étudiais l'art militaire avec ardeur, mais par inclination seulement. Je ne voyais aucun lieu d'utiliser plus tard les fruits de cette application assidue. Je suivais toujours en même temps les cours de l'université. Je puisai comme malgré moi à la source d'une infinité de sciences, qui m'ont servi très efficacement plus tard.

Quelques connaissances en médecine et Chirurgie, jointes à celles plus approfondies de l'astronomie, des mathématiques, de la marine, et de la philosophie morale, pouvaient constituer de moi ce que l'on appele "*un savant en miniature*. J'étais outre cela assez bon mécanicien et artiste. Mais je n'avais de toutes ces diverses sciences qu'un apperçu assez lointain. L'art militaire avait plus de charme pour moi que tout le reste. J'en étais

à cette sphère de connaissances, quand advint l'évènement qui me fit déguerpir de Paris.

L'empereur avait établi des lois très sévères contre le duel. Mais cette époque réalisa plus que jamais cet axiôme connu. " Plus une chose est fortement prohibée, plus elle est ambitionnée." Les journaux contenaient chaque jour une longue liste de duels, où on eût dit que les acteurs s'efforçaient de réunir les particularités les plus intéressantes. Le sort m'avait destiné une place dans l'attention des journalistes.

L'école Polytechnique était ouverte à tous les citoyens Français sans distinction de nobles ou de roturiers, de riches ou de pauvres. Vous savez d'ailleurs que la noblesse, vers cette époque, ne levait pas haut son pied mignon et sa boucle écussonnée. J'ai

vu moi-même le fils d'un cordonnier de Provence, choisi par Napoléon et placé par lui à la tête d'un corps de cuirassiers. Malgré cette égalité de rang au sein de l'école, il arrivait parfois qu'un jeune homme, qui, pour rester français, avait été obligé de convertir son nom de noblesse, se rappelait qu'il n'était pas né roturier. On fesait ordinairement disparaître ces souvenirs avec assez de sévérité. Mais la nature est quelquefois plus forte que la volonté. Je me pris un jour de querelle avec un jeune Franc-Comtois, qui, dans le cours de la dispute, commença à réciter comme un chapelet, sa lignée de noblesse, transmise de siècle en siècle jusqu'au règne de la terreur. Il établissait en même temps mes tîtres, qui, d'après lui, consistaient en rustre, sauvage de de l'Amérique envoyé pour gouter à la civilisation &c. &c. Si bien que le len-

demain matin, nous fimes trève avec nos cours pur visiter la forêt voisine.

J'eus le malheur de le tuer à la plus belle époque de sa vie. Mon second m'écrivit plus tard que le lendemain de notre rencontre, une dépêche de l'empereur l'appelait à commander un poste important. Cette aventure en me forçant de gagner promptement l'étranger, m'apprit aussi ce que je pouvais faire de mes armes. Mon adversaire était déjà connu par son adresse et sa valeur. Napoléon l'avait remarqué, c'était assez dire.

La gendarmerie se mit avec fureur à mes trousses. Les ports de mer m'étaient très dangereux. J'avais heureusement quelques louis sur moi. Je pus traverser la manche et toucher à Portsmouth après un detour de vingt cinq lieues pour éviter les croissières de Calais. L'habitude de vivre avec

les Français me fesait naturellement détester les Anglais, contre lesquels ils avaient le plus d'animosité, parce qu'ils les craignaient plus que tout autre peuple. Je partis le même jour pour la Russie où je passai trois mois en prison, sous soupçon d'espionnage. L'acceuil n'était pas propre à me faire chérir le peuple Russe. Je m'engageai comme matelot sur un navire Hollandais qui mettait à la voile pour les Indes Orientales. Mes finances étaient à bout. Ce métier me plaisait plus que celui de vagabonder en demandant ou volant mon pain. Quelque fut d'ailleurs ma condition de voyageur, le désir de voir et de connaitre, me conduisait de région en région content et heureux comme un prince. Je visitai ainsi plusieurs côtes de l'Asie. En revenant je pris congé de la mer en Grèce. Je commençai là un rôle plus conforme à mes goûts et

plus favorable à ma bourse. Je savais de presque toutes les langues vivantes un petit catéchisme de lieux communs, suffisant pour me mettre en rapport avec les différents peuples que je visitais.

Les Grecs combattaient dans ce temps la domination sauvage des Turcs. Mes souvenirs de collége me fesaient estimer les Grecs avant de les connaitre. Il me fallut néanmoins peu de jours pour me permettre de voir que ce n'était plus les frères des Aristide, des Thémistocle, et de tant de héros des âges précédents. Je fus volé trois fois dans l'espace de vingt quatre heures.

Je découvris cependant parmi eux des Grecs au caractère antique, à l'âme avide de liberté.

J'étais à Lépante, quand j'appris que les deux armées ennemies mar-

chaient l'une contre l'autre à l'extrémité nord du Péloponèse. Je n'avais encore assisté à ancun combat. J'y courus avec la joie d'un insensé. J'arrivai au moment où s'engageait l'action. Les Turcs étaient deux contre un. Je vis avec regret plier les Grecs. Mon ardeur guerrière se réveilla alors dans toute sa force. Je dépouille l'un des morts, et je cours au premier rang. Un inconnu attire toujours l'attention. On me regarde avec surprise, on me suit comme par enchantement. Je saisis un drapeau et je fonds l'épée à la main sur les phalanges aux turbans jaunes. Je ne sais quelle ardeur m'animait. Dans un seul moment j'avais repassé en ma mémoire tous les exploits des Grecs primitifs. Je ne courais pas, je volais, L'Enthousiasme élève un cri terrible parmi les Grecs. En un clin-d'œil la scène change entièrement de face. De

matelot vagabond, je me vois tout à coup devenir héros. Les Grecs m'entourent et centuplent mes coups. Les turbans volent en lambeaux, les moustaches balaient la poussière. Quelques braves crient encore de l'autre part "*Allah ac bar* !" mais ce vieux cri du prophète n'a plus d'écho, et s'éteint sous nos glaives. La mort marque chacun de nos coups. Les fuyards culbutent les uns sur les autres et jonchent la terre en attendant leur dernière heure. C'est en vain que l'Emir déploie l'étendard du prophète. Il excite notre ardeur. Nous l'enlevons au milieu des cris de victoire de notre part et du chant de retraite de l'autre. Ainsi se termina la bataille de Cutari, qui me valut la couronne du brave et un grade élevé parmi les Insurgés du Péloponèse.

Je m'amuse à vous donner des détails sur cette aventure qui vous pa-

raîtra extraordinaire sans doute. Ce jour commença pour moi une nouvelle vie qui me conduira jusqu'à la seconde période de mon récit. J'assistai ensuite à un grand nombre de batailles qui nous furent plus ou moins heureuses. Quelques mois suffirent pour me créer véritablement Grec. J'en pris les mœurs et les usages dans toutes mes actions.

Le plus doux souvenir qu'il me reste des années passées se rattachent à cette terre de malheur. Je vivais au sein de l'opulence et des égards de tout genre. Un petit gouvernement républicain, établi *pro tempore*, combattait autant que possible les troubles intérieurs causés par l'anarchie. Je n'avais avec les Officiers civils d'autres relations que celles de quelques moments de relâche, passés auprès de la fille du président du con-

seil. L'hiver de 1810 rellentit un peu les hostilités. Je le passai à Athènes, qui était le siège du gouvernement provisoire. Au mois de janvier, j'épousai la fille du président. Mais je ne jouis pas longtemps des douceurs de cette union.

Alpina était la femme la plus accomplie que j'eûsse encore rencontrée. Je l'aimai avec passion, et je ne crois pas que la suite de ma vie soit assez heureuse pour me faire oublier le court espace de temps que je passai avec elle. Plus tard cette passion me tourna à mal, et me valut les malheurs que je placerai dans la seconde partie de mon récit.

J'étais devenu l'idole des Grecs et leur roi de combat. Les postes les plus importants m'étaient confiés. Je ne sais comment j'ai pu survivre à cette année de luttes journalières, où ma

vie était perpétuellement au bout des épées et à la gueule des canons. Je perfectionnai ainsi mes leçons d'escrime et ce fut avec avantage que je retrouvai les plans que je traçais autrefois sur le papier, en dépit de l'ennui et de l'inaction si peu en harmonie avec mon naturel turbulent.

Le printemps ouvrit la campagne avec le sang et la mort. Les Turcs étaient furieux et barbares dans leurs victoires. C'était le moyen de les rendre difficiles. Nos soldats n'attendant aucune faveur en subissant leur joug, fesaient payer cher leur vie. Le sultan d'Iconium investit nos frontières avec une armée de plus de cent mille hommes. Je fus envoyé contre lui avec une poignée de braves. Mais la victoire était déjà lasse de suivre mes pas.

Les ennemis étaient campés sur les

bords du Vardar qui coule à travers la Roumélie et se jette dans l'Archipel après avoir salué la ville de Salonique. Il était temps d'arriver. Ils avaient construit un pont de bateaux et une grande partie de leurs troupes avait déjà traversé le fleuve. Cet endroit fut témoin de mes derniers succès. Je leur fis repasser le fleuve, et en détruisant leur pont, je les forçai d'aller chercher ailleurs un gué plus facile. Il nous fallut alors passer le Vardar pour les surveiller de plus près. Ils avaient à leur tête un général habile qui m'embrouilla de manœuvres adroites, et m'entraina jusqu'à l'autre extrémité de la Macédoine.

Le 15 juillet au soir nous campions près des ruines de Chrisopolis, en pleine sécurité, n'ayant pas vu l'ennemi depuis deux jours. Alpina me suivait partout, partageant mes fatigues

et mes dangers. Nous goutions d'un sommeil paisible, quand les Turcs tombent sur nous comme venant des nues. Ma tente était facile à reconnaître pour celle d'un des premiers officiers. A peine eus-je le temps de revêtir quelques habits, qu'une mêlée terrible s'engage à ma porte. Je sors à moitié armé, jurant de défendre mon épouse, tant qu'il me resterait un souffle de vie. Mais le courage manque avant le cœur ; car il n'existe plus quand la force l'a paralysé. Je tombai percé de coups avant de savoir sur qui frapper.

. . . .

. . . . Ici se trouve un déficit de plus de quinze jours dans mes mémoires. Quand des soins extrêmes me rappelèrent à la vie, je me trouvai au sein d'une famille paisible suivant dans le désert les maximes mourantes de Zoroastre. Mes premières pensées

se réveillèrent en passion furieuse. Je n'avais pas la force de parler ; mais le nom d'Alpina ne cessa d'agiter mes lèvres, pendant un mois de négociations entre la vie et la mort. Dès que l'usage de la parole me fut permis, je m'informai de mon épouse. Tout ce que j'en pus apprendre me confirma dans la croyance qu'elle servait alors d'ornement au sérail d'Iconium. Quatre mois suffirent à peine pour cicatriser mes blessures. Dès que je pus écrire, je fis connaître à mon beau père et mon infortune et celle de mon épouse. Je reçus en réponse une somme considérable d'argent, et l'ordre de revenir à Athènes le plutôt possible. Je n'étais pas encore assez bon citoyen pour oublier mon épouse comme il oubliait sa fille. Je pris la route d'Iconium pour obtenir Alpina au prix de ma vie, s'il le fallait. Rien ne m'avait encore persuadé de la ré-

alité de mes conjectures ; mais un pressentiment secret m'entrainait vers le sérail et me disait qu'Alpina y vivait. La ville m'était connue par mes lectures. Je passai tout le premier jour dans la tourelle d'un observatoir public, qui domine de loin sur le parterre du sérail. J'avais avec moi une lunette d'approche qui me révêla l'étendue de mon malheur. Sur le soir je vis sortir plus de deux cents femmes sur la terrasse.... Alpina était là... Elle n'y était pas avec la honte et la tristesse d'une telle captivité.... Folâtre est enjouée, elle enchérissait sur les folies de ses compagnes, qu'elle surpassait en beauté. Le sultan arriva bientôt. Alpina fut la première à courir à lui. Cette vue me plongea l'amertume dans l'âme. Alpina n'était pas digne du sacrifice de ma vie. Mais je l'aimais toujours, et quand son image revient encore à ma pensée, je

pleure involontairement sur la perte de la plus adorée des femmes.

J'avais perdu ma fortune le soir de cette malheureuse surprise, mais j'étais encore riche des dons de mon beau père. La conduite d'Alpina affaiblit un peu chez moi l'estime que j'avais conçu pour le peuple Grec. Leur cause ne me parut plus si belle. D'autant plus que le souvenir de mon épouse infidèle me poursuivant sans cesse, je me sentais forcé de fuir les lieux que j'avais parcourus avec elle. Avec un peu d'économie, j'avais encore de quoi vivre et voyager pendant six mois.

Je m'acheminai tristement vers Rome que je n'avais encore jamais vue. J'y arrivai à temps pour assister au couronnement de Murat que Napoléon venait de créer roi d'Italie. J'avais été obligé de prendre la mer pour fuir

la rencontre des Turcs qui me chercheaient avec fureur. Je voyais ma bourse se tarir insensiblement ; mais toujours emporté par l'ardeur des voyages, je laissai bientôt Rome pour Naples. J'avais tant lu sur les phénomènes volcaniques de cette ville, que j'aurais affronté la mort sous les laves de l'Ætna, plustôt que de laisser l'Italie sans le voir. Nouveau Pline, je gravis le mont terrible, en dépit de mes guides qui refusèrent de m'accompagner. La saison des orages volcaniques était passée. Mais un bourdonnement caverneux prédisait l'approche d'une éruption extraordinaire. Ce bruit charmait mon oreille, il m'entrainait en dépit de la crainte et des dangers. La vue du cratère de ce jeu horrible de la nature rallentit beaucoup mon ardeur. Je ne pus longtemps soutenir ce spectacle ; je redescendis et quittai

Naples le même jour. Je revis Rome une seconde fois ; mais je ne m'y arrêtai pas, et je pris de suite la route de Milan, où mon humeur turbulente devait trouver des occupations satisfaisantes.

Mille petits partis divisaient alors le Milanais. Venise y projetait sourdement. Les Italiens subissaient avec répugnance le joug des Français. Les Français eux-mêmes y exercaient un ravage perpétuel. L'Autriche intriguait aussi de son côté. J'aime à me rendre le témoignage d'avoir toujours pris le parti de la loyauté, ou au moins celui qui paraissait tel à mes yeux. Je ne pouvais rester oisif au sein d'une pareille agitation. Malheureusement il n'était pas nécessaire de chercher le bruit pour le rencontrer. Je n'aurais peut-être pas eu l'ardeur de le chercher, s'il en eût été autre-

ment. J'évitais autant que possible l'inaction et l'oisiveté, car j'étais certain d'y rencontrer le souvenir de mon infidèle Alpina. Il fallait donc une multiplicité d'aventures pour remplir ma vie vagabonde.

Je sortis un soir, suivant mon habitude, parcourant les places publiques et cherchant les balcons de mes souvenirs romanesques. Je longeais machinalement des rues encombrées de peuples et de figures de mauvaise mine. J'étais arrivé à la joncture de quatre rues où les habitations étaient plus disséminées et l'affluence moins importune. J'entends tout à coup une détonation d'armes à feu et aussitôt après le bruit d'un combat à l'arme blanche. Je portais un large manteau sous lequel je cachais mon costume grec que je revêtais souvent par inclination. Je cours au théâtre de la lutte. Je vois

trois hommes aux prises avec cinq furieux en brillant étalage. Le parti le plus faible me semblant le plus noble, je jette à bas mon manteau, et me voila à me débattre comme un énergumène. Je vous ai dit que je maniais l'épée avec assez d'adresse. J'en fis une nouvelle épreuve dans cette circonstance. J'en eus bientôt mis deux hors de combat, et il me suffit de me tourner vers les trois autres pour les mettre en fuite. Les deux vaincus étaient tombés. Une foule nombreuse nous entourait. Mais ces scènes étaient si fréquentes et si ordinaires à Milan que le peuple y assistait aussi paisiblement qu'au spectacle. Je m'attendais au moins à voir mon fait d'armes consigné à la prison. Mais à ma grande surprise, je vis tout ce peuple ébahi me féliciter sur mon succès, et mes compagnons inconnus m'entrainer avec

reconnaissance dans un hôtel richement tenu. Mes deux victimes étaient restées sans secours au milieu de la rue. Quand je vis que personne ne se disposait à les aider, je voulus y aller moi même. Mes compagnons se mirent à rire de ma naïveté, et je vis qu'il fallait suivre cette mode barbare. Les ayant suivis comme je viens de dire, je fus l'objet de mille civilités de leur part. Sans presque m'en appercevoir je me trouvai à une table couverte de tout ce qu'il y avait de recherché et portant huit couverts. Nous étions déjà quatre ; les autres arrivèrent bientôt. C'était tous des gens de l'âge mûr à manières nobles et insinuantes. Les quatre derniers arrivants ne me virent pas d'un trop bon œil. Mais quelques mots échangés entre eux en langue arabe m'établirent sur le même pied qu'eux.

Comme la gaieté était générale, je voulus l'augmenter par une surprise. Ils me questionnaient sur tous les points. Tellement que je ne pouvais fournir à leur répondre. D'autant plus que la langue italienne ne m'était pas très familière. Je leur demandai alors en arabe, s'il leur plairait de parler français. Ils se mirent à rire un peu honteusement en m'entendant dialecter en cette langue beaucoup plus facilement qu'eux. Le français fut adopté à l'unanimité, et je remarquai que plusieurs d'entre eux y retrouvaient leur idiôme maternel. Les questions se multiplièrent alors. Il me fallut leur dire qui j'étais, d'où je venais et ce que je fesais. Quant à cette dernière partie, elle ne fut pas longue à énumérer. Je n'avais rien à cacher ; ils virent l'épuisement de ma bourse avec joie, et me proposèrent de rester avec eux

encore quelques jours. Je crus reconnaitre les soins de la providence dans ce hasard; j'acceptai de bon cœur. Quelques jours se passèrent sans qu'ils ne me parlassent de rien. Je vivais en fêtes continuelles, et fréquentais avec eux la première société de la ville. Mais j'appercevais toujours quelques secrets à certains moments de la journée. Le soir, toujours notre table isolée et des mots glissés à la dérobée. J'entrais néanmoins insensiblement dans leurs confidences et leur intimité. Enfin, je passai un jour par la dernière épreuve. Je me promenais avec l'un d'eux, étant chacun bien armé, mais sans aucun dessein; du moins j'en étais ignorant. Nous rencontrons un homme de taille gigantesque, armé jusqu'aux dents. Mon compagnon lui donne en passant un violent coup de coude. L'inconnu se

retourne l'épée à la main. La provocation me paraissait des plus futiles, mais c'était l'usage.

— A toi, Gustave, me dit mon compagnon, j'ai mal à la main."

Je ne me le fis pas dire deux fois. Un instant me suffit pour terrasser mon ennemi, qui, se voyant près de faillir, passa la main à sa ceinture pour prendre un pistolet. Je lui fis tomber la main, et le perçai en même temps d'outre en outre.

C'était un coup monté de longue main par mes amis qui voulaient s'assurer de mes forces. Cet évènemet leur en dit assez ; car mon adversaire était l'homme le plus redouté de la ville. Ce fut grande rumeur le lendemain quand on apprit la mort de ce géant invincible. On demandait partout le nom du vainqueur ; mais je ne fut pas fâché du secret qu'en firent mes amis.

Le soir ils me conduisirent dans un magasin de la rue principale, et m'en firent voir tous les départements, qui étaient on ne peut plus magnifiques. "Ceci est à nous, me dirent ils." L'un d'eux tirant alors un des trémeaux du mur fit voir une grande ouverture que personne au monde n'aurait pu soupçonner. Nous descendimes tous par un splendide escalier qui nous conduisait à un palais sousterrain.

Mais je m'apperçois que j'empiète sur ma seconde période. Nous étions alors au mois de février 1811.

1811 à 1813.

Jusqu'à présent, mes chers amis, je suis certain de n'avoir pas encouru votre désapprobation. Mais le moment suprême est arrivé. Je ne puis me défendre d'un certain malaise en commençant ce chapitre. Mais ma confiance, peut-être trop présomptueuse,

en. votre amitié, me donne le courage de retracer des scènes dont votre noblesse d'âme sera révoltée.

. . . .

J'étais donc entré dans un des plus somptueux palais que je n'eûsse encore vu de ma vie. J'étais déja habitué à cette vie de mystère, et cet incident ne me causa aucune surprise Quelques minutes après l'un deux prit un ton solemnel, et me demanda si je voulais être "*mentali*," comme ils l'étaient. Je demandai alors quelques explications sur ce mot. Elles ne me furent pas données très exactement. Je n'y vis rien de méchant ; je fis le serment d'usage sur la poignée de mon épée. Ma réception fut magnifiquement chômée. Je reçus le nom de *Magnifors*, et commençai avec eux le métier de mystère. Ma ferme croyance en m'initiant aux secrets de la

société, était de faire une vie de fêtes, soutenue par le jeu et les spéculations. Je vis bientôt qu'il en était autrement.

Un soir nous étions trois au théâtre français. Plusieurs dames nous entouraient. L'une d'elle portait les plus beaux pendants-d'oreille que l'on puisse voir. Je sus plus tard qu'ils valaient cinquante mille francs. Nous étions à causer en attendant la levée de la toile. Tout à coup ma voisine pousse un cri et porte les mains à ses oreilles qui saignaient abondamment. Elle regarde derrière elle, nous l'imitons....personne.... Les pendants-d'oreille n'y étaient plus cependant. La dame oubliait la perte de ses joyaux pour soigner ses oreilles qui saignaient toujours. L'un de nous court sur les traces du voleur invisible, mais il revient bientot sans nouvelle. Celui-là même me fit voir après le spectacle les

pendants-d'oreille de la dame, et me raconta en badinant comment il s'y était pris. Les autres trouvèrent le tour si subtil et si amusant qu'il me fallut rire avec eux. Vous voyez déjà quels événements contiendra cette seconde époque de mes courses Européennes. Je ne m'amuserai pas à entasser une foule de détails. Ce récit n'en finirait pas. Je ne me plûs pas longtemps dans cette vie de rapine. J'en aimais le spectacle avec folie, mais je n'étais pas né voleur. Je dressais les plans et les fesais éxécuter. Mes amis tentèrent des coups hardis qui nous compromirent un peu. Je jouissais du respect et de l'admiration des assossiés. Je n'avais essayé aucun coup de main. Mais tant que mes instructions furent fidèlement suivies, jamais le succès ne nous manqua. Les entreprises de sang ne furent jamais de ma dictée. Je m'y opposais

de tout mon pouvoir. Plus de cinquante victime m'ont ainsi dû la vie sans le savoir. Dès que notre réputation fut un peu entachée, nous prîmes le parti de la mer. Mais avant de quitter Milan, je dois vous donner une idée de nos richesses. Un chateau que nous n'habitions presque jamais constituait le premier de nos biens fonciers. Nous avions en outre le magasin dont je vous ai parlé, qui contenait la valeur de plus d'un million. La première de nos richesses et notre séjour de délectation était, sans contredit,notre palais sousterrain qui tenait en front au magasin de la rue principale et aboutissait à un autre magasin aussi riche sur la *Romanza*. La construction de ce sousterrain est ce que j'aie jamais vu de plus gigantesque. Deux arpents de longueur sur une demi stade de largeur eu complétaient les dimensions. Il contenait

vingt cinq grandes pièces et réunissait en ornements tout ce que la terre fournit de plus riche. Plus d'un million avait été employé à faire de ce lieu ce que l'imagination ne peut concevoir sans avoir vu. Puisque j'ai juré de ne rien vous céler, il faut vous dire qu'un sérail de soixante amazones n'était pas la moindre de nos richesses. C'était encore la fleur de la Circassie. Je passe rapidement sur ces particularités parcequ'elles me conduiraient trop loin. Cette vie me fatigua dès qu'on en vint à soupçonner notre probité. Quoi que je fusse inconnu à Milan où mon véritable nom était ignoré de tous, excepté de mes compagnons, je tenais néanmoins beaucoup au rang honorable dont nous avions joui jusque-là. Notre bande consistait en vingt cinq hommes des plus éminents de la noblesse fran-

çaise et italienne. Je n'étais pas noble, il est vrai, mais je les surpassais tous par mon éducation. Ce n'est pas par un point de vaine présomption que je dis ceci, mais chaque chose trouvera sa place par la suite. Je complotai donc avec vingt de mes compagnons d'organiser une frégate redoutable pour commander sur la mer. Je me voyais enfin marin comme je l'avais toujours embitionné; je n'avais jamais désiré être voleur ou pirate, mais ma folie était de me voir marin libre. Nous eûmes bientôt à notre disposition un navire de trente six canons et de cinquante hommes d'équipage. Depuis le plus simple matelot jusqu'au capitaine, il n'y avait pas un homme de basse origine ou de la classe commune des brigands. Nous étions, pour ainsi dire, les rois des pirates. Nous prîmes la méditerrannée pour

théâtre de nos courses. C'était la place la plus lucrative. Les vaisseaux transportaient alors les richesses du levant en Angleterre et en Hollande. Il est vrai que nous rencontrions souvent des vaisseaux de guerre ; mais nous arborions les pavillons des différents peuples que nous voyions, et nous passions ainsi sans coup férir. La première capture que nous fîmes me valut le commandement du navire. J'y déployai une force et une adresse qui les surprit au point de me proclamer prince de la mer. Après six mois des courses les plus heureuses, nous nous vîmes poursuivis par cinq vaisseaux anglais qui avaient été envoyés expressément pour détruire notre petite escadre. Il n'y avait pas à lutter. Nous avions heureusement le meilleur voillier de la Méditérannée. Mais il nous fallut fuir les côtes de l'Europe. Nous prîmes la route de

l'Amérique. Après un mois de la course la plus rapide, nous croyions nous être échappés des mains des Anglais. Une nuit sombre et orageuse nous avait dérobé leur marche. Nous nous trouvons le matin à quelques pas d'eux. Il n'y avait plus moyen de fuir. Nous étions heureusement près de terre ; la Jamaïque nous servit de retraite. Après avoir couru les bois pendant quelques jours, nous y trouvâmes une retraite que nous convertîmes en palais de Milan. Les Anglais n'entendirent plus parler de nous. Notre commerce s'enrichit chaque jour de plus en plus. J'étais toujours chef de la bande ; mais je n'assistais jamais à aucune entreprise. Je préparais les coups et dirigeais la marche. Mon habilité devint telle qu'on ne voulait rien faire que d'après mes suggestions. Nous reçûmes alors une députation

d'une bande stationnée dans une île voisine et qui avait habité la même retraite que nous. Leur but était de me prendre aussi pour leur chef, avec la condition que je passerais la moitié de l'année avec eux. Mon amour propre en fût piqué ; j'acceptai. Au bout de deux mois, dix autres bandes, dont la plus éloignée était à cent lieues, me choisirent encore pour leur *roi*. Je reçus alors le titre de *Grand*. (I) Mon nom était connu des autorités civiles, j'entends mon titre de *Grand*. Mais je voyageais sans cesse d'une loge à une autre, de manière à ne pourvoir être rencontré nulle part. Au mois de Juillet 1811, je comptais denx cents loges sous ma domination, dans les deux Amériques. J'entrepris alors d'établir un code de lois pour régir

(1) Pour ne pas interrompre le récit de Gustave, nous remettons à dire plus tard l'effet que droduisait cette lecture sur Louise.

mon peuple qui ne regardait pas les institutions civiles de très près. J'employai un mois à le rédiger et à en faire signifier copie à toutes les bandes, avec l'ordre de se démettre de leurs engagements avec moi s'ils ne voulaient s'y soumettre. Je vous le donnerai ici comme document curieux.

INSTITUTIONS DU GRAND.

Loge No 1 2 *Septembre* 1811.

JAMAÏQUE.

HAÎNE AU MEURTRE,

MORT AUX ASSASSINS.

No des loges de douce-rapine, soumis à l'empire du Grand, l'an

le jour du mois de

ART. 1er. Le meurtre sera en abomination et puni de mort dans l'empire du Grand.

2nd. L'assassin échappé sera indirectement dénoncé à la justice civile sous ses nom, prénom et signalement.

3ème. Toute fille conquise sera amenée devant le Grand qui en disposera à son gré .... sa vie sauve.

4ème. L'accusé de meurtre pourra obtenir son procès, s'il ne s'avoue coupable.

5ème. On procédera à nommer un juge dans chaque loge tous les six mois.

6ème. Les devoirs de ce juge seront comme suit : Veiller aux entreprises, les empêcher si elles ne peuvent avoir lieu sans effusion de sang, tenir un régistre de tout ce qui se fera. En tête de ce régistre sera écrit le présent code dont lecture sera faite le premier lundi de chaque mois. Faire un rapport exact et fidèle de sa gestion au Grand, quand il fera sa visite, qui aura lieu tous les deux ans ; diriger et présider équitablement les procès, et faire exécuter la peine par celui que le sort désignera.

7ème. Le juge ou sécrétaire de chaque loge, n'assistera jamais à l'exécution des entreprises, enfin de tenir la société en bon ordre, dans les cas d'accidents.

8ème. Appel pourra être fait par un condamné à la justice du Grand qui se transportera aux lieux nécessaires sur avis.

9ème. Les biens de l'Eglise seront exempts des dévastations des loges du Grand, à qui on dénoncera les fautes commises contre les propriétés ou les personnes du clergé de quelque croyance qu'il soit.

Suivaient encore plusieurs articles de moindre importance. Personne ne refusa de se soumettre à ces lois. Je commençai alors une visite générale de mes nombreux sujets. J'en fis le dénombrement et je comptai trois mille hommes actifs à ma disposition. Ajoutons à cela à peu près deux mille autres personnes qui consistaient en femmes et enfans. L'accueil qu'on me fit dans ma visite fut vraiment royal. Je prenais gout à l'état. Je n'avais jamais prêté littérallement la main à un vol ; mais dans l'espace de trois mois, je vis par les régistres de quatre vingt dix huit loges, que douze millions

étaient entrés dans nos caisses. Je trouvais partout une organisation qui flattait ma petite royauté. Je ne passais qu'un jour ou deux dans chaque loge. Mais ils étaient on ne peut mieux fêtés. J'ajoutai beaucoup à mon code dans ma visite. Je parcourus ainsi toute l'étendue des deux Amériques. Les Etats-Unis contenaient à eux seuls cent cinquante loges.

Mon siége *royal* était à la Jamaïque. J'y avais une caisse de trois millions à ma propriété personnelle. J'en aurais pu accumuler trente si je l'avais voulu mais ce que j'avais était suffisant pour tous les cas de mauvaise fortune. Je recevais annuellement de chaque loge un tribut de deux cents louis ; ce qui me fesait un revenu clair de quarante mille louis. Mon système de rapine en améliorant le sort des victimes augmentait aussi les produits de nos courses. Le secrétaire de chaque loge

était le plus instruit et le plus capable de tous. Il étudiait les affaires, prévoyait les échecs et dressait des plans méthodiques qui manquaient rarement de succès. Je portai mes vues plus loin. J'introduisis une espèce de morale parmi ces gens grossiers. J'ennoblissais ma profession par la manière dont je l'envisageais. Les brigands ont une origine aussi ancienne que le monde. On ne peut dire qu'ils sont nécessaires à l'ordre social, mais malheureusement il faut avouer que le mal a encore plus d'existence que le bien. Jamais les puissances n'ont pu restraindre le vol. Il se commet plus particulièrement sous les yeux des autorités qu'à l'écart. Pendant mon séjour à Paris, on y comptait trente mille personnes qui ne vivaient que de rapine. Quelle est cependant la ville la mieux gardée que Paris dans toute la

France. Une gendarmerie puissante y est entretenue avec des frais énormes. Néanmoins plus la police est active et nombreuse, plus les vols et les voleurs se multiplient. Considérant donc l'existence de ces derniers comme nécessaire, je pris la mission de diminuer l'horreur de leur vie et les maux qu'ils causent au genre humain. Mon éducation d'enfance me fit découvrir un autre bonne œuvre à faire. J'avais été élevé dans les principes de la Religion Catholique. Mes fautes et mes brigandages n'avaient jamais altéré les bonnes maximes qu'on m'avait enseignées pendant mon enfance. Je m'étais marié dans l'Eglise grecque sans déroger à ma profession de foi. Mais j'ai toujours entretenu des idées de tolérance et de libéralisme envers les religionnaires d'une autre croyance. J'ai toujours aimé sincèrement la reli-

gion malgré le peu de relations que je professais ouvertement avec elle. Les plus douces distractions de mes voyages, je les ai dues à la foi de mon enfance et aux ministres d'un Dieu que ma vie semblait affronter. Dans mes visites à mes différents sujets, j'eus beaucoup de rapports avec les prêtres catholiques qui se trouvaient sur mon passage. J'avais un double bnt en explorant cette branche de la société. Celui de faire revivre des souvenirs encore pleins de charmes et en second lieu d'étudier leur manière de vivre afin d'en tirer un profit pour ma profession et de servir la religion en même temps. Sur trois cents à peu près que je visitai dans le cours de douze mois, je trouvai dix prêtres dignes de mon attention et favorables à mes vues. Je dois aussi faire entrer dans ce nombre quelques ministres de

religions étrangères à la mienne. Quelques unes de nos loges manquaient de secrétaires, vû qu'il ne s'etait trouvé parmi eux aucun homme capable d'en remplir les fonctions. Chacune de ces dix personnes portait sur la figure la marque de leur dégradation et de l'indignité de leur conduite. Je les trouvai vieux dans le crime. Ils avaient trompé pendant longtemps par leur hypocrisie et une ostentation de vertus radicalement opposées à leurs vices. Cinq d'entre eux paraissaient éprouver un malaise invincible à la vue des femmes. Ils les maltraitaient ouvertement, mais en secret c'était autre chose. Leurs figures portaient l'empreinte d'une crapuleuse concupiscence. Je les épiai de près et découvris en peu de temps le fond des choses. L'autre moitié de mes *dignes* ministres s'était

vouée au célibat pour embrasser avec plus d'étendue l'exercise d'autres passions aussi détestables. Tel qu'une avarice sordide qui ne connaissait ni frein ni loi, une ivrognerie dégradante, une tyrannie allumée par la méchanceté et couverte du manteau de la Religion. Je respectais trop le corps sacré auquel ils appartenaient pour leur permettre plus longtemps cette vie de sacrilèges. Mes gens les enlevèrent par mon ordre, et je les forçai d'exercer parmi des brigands une vertu qu'ils avaient méprisée parmi les honnêtes gens. (1) Je parvenais ainsi à la double fin que je me proposais. La société était purgée des hommes les plus corrompus, et notre commerce en retirait un profit im-

(1) Plinax que Louise avait rencontré dans la caverne de Chateaugay avait changé de ministère pour des causes pareilles. Le Grand l'avait découvert aux environs de Montréal.

mense. Combien d'hommes dont l'éducation à jamais enfouie sous les sales dégradations des passions les plus bestiales, pourraient ainsi servir l'espèce humaine. Car on peut appliquer à de meilleurs fins la répression des scélératesses d'une infinité de personnes qui se livrent à une profession plustôt qu'à une autre afin de mieux miner en dessous les bienfaits de l'ordre social. Une expérience constamment réalisée à prouvé qu'il n'y avait pas de place où le crime se déchainait avec plus d'impétuosité que dans l'état ecclésiastique. Un homme d'église ne peut tenir de milieu entre la vertu et le vice. Il doit être tout vertueux ou horriblement criminel. S'il penche vers ce dernier abîme, rien ne pourra s'opposer à sa marche d'abominations. Dans le court examen que j'en ai fait, j'ai découvert

des crimes dont l'atrocité surprendrait les bandits des galères. Je mêlais donc ainsi le bien au mal. Je me fesais une espèce de gloire de ma mission à laquelle je prenais gout de jour en jour. Vers le mois d'avril 1812 je portai mes pas vers les Canadas, où je comptais vingt cinq loges soumises à ma domination. La guerre venait de se déclarer activement entre les Etats Unis et l'Angleterre.

Les frontières des Canadas étaient le théâtre de luttes journalières. Le cœur me battait fortement en mettant le pied sur le sol de ma naissance. La première pensée qui surgit en mon esprit fut le contraste de l'époque de mon départ de cette terre avec celle de ma rentrée. J'en étais parti, dans l'âge de l'innocence baptismale, j'y touchais pour la seconde fois avec le nom et l'autorité d'un chef de trois

mille bandits. Je jetai un souvenir sur ma famille, mais ce reflet effacé ne toucha mon esprit que comme un premier réveil après de longs songes, qui fuient la mémoire et dont on cherche à composer un fait si disparate à la fin qu'on l'oublie aussitôt comme une chose trop futile. Je ne me rappelais plus aucun trait de mon père, quant à ma mère et à ma sœur à peine les avais-je déjà vues. J'étais d'ailleurs si occupé à la poursuite de mon entreprise, à laquelle je tenais de cœur, que je passai quelquefois à quinze pas de mon père sans le reconnaîre ni même y penser. Je savais que j'étais né en Canada, mais je ne connaissais nullement en quelle partie des deux provinces. Je m'informai quelquefois du nom de Duval. Je rencontrai un homme de ce nom près des Trois Rivières. C'était un pêcheur que je

trouvai presque mourant de faim. Je savais que mon père n'était pas dans une situation aussi précaire. Je lui fis décliner sa lignée de famille. Il n'existait aucune relation entre lui et moi. En vertu du nom qu'il portait je le tirai de la misère et j'ai sçu depuis qu'il était très aisé et promettait de donner au pays des descendans honorables. Je prenais ces renseignements plus par curiosité que dans le dessein de rentrer dans ma famille; car je chérissais trop ma profession dans le temps pour l'abandonner. Les loges établies en Canada étaient généralement pauvres en comparaison des autres. La guerre leur fournit cependant l'occasion d'amasser quelques richesses. Depuis l'adoption générale de mon système de gouvernement, les loges s'enrichirent considérablement, et se firent beaucoup moins d'affaires avec la justice civile. Le meurtre

était très difficile à étouffer parmi un peuple qui se nourrit habituellement de sang et de carnage. J'avais néanmoins réconnu qu'il n'était pas nécessaire au *commerce ;* qu'il lui nuisait au contraire. En effet, un homme est volé, il est heureux de s'en tirer à si bon compte... il n'ira pas soulever la terre contre les dévaliseurs. Dès le lendemain les auteurs du vol peuvent se remettre sur la route. Mais qu'on trouve un cadavre... mille bras vont se lever pour venger la mort de la victime. Un mois, deux mois s'écouleront avant de permettre aux assassins de recommencer leurs brigandages. Dans le premier trimestre qui suivit l'établissement de mon code, deux meurtriers ont eu leur procès en ma présence et ont été exécutés sous mes yeux. Cette exemple de rigueur en imposa aux plus sanguinaires. Ils virent qu'il fallait embrasser le métier

tel quel, ou y renoncer entièrement. Sur mes trois mille sujets, dix l'abandonnèrent, mais huit d'entre eux revinrent après une affaire qui faillit leur être sérieusement jouée par la justice. Je vous disais donc que j'étais en Canada. Je vais bientôt terminer cet article ; mais avant je vous ferai remarquer que ceci est écrit non pas dans le but d'exciter votre curiosité par le récit de faits merveilleux ; mais pour donner un aperçu général de ma vie avec quelques commentaires pour en diminuer l'horreur.

Aucune particularité ne marqua mes voyages en Canada. J'en viendrai donc de suite à l'évènement qui terminera cette époque. Nous avions près de Chateaugay la loge la plus riche des deux Canadas. C'était aussi la mieux organisée. Je l'avais choisie pour mon siège de Gouvernement pen-

dant mon séjour dans cette Province. J'ètais là depuis quelques jours quand mes gens découvrirent qu'il y aurait un coup important à faire. L'entreprise était difficile. Ils me demandèrent de leur dresser une ligne de conduite. J'allai moi-même explorer le lieu. Je traversai seul le fleuve et j'abordai à cette ile vers le milieu du jour. D'après les renseignements que j'avais pris je reconnus bientôt la place à exploiter. Quand j'eus examiné sur tous les sens je me rendis sur la rive pour retourner à Chateaugay. L'obscurité commençait alors à envahir la terre. Sur le point de pousser mon esquif, je vois venir à moi un jeune homme qui me demanda par méprise si j'étais prêt à partir? Il s'appercut bientôt de son erreur, mais il ne refusa pas l'offre que je lui fis de traverser avec moi. Chateaugay était aussi le terme de son voyage. Ce fut d'abord

par bonhommie que je le lui proposai. Il accepta et je m'en réjouis fort, en plaçant dans le canot un énorme sac d'argent qu'il portait avec lui. Dans le cours de la traversée il me dit qu'il se rendait au camp de Chateaugay et qu'il appartenait à la milice canadienne. Je crus alors qu'il avait été chargé d'une mission de la part du Gouvernement et que l'argent qui l'accompagnait était quelque subside de guerre. Avec une telle pensée il aurait été mal de ma part de frustrer mes gens d'un gain si facile. Je ne sais encore si mes conjectures n'étaient pas réellement vraies. Toujours est-il qu'il fut loyalement dépouillé et détenu dans la caverne. Quand je vis la figure de ce jeune homme à la clarté des flambeaux, j'eus sincèrement regret de l'avoir fait tomber dans un piège aussi perfide. Depuis le commence-

ment de mes brigandages rien n'avait pu m'en démontrer clairement la honte et l'horreur. Ce jeune homme avec sa figure virginale et innocente, la douceur de ses paroles, la grâce et la noblesse de sa démarche me tira d'un long sommeil. Je me méprisai moi-même et le souvenir de mes triomphes en Grèce me fit voir le précipice affreux où j'étais tombé. Je ne demeurai malheureusement pas long-temps sous l'influence de mes repentirs. La fumée des hommages de mes gens me remit entièrement sur la route de l'infamie, et je me contentai de promettre la réhabilitation de ma victime. Je ne pouvais laisser partir ce jeune homme si près de notre retraite. Je m'éloignai la nuit suivante avec lui et gagnai la loge la plus prochaine qui se trouvait dans une petite ville sur les frontières des Etats-Unis. La nuit même de notre arrivée dans cette loge mes gens com-

mirent une imprudence qui causa leur destruction A peine eus-je le temps de m'échapper après que ma jeune victime m'eut cassé le bras gauche avec une balle. Ce fut alors que je pus mettre en pratique pour moi-même, mes connaissances en chirurgie. Quelques jours après ma fuite précipitée, le Gouverneur de l'Etat de New-York mit ma capture à prix. Mon signalement y était donné avec toutes les particularités qui pouvaient me faire découvrir. Mon bras fracturé était la marque la plus frappante. Je ne pus trouver de retraite que dans les bois. Sans autre remède pour mon bras que des herbages et des charpies végétales je prévins la gangrène qui paraissait déja, et en peu de jours je pus soutenir l'écharpe. Je gagnai mes îles avec la promptitude d'un cerf. Le triomphe d'un roi malheureux fut l'accueil que je reçus dans mes loges de prédilection.

On baisait mes habits de respect et de sauvage affection. A peine pourrait-on croire le vif attachement qu'avaient pour moi ce peuple qui ne connaissait ni lien de parenté ni aucune sensation d'âme. Pour le coup leurs hommages ne purent me faire oublier les réflections sur lesquelles ma fuite malheureuse m'avait fait passer. Je restai parmi eux le temps nécessaire à ma guérison. Je résolus alors de rompre définitivement avec cette vie d'opprobre. Il m'était très facile de le faire. J'avais trois fortunes immenses entre les mains et ma volonté absolument libre. Je donnai encore quelques soins à mes sujets en leur laissant des instructions et en transmettant mon pouvoir à l'homme le plus capable de me succéder. Ces dernières dispositions terminées je m'embarquai pour l'Europe avec une caisse de quatre milions en or et en pierreries.

1813 à 1815.

J'anticipe un peu sur le temps pour commencer cette dernière époque, car elle est trop importante pour la lier avec celle dont le récit, m'a tant coûté. j'avais laissé l'Amérique sur les derniers jours du mois d'août. Je possédais un capital qui me permettait d'agir en *Grand.* Mais j'étais bien déterminé à changer la signification de ce titre. Mes argents placés à rente me rapportaient un revenu qui pouvait suffire à la vie d'un prince. La langue grecque m'était très familière ainsi que les usages. Je parcourus l'Europe en prince grec, entouré des sympathies que professait tout le monde pour ma prétendue nation dont le malheur ne pouvait manquer d'intéresser. Le souvenir d'Alpina revint alors fortement à mon esprit. Je revis la grève et mon beau

père. Je le trouvai dans la situation la plus malheureuse. Les Turcs avaient reconquis presque toutes leurs provinces et le père d'Alpina avait perdu toute sa fortune. Mon infidèle épouse avait reçu son châtiment. Par de nouvelles intrigues liées avec les fils du sultan elle avait encouru la colère du descendant de Mahomet et payé ses fautes de sa vie ; tel fut au moins ce qu'on m'en dit. *Daupilas* son père avait conservé de moi le plus tendre souvenir. Il oublia en me revoyant les malheurs de sa famille et ceux de sa patrie. Je fus heureux de le relever de la profonde misère où il gémissait. En véritable grec de l'antiquité il employa mes secours à ranimer le courage abattu de ses concitoyens. Je n'étais plus passionné comme autrefois pour les aventures hasardeuses ; j'aidai les insurgés d'une somme considérable et je repartis pour

Rome où je brûlais de célébrer le carnaval. J'y arrivai la veille et j'eus le temps de me préparer à y jouer un rôle illustre. Je détaillerai un peu cette circonstance parcequ'elle eut pour moi des résultats intéressants. Les Italiens ne chômèrent pas avec joie cette grande fête populaire. Le pape était alors en captivité par les ordres de Napoléon. J'avais traversé la Turquie incognigto, mais j'en avais amené un superbe cheval arabe que je gardai pendant tout mon séjour en Europe. J'achetai à grands frais un costume grec pour les jours de carnaval. Je parus dès le matin avec tout mon faste oriental et je parcourus la ville où je rencontrais partout des regards ébahis de curiosité. L'usage italien prescrit le masque, mais comme personne ne me connaissait, j'y allai front haut. Les dames romaines consument toutes

les heures de la journée à examiner les passants du haut d'un balcon. J'avais oublié Alpina, depuis que son père m'avait dit qu'elle était morte. Je pouvais donc négocier encore avec l'amour. Les balcons avaient pour moi un attrait invincible. Je les voyais de loin à l'aide d'une jumelle, et je préparais d'avance des fleurs aux unes, des dédains aux autres. J'aperçus de la sorte une longue galerie sur la rue du Vatican. Un grand nombre de dames s'y amusaient en folâtrant gallamment avec de jeunes Italiens de beauté douteuse. Du plus loin qu'elles m'apperçurent, je les vis se pencher mollement sur la balustrade et fixer sur moi des regards d'attention et d'un minutieux examen. Je rallentis le pas de mon cheval en y arrivant. Tous les yeux étaient sur moi et les bouquets de fleurs tombaient

avec tant d'abondance que mes deux domestiques ne pouvaient fournir à me les rendre. Mon cheval aussi orgueilleux et fier que son maître s'était arrêté en face de la galerie. Je ne m'appercevais pas de l'inconvenance de cette pause, tant j'étais occupé à considérer une de ces dames, qui après avoir lancé une couronne de lys m'examinait aussi de son côté avec une attention extrême. Enfin après quelques minutes de cette muette stupéfaction, nous nous reconnaissons .... C'était Alpina,........ mon amour propre fut en ce moment plus fort que ma surprise. Ma figure prit l'expression d'un sévère dédain.., et un sourire d'amère ironie contracta mes lèvres. Quant à elle, elle finit la scène comme le font les épouses ou les amantes infidèles. Elle s'évanouit et se renversa sur le

parquet de la galerie. Je vis par sa chûte, que cet évanouissement ne tenait pas de la feinte. Car elle tomba violemment et ses pieds retenus sur le haut de son siège découvrirent tout ce qu'il y a de séduisant chez une femme. Ses compagnes se hatèrent de la secourir et surtout de voiler le mystère des époux. Mais j'en avais assez vu pour me rappeler que ce trésor était à moi. En dépit de la violation de ce qu'elle me devait et de mes sentiments autrefois si cruellement blessés, je sentis renaître toute la flamme de mes premiers amours. Je ne quittai la galerie que lorsqu'on l'eût enlevé à mes regards. Je poursuivis ma route avec beaucoup moins d'indifférence qu'auparavant. J'ambitionnais néanmoins les hommages des femmes à un tel point que je finis le carnaval sans repasser devant la galerie où j'avais

découvert Alpina. Je me proposais bien de la voir et de lui parler, mais je redoutais le moment de voir combattre mes reproches avec les charmes les plus enchanteurs et surtout les larmes d'une femme. Huit fâcheux évènements m'étaient déjà arrivés à cause de ma faiblesse pour ces larmes divinement suppliantes. Je les craignais pour cette raison, beaucoup plus que les armes des Turcs. Quoiqu'il en soit, cinq jours après cette aventure je cherchais la galerie du Vatican. J'avais laissé mon costume grec. Malgré cet incident je fus reconnu de loin. Je vis un homme sur la galerie qui partit avec une célérité ridicule en m'appercevant. Il y était sans doute aposté pour donner avis de ma présence en ces lieux. Car je n'eus pas le temps de traverser la rue que la porte s'ouvrit et qu'un laquais en livrée

me pria d'entrer. On me conduisit dans une salle magnifiquement parée où je trouvai Alpina assise sur un fauteuil et encore convalescente. A peine eut-elle la force de se lever et de se jetter dans mes bras. Je n'eus pas de mon côté le courage de la repousser. Nous demeurâmes longtemps étroitement embrassés sans qu'aucun de nous ne prononçat une parole. Nous pleurions l'un et l'autre...Enfin je m'assied sur son fauteuil et la retenant sur mes genoux je la couvris de baisers et de larmes.

— Que je suis heureuse de te revoir, me dit-elle alors, tu viens sans doute d'Athènes, comment se portent mon père et ma mère ?"

Je lui fis alors le récit de mon dernier voyage en Grèce, comment son père la croyait morte et comment aussi je me croyais veuf depuis quelques mois. Je ne mêlai aucun mot

de reproche à ce discours. Je ne lui fis pas même soupçonner que je connaissais un peu la manière dont elle avait pleuré ma défaite et ma mort apparante sous les ruines de Chrysopolis. Tout ce qu'elle me dit du sultan, fut qu'elle demeura quelque temps dans son sérail et qu'elle s'en était échappée sans avoir violé la foi conjugale. Elle me fit de sa délivrance un petit roman plein d'intérêt que je pris comme du miel. Quand elle m'eût inspiré un peu de confiance, je lui fis part de ce que j'avais vu du haut de l'observatoire d'Iconium. Elle s'en tira très bien. Je me trouvai en un mot remarié dans le temps même que j'avais projeté une vie de jeune homme activement coulée. J'étais bien loin de me plaindre de ce sort imprévu. J'idolâtrais toujours Alpina ; tous les moments du jour et de la nuit se pas-

saient près d'elle. Je n'étais pas néanmoins sans quelque soupçon sur la sincérité de ses paroles. Je ne me doutais nullement de la tendresse de son amour, mais je voyais aussi qu'elle me cachait quelque chose. Elle me prescrivait une heure d'entrée et je ne pouvais sortir que lorsqu'elle le trouvait bon. Tout semblait néanmoins se rapporter aux prévenances de l'amour. Je ne devais pas entrer à telle heure, me disait-elle, parce qu'elle serait occuppée aux affaires de la maison ou autre chose de cette nature. Quand je m'informai comment elle possédait les richesses que je voyais briller dans toutes les parties de la maison, elle me dit qu'elle demeurait avec la femme d'un vieux militaire italien qui l'avait protégée dans sa fuite d'Iconium. Le ton d'autorité qu'elle avait et la liberté avec laquelle

elle vivait me donnèrent beaucoup à douter de la vérité de cette explication.

— Mais, lui dis-je, alors il ne faut pas être à charge plus longtemps à ces bonnes gens."

— Je vous prie, me dit-elle, de laisser à mon loisir de résider ici ou d'en partir quand je le jugerai à propos."

Je n'insistai pas. Nous vécûmes un mois entier dans toutes les jouissances d'un amour sans limites dans ses satisfactions. Je ne pensais plus à laisser Rome. Je croyais enfin mon sort fixé quand advint l'aventure la plus bisarre qui me replaça dans mon *célibat conjugal.* J'étais un matin près d'Alpina. Nous étions à causer en déjeunant langoureusement après une nuit des plus heureuses, quand on sonna de manière à faire tomber la sonnette et le pivot qui la portait.

Alpina éprouva une émotion soudaine et involontaire en entendant ce bruit. Elle pâlit et attendit avec anxiété le retour de son domestique qui la disait toujours absente. Mais ce ne fut pas lui cette fois qui apporta la carte de visite. Je vis bientôt entrer un jeune militaire encore en habit de voyage.

— Que faites vous ici, me dit-il en entrant ? Et vous Alpina devais-je vous retrouver entre les bras d'un amant ?

— Ce n'est pas un amant, repris-je en souriant, c'est un époux.

— Un époux ! s'écria-t-il, suivez moi, monsieur, vous connaitrez l'époux d'Alpina......

—Votre époux, demandai-je à Alpina qui semblait ne plus vivre de frayeur ? ....Si mon épouse, qui l'est depuis trois ans ne désavoue pas ce que vous dites, exprimai-je au militaire, je vous la rends sans coup férir."

Alpina était muette et blanche comme le marbre. Nous jettions tous deux sur elle des regards étincelants de colère. J'entrevis aussitôt la fourberie dont j'avais été l'objet. Mon adversaire découvrit aussi la duplicité honteuse de son épouse ; car elle l'était réellement, si toutefois on peut appeler mariage celui qu'elle avait contracté avec lui.

— Puisque nous avons, reprit-il, l'un et l'autre autant de droit au lit de madame, sortons et dans quelques minutes l'un de nous deux l'aura sans partage."

Je n'avais jamais reculé devant une telle invitation. Cette fois néanmoins il m'en coûta de sacrifier la vie d'un homme envers qui je n'avais aucun tort et qui n'en avait aucun à mon égard. Mon séjour habituel chez Alpina avait percé dans Rome, son honneur était compromis, il ne voulut en-

trer en aucun arrangement. Un duel était pour moi ce qu'est pour un bon joueur une partie d'échec. Ce n'était plus avec sang froid que j'y allais,c'était en badinant et avec l'habitude et le rire indifférent d'un comédien sur la scène. Mon adversaire fut un peu intimidé par ma contenance assurée. Il ne me connaissait pas du tout et prenait mon ton d'indifférence pour de l'affectation qu'il se promettait de châtier à sa guise. Nous nous battîmes à l'épée. Je m'amusai longtemps à parer ses coups et à le blesser légèrement, espérant qu'il reviendrait à de meilleurs dispositions. Il s'apperçut bientôt de son infériorité, mais il en devint furieux et me pressa de si près que je le perçai presqu'involontairement. Je l'avais blessé au cœur ; il tomba sans mouvement.

Les duels n'étaient pas si consé-

quents à Rome qu'à Paris. Mes amis me parlèrent de mon succès comme on parle du gain d'un pari. Je revis aussitôt Alpina. Je l'accablai de reproches.

— Une grace, me dit-elle, qu'il me soit permis de m'expliquer."

— C'est assez, répondis-je, de la vie d'un homme et du bonheur de la mienne sacrifiés à ton infâme duplicité. Que les cheveux de ton père blanchis par tes fautes, que deux époux, l'un mort à la vie, l'autre au bonheur par ta honteuse duperie, te restent en souvenirs. Voici une bource, rejoins ta famille, expie tes fautes par une vie sage et repentante et souviens-toi qu'il reste un homme pour venger de nouveaux crimes, s'il t'arrive d'en commettre."

Je ne la laissai que lorsque je la vis embarquée pour la Grèce. Je l'oubliai

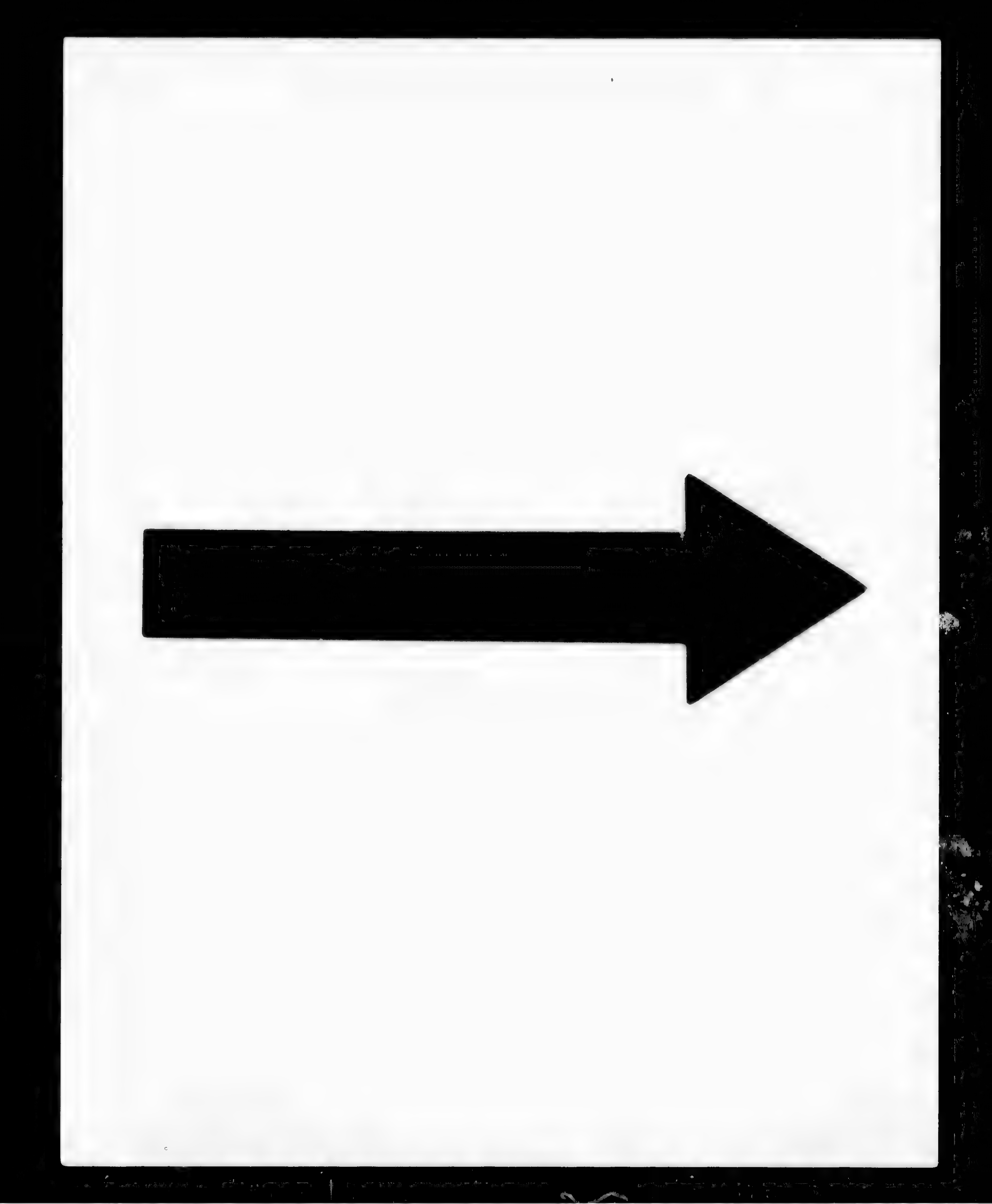
entièrement depuis. Je n'avais pas l'âme d'aimer cette personne après un tissu semblable d'infâmes actions. J'appris d'un de mes amis qui connaissait de ses aventures, autant qu'elle n'avait pu en cacher, qu'elle avait été au sérail pendant six mois. Elle avait pendant quelque temps joui des faveurs du sultan; mais ses fils lui jouaient quelque fois des petits tours qu'il savait punir avec sévérité. Il découvrit des intrigues que l'on appelerait incestes, mais qui étaient très communes au sérail. Alpina fut condamnée à mort et l'intrigant envoyé en Arabie pour s'y faire *Marabout.* Il lui fallait auparavant passer par la cérémonie qui fait les eunuques. La fougue expirante de ses passions lui donna le courage de sauver Alpina au risque de sa vie. Il la remit en effet entre les mains d'un jeune Romain qui se trou-

vait à Constantinople en qualité de voyageur. Ce jeune Romain la conduisit où je la trouvai et l'épousa sans qu'elle découvrit ce qu'elle me devait et ce qu'elle se devait à elle même. On sait ce qui arriva depuis. Trois jours après son départ pour la Grèce je reçus d'elle la lettre suivante :

Alpina à Custave.

NAPLES, ce 12 Mars, 1814.

Je m'arrête à Naples pour suppléer aux moments que tu m'as refusés pour expliquer ma conduite. Maintenant que je m'éloigne à jamais d'un époux que j'ai sincèrement aimé, tant que j'ai vécu avec lui, j'exposerai avec sincérité les motifs et quelquefois le sort qui ont dicté cette conduite. Ce n'est plus avec la méprisable effronterie d'une femme à deux maris que je parlerai. Je suis entrée pour jamais dans la voie des expiations. Je m'y soumets



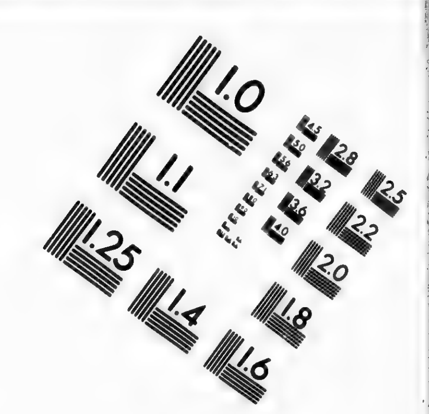
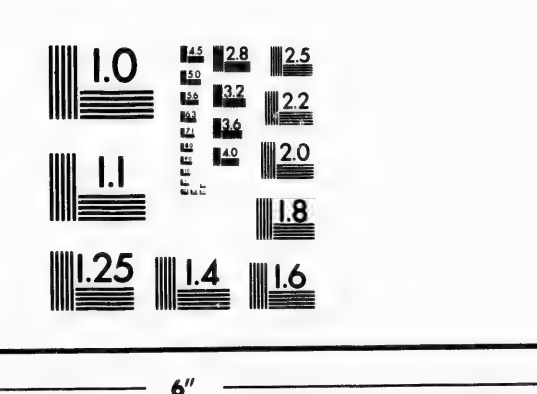


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





de bon cœur, je sais que je l'ai mérité. On a dit que l'inconstance était incompatible avec l'amour. Je proclame le contraire et la seule faveur que j'implore de l'époux qui me châtie, est de croire en mes paroles. J'ai vécu près de toi. Ton âme était magnanime et savante. Elle a pu me connaitre. Reporte ton souvenir sur les jours heureux de notre première union. Mon cœur était-il alors celui d'une infidèle ou d'une épouse indifférente. Oh! non, j'ai serré Gustave sur ce cœur. Ses élans n'étaient pas ceux d'une prude ni d'une fourbe. Je t'aimais... oui je t'aimais avec toute la passion dont une femme soit capable. Je t'ai perdu......,ma nature malheureusement inconstante ne laissa pas mon cœur vide par ta perte....,d'autres amours l'occupèrent....Cette passion criminelle portait son châtiment avec elle.......Je faillis la voir finir avec

ma vie.... Mon amant se sacrifia pour moi....je le perdis....,je l'oubliai pour engager encore une fois mon cœur. Je devais une dette de reconnaissance, je la payai par l'amour que je devais à toi seul....Mais j'aimais avec trop d'emportement pour découvrir ce qui me liait à toi et briser ainsi les plus douces jouissances de l'amour. J'avais déjà fait un pas vers le crime. Je fis alors le second....Je fus adultère pour la seconde fois....Je cédai enfin aux sollicitations de cet amant, je fis le troisième pas vers l'abime de l'infamie. J'épousai celui qui s'est ensuite follement sacrifiée pour une femme méprisable....Celui que tu as tué. Voici l'histoire d'une vie que je t'aurais cachée jusqu'à mon dernier moment si tu avais encore eu la faiblesse de me pardonner. Puisque je ne puis t'aimer quand je ne te vois pas, je tiendrai désormais mon cœur

en garde contre les surprises. Si le souvenir de notre heureuse union te ramène vers moi, tu retrouveras une épouse repentante et heureuse de ta présence. J'avais jusqu'à ce jour oublié mon père et ma mère pour ne penser qu'à mes amants. Maintenant que mon cœur volage a perdu ce qui l'animait, je cours avec amour vers ces tendres parents que ma perte accable de douleur. Heureuse encore, que tu m'aies destiné ce lieu pour attendre oisive une vieillesse importune. Je ne vivrai plus maintenant que de souvenirs....Souvenirs d'opprobre.... Souvenirs de jouissance...Enfin souvenirs de Gustave qui tient son bras levé pour châtier son épouse infidèle.

Adieu,

ALPINA.

Cette lettre m'arracha quelques soupirs. Alpina était odieuse, mais

elle était toujours belle....belle comme l'Hélène des Grecs....Mais je n'étais pas homme à me laisser dominer par une beauté odieuse. Je conservai ce dernier souvenir de mon épouse comme une arme contre son sexe dont je n'entretins pas depuis la meilleure opinion du monde. Je laissai Rome pour revoir Milan, où je ne trouvai aucun de ceux qui m'avaient ouvert la route du crime. Je brulais de revoir la France; mais il était difficile d'y entrer à cette époque. Nous étions alors sur les premiers jours de 1814. Je devais de toute nécessité me rendre à Toulon où j'espérais recevoir une réponse de mon oncle. Je lui avais écrit sur la fin de décembre 1813 afin d'apprendre quelque chose de ma famille qui semblait m'avoir entièrement perdu de vue. J'eus enfin le bonheur de toucher à Toulon quel-

ques jours après le retour triomphant de Napoléon de l'Ile d'Elbe. La réponse n'était pas encore venue, je donnai des instructions aux bureaux de poste, dans le cas où il viendrait quelques lettres à mon adresse. Je partis immédiatement pour rejoindre le cortège de l'empereur qui approchait insensiblement de Paris, tandis que Louis XVIII s'en éloignait rapidement. Il touchait à la capitale quand j'apperçus le tourbillon des peuples qui le suivaient. J'assistai à son entrée en la compagnie de deux de ses officiers que j'avais connus à l'école polytechnique. Je ne passai qu'un mois à Paris. J'y dépensai cinq mille francs pendant ces quelques jours. Un millier d'amis me tombait sur les bras chaque jour. Ce n'était pas avec regret que je voyais s'affaiblir mes finances. Mais l'adulation soignée que l'on

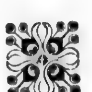
fesait à ma bourse me dégouta bientôt de cette vie. La réception de la lettre de mon père acheva de me retirer de ce gouffre de plaisirs pour les autres et d'ennui pour moi. Il me restait encore plus de deux millions. Je les restituai aux pauvres et me disposai à traverser la mer. Je repassai par les lieux où j'avais autrefois exercé mes brigandages. Je ne cherchai pas les lieux de refuge de mes anciens sujets. Je n'en revis aucun. Enfin après six ans de la vie la plus active, la plus extraordinaire, j'ai retrouvé ma famille et de nobles amis à qui je devrai les plus heureux moments de ma vie. Peignez-vous ma surprise en arrivant dans cette ile. La demeure de mon père était celle dont j'étais venu prendre la description afin d'y diriger une entreprise de brigandage pendant mon séjour à la caverne de Chateaugay. Je rends grace aujourd'hui d'avoir trahi la confiance

du jeune homme dont je vous ai parlé dans la seconde partie de ce récit. Sans l'intérêt que j'avais conçu pour lui et qui m'inspira de le conduire moi-même aux Etats-Unis, ma troupe entière tombait sur ma famille et y exerçait par mes ordres des ravages terribles. Permettez que je fasse trève avec ces pénibles souvenirs et que je termine en quelques paroles. Le bonheur des personnes qui m'entourent pourrait maintenant suffire à combler ma vie, si une antipathie secrète dont je n'ai jamais pu appercevoir la cause, ne m'avait interdit la société d'une sœur que je chéris avec toute l'âme dont je suis capable. Ma vue la blesse involontairement ; elle tremble près de moi......Il semble que je parais devant elle entouré de toute mon horreur de brigand. Serait-il vrai que l'innocence ne saurait soutenir la vue du

crime ! Si tel était le cas, les crimes seraient éternels. Car quel autre encouragement à la vertu que la présence de la vertu même. Si la vertu me repousse, où trouverais-je une retraite pour cacher ma vie passée ? Irais-je me jeter encore une fois dans l'abime d'infamie où j'ai consumé deux années de ma vie ! Oh ! non les avenues qui conduisent au sanctuaire de la vertu ne doivent pas être aussi terribles. J'ai été bon autrefois, j'étais juste et vertueux, j'avais encore mon innocence primitive, et cette innocence avait un bras pour retirer du crime les victimes que le sort et non la nature y avait conduites. Ne retrouverais-je pas dans ma sœur ces doux alimens du repentir et du retour au bien ! Ces deux années de malheur seraient-elles à jamais gravées sur mon front ! O, mes nobles amis, j'ai encore le cœur du brave et de l'honnête homme....

où conduirai-je plus loin ce récit? J'aurais à dire encore la magnanimité de mes amis, leur union fraternelle, et l'histoire de leur vie glorieuse par la probité, par l'honneur par la bravoure, par toutes les vertus qui décorent l'humanité. Mais le même cadre ne doit pas unir l'ange et le démon.

GUSTAVE.



V.

L'on conçoit facilement les fréquentes surprises qui interrompirent la lecture du manuscrit de Gustave. Louise avant tout y avait trouvé son compte. Elle avait identifié ses souvenirs effacés avec la réalité. Elle avait reconnu le Grand de la caverne en voyant son frère. Mais elle ne s'en rapportait pas sûrement à ses pressentiments dont l'expression aurait infailliblemet blessé la sensibilité de son frère, s'ils se fussent trouvés faux. D'autant plus encore, qu'elle se croyait si fortement tenue à la fidélité du serment qu'elle avait prêté, que sa conscience peu éclairée lui imposait toujours le même silence. Quand elle

ne put douter plus longtemps sur l'identité de son frère avec le brigand, elle manifesta un tel étonnement qu'elle fut forcée d'en dire la cause. Ses amis furent encore plus enchantés de cette découverte que du récit de Gustave, pour lequel leurs sentiments ne changèrent aucunement. Il ne restait plus pour rétablir l'intimité entière et concilier le frère et la sœur que de découvrir à Gustave la partie du petit roman, à laquelle avait concouru Louise. L'affaire était délicate. Gustave était déjà assez abattu par la gène qu'il inspirait à sa sœur pour l'attaquer de front par un denouement d'une simplicité brusque. Louise se chargea de terminer les souffrances de son frère d'une manière amusante pour chacun. S'étant procuré des habits pareils à ceux qu'elle avait lors de son départ pour Chateaugay, elle l'attendit dans un appartement obscur, éclairé d'une

faible lueur de flambeau. Elle était dans tout son appareil de voyage, ses pistolets et son poignard pour ornements. Quand Gustave entra, elle était assise près d'une bougie, le coude appuyé sur la table. On lui avait dit en entrant que les dames étaient allées à Montréal, et ne soupçonnant rien de leur dessein il marchait à plein pied vers la pièce qu'on lui indiquait. La vue de cette pâle lueur qui se reflêtait sur un grand nombre d'armes suspendues aux murs le reporta instantanément dans ses caveaux sousterrains.

— Que diable, qu'est-ce donc, dit-il aux amis, avez vous pris goût au métier en lisant mon mémoire ? Mais comment voilà mon jeune homme de Chateaugay ! Louise ! quoi ! c'est elle ! ah ! je comprends l'horreur que je lui inspirais !..

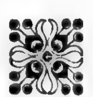
—Il n'y avait pas d'horreur, répondit

Louise en lui tendant la main, c'était une terreur de femme, un souvenir... mais je ne fuirai plus ce souvenir. Car il me dira que je t'ai connu noble au sein de la dégradation... Il me dira que c'est à moi qu'est dû ton retour à la vertu. Oublions ce qui a pu restreindre l'épanchement fraternel qui devait régner entre nous. Tu m'as valu, il est vrai, quelques peines, mais je te devrai toujours une partie du bonheur de ma vie. Car tu as aussi travaillé à l'union dont les jouissances ne seront plus heureuses sans ta présence et l'oubli du passé."

La scène évoquait de trop puissants souvenirs pour leur permettre de ne s'attacher qu'à l'originalité de l'action de Louise. Il y eut quelques larmes de part et d'autre, mais ce furent les larmes de la joie.... Le frère et la sœur entrèrent dès ce

moment dans la plus tendre intimité. St. Felmar était toujours dans les mêmes dispositions. Il vit avec déplaisir ce pacte de cœur. Mais il n'y pouvait rien faire. A quelques jours de là, Gustave partit pour un voyage qui devait durer un mois et dont il ne dit les motifs à personne. Il était revenu puissamment riche nonobstant ses prodigalités Européennes. Il emporta avec lui tout ce qui lui restait de sa formidable fortune. Le Canada était alors infesté d'un grand nombre de brigands qui violaient chaque jour la fidélité qu'ils avaient jurée aux institutions de leur ancien chef. Les meurtres et les vols les plus audacieux étaient les anecdotes de chaque jour. Gustave connaissait la retraite de tous ces bandits ; il entreprit d'en purger le Canada. Il visita toutes leurs loges, fit l'inventaire des biens qui s'y trou-

vaient, et les partageant entre eux il leur donna le goût d'une vie honnête et leur défendit de recommencer leurs brigandages sous peine de le voir lui même à leur poursuite. Ils le connaissaient trop bien pour oser lui désobéir. Personne en effet ne pouvait leur nuire autant que lui. Chacun retira une part assez grande du partage pour finir une vie aisée sans craindre ce qui les avaient forcés à ce métier... le travail. Quand les produits du partage n'étaient pas suffisants, il y suppléait par ses propres deniers. Ainsi mourut en Canada cette terrible ligue qui avait exercé ses ravages pendant de si longues années.



VI.

CONCLUSION.

Neuf ans s'étaient écoulés depuis la triple union qui avait allié les époux et cimenté l'amitié de ces trois couples heureux. Brandsome vivait toujours suivant ses premières dispositions, passant les six doux mois de l'année en Canada et l'hiver aux Etats-Unis dans le sein de sa famille. Alphonse trouvait chaque jour un bonheur nouveau auprès de sa naïve Ithona dont la fertilité ne démentait pas son origine. Trois beaux enfants lui fesaient chérir encore plus la fleur vermeille qu'il avait cueillie dans les bois. Gon-

zalve était toujours le voisin de son beau père hargneux, irréconciliable.. Louise était toujours la même : la fleur de la beauté, du sentiment et de la vertu. Quatre jeunes espiègles, vrais cupidons, dérobeaient les fruits du grand père en escaladant la clôture qui séparait les deux domaines que la haine avait jadis divisés et qui tenaient encore d'un côté à l'antique et sévère loi du Dieu Terme. St. Felmar avait toujours conservé sa féroce antipathie. Trois ou quatre fois il essaya de maltraiter sinon de tuer son gendre débonnaire qui lui rendait le bien pour le mal. En trois différentes occasions il l'avait rudement assailli, non pas avec des armes car il n'en connaissait pas l'usage, mais en vrai *batailleur* de sa trempe. La dernière fois qu'il tenta de le molester, il l'apostropha à la sortie d'une assemblée des notables de

la paroisse et le chargea d'injures en présence d'un grand nombre de personnes. Le colonel toujours impassible dédaignait de lui répondre. Irrité de ce silence, St. Felmar courut sur lui et le frappa violemment à la tête. Son chapeau était tombé, il le ramassa tranquilement et se tournant vers son beau père : " Eh bien, dit-il, êtes-vous satifait ?" Cette paisible riposte le mit en fureur, il redoubla ses coups et le sang jaillit avec abondance. Gonzalve le saisit avec force et le tenant sous sa poigne de fer, il l'empêcha de faire aucun mouvement. Le vieillard s'appercevant qu'il était trop faible, se débattait de tout son pouvoir. Mais c'était le bras de Milon dans la fente de l'arbre qui se referme. Le temps lui avait enlevé ses forces pour en faire don à de plus jeunes que lui. Le colonel le tenant dans cette position :

— Marquez bien ce jour, lui dit-

il, c'est le dernier qu'il vous arrivera de me toucher ou de m'injurier impunément. Je prends à témoin ceux qui nous entourent, que votre haîne brutale s'alimentera désormais ailleurs que sur moi et ce qui dépend de moi. . .allez et ayez bonne mémoire."

St. Felmar ne s'en serait peut-être pas tenu là, mais une huée d'imprécations lui fit prendre en toute hâte la route de sa demeure. Il ne reconnaissait la générosité de son gendre que pour s'animer d'avantage à le persécuter. Il crut néanmoins prudent pour lui de cesser ses poursuites. Louise et sa mère pleuraient continuellement de voir son opiniatreté farouche.

Deux années se passèrent depuis cette dernière scène sans qu'aucun évènement ne troublât la vie des deux jeunes époux, pas même l'humeur rancuneuse de St. Felmar. Ils étaient

donc à l'époque que nous disions naguère, c'est à dire, à la neuvième année de leur tendre union, quand il passa dans l'ile un pauvre mendiant qui vint demander le pain de la vie à la porte de Gonzalve. Les traits de cet homme cachés sous une épaisse barbe crasse conservaient encore les insignes de la probité. Gonzalve sans le reconnaître satisfit généreusement à sa demande et allait refermer la porte quand le vieillard lui dit.

— Monsieur, s'il vous plait, je crois reconnaître en vous une ancienne connaissance.

— Vraiment, répondit Gonzalve, entrez dans ce cas, vous me feriez plaisir en me disant de quelle manière et quand vous m'avez connu.

— Ce ne sera pas long, dit le mendiant, n'est-ce pas vous qui avez autrefois conduit un canot de malheureux

près de la grotte d'un pêcheur entre Laprairie et le Sault St. Louis ?

— Eh bien oui, qu'y a-t-il de plus ?

—Il y a de plus, monsieur, que je suis le pauvre diable qui ai enterré le mort et soigné le malade, ne me reconnaissez vous pas ?

— Pas absolument, mais quoi qu'il en soit, vous n'en êtes pas moins un digne homme. Tenez, voila pour payer vos anciens services." Et il lui présenta quelques pièces d'argent.

— Pardon, monsieur, dit le mendiant, je demande mon pain, c'est juste. Mais rappeler le passé pour avoir plus, serait injuste. Ainsi, permettez moi de refuser l'offre de votre générosité. Dites moi seulement si cette malheureuse victime d'autrefois est morte de ses blessures.

— Acceptez ceci, dit Gonzalve, et en passant chez mon voisin vous ver-

rez celui que j'avais confié à vos soins ; mais gardez vous bien de lui dire que c'est moi qui l'ai conduit chez vous.

— Merci, monsieur, vous étiez très généreux alors, vous l'êtes encore trop. Que Dieu vous bénisse."

Et il sortit. Ayant frappé à la porte de St. Felmar, il fut brusquement reçu par le sombre millionaire qui ne pouvait faire taire le dépit qui le rongeait. La porte était entr'ouverte, la mère de Louise arriva comme elle allait se refermer. La profonde misère et l'air plein d'honnêteté du vieillard la toucha. " Attendez," lui dit-elle, et elle courut lui chercher une copieuse provision d'alimens qu'elle déposa elle-même dans son sac. Le vieillard allait partir, quand St. Felmar qui l'examinait depuis quelque temps lui demanda d'où il était.

— Je suis de tout lieu pour le pré-

sent, répondit-il, mais autrefois j'habitais une cabane sur les bords du fleuve près de Laprairie. Si je ne me trompe, je crois vous avoir vu autrefois. Avez-vous longtemps souffert des blessures que vous aviez reçues sur le fleuve ?

— Ah ! vous êtes ce bon vieillard qui m'avez secouru.

— Non pas secouru, reprit le mendiant, mais reçu chez moi par les ordres d'un jeune homme qui a grassement payé mes services.

—Entrez, dit St. Felmar, vous agissiez, me dites-vous, par les ordres d'un jeune homme. Quel est ce jeune homme, je vous prie, vous ne m'avez jamais parlé de cet incident ?

— J'ignore, monsieur, le nom de ce généreux jeune homme, mais je sais qu'il a beaucoup fait pour vous et pour moi. C'est lui qui vous a d'abord sauvé la vie en conduisant votre canot

et après cela en hâtant les secours dont vous aviez besoin. Le chirurgien m'a dit à moi-même que s'il était venu une demi-heure plus tard, c'en était fait de vous.

St. Felmar passait la main sur son front pour rappeler ses souvenirs. Il n'avait jamais vu ce jeune homme et ne pouvait s'imaginer qui aurait pu prendre un si grand intérêt à lui, qui n'avait jamais fait de bien à personne. La voix de la reconnaissance parlait cette fois à son cœur endurci. Ne pouvant enfin apprendre rien sur celui à qui il devait tant il dit au mandiant :

— Attendez un peu, vous méritez toujours quelque chose de ma part. En souvenir de vos bons services vous porterez les habits que j'avais lors de cet accident.

Il envoya alors chercher une grosse malle qui était restée enfouie dans le

grenier depuis son retour de la cabane du pêcheur. Il l'ouvrit lui-même et tirant chaque pièce à son tour il la remettait au mendiant. En arrachant ainsi un vieil habit de drap, une médaille d'argent s'échappa de la poche et roula sur le parquet.

— Tiens, encore là, cette médaille, dit le mendiant, c'est moi qui l'y avais mise ; je l'avais trouvée dans le canot.

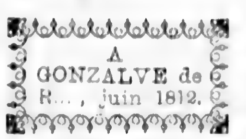
Emilie était courue la ramasser, un cri de surprise fut tout ce qu'elle put exprimer en l'examinant.

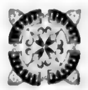
— Voyez, dit-elle à St. Felmar, voyez quel était votre sauveur."

En jettant les yeux sur le médaillon, la figure du millionnaire prit une expression indéfinisable de surprise, d'ébahissement et de morne incrédulité.

— Mais c'est impossible, répétait-il, c'est impossible.

La médaille portait cette double incription :







— Mais c'est impossible, disait toujours St. Felmar, mon plus cruel ennemi, se dévouer ainsi pour moi.

— Votre plus cruel ennemi, reprit la douce Emilie, que vous a-t-il jamais fait ? Reconnaissez le doigt de Dieu dans ceci et rendez à votre gendre l'affection et la reconnaissance que vous lui devez."

La tendre épouse pleurait à chaudes larmes, elle bénissait Dieu de l'heureux hasard qui allait la réunir pour jamais à ses deux enfants bien-aimés. St. Felmar était sombre mais un nuage de bon augure se réunissait sur son front.

— Entrez, dit-il au vieillard, dé-

pouillez vos habits pour en revêtir de plus propres, et demeurez ici, jusqu'à ce que j'en ordonne autrement."

Gustave était déjà couru chez son ami pour lui apprendre l'heureuse découverte qu'on venait de faire. Mais avant d'en voir les résultats il voulut savoir de Gonzalve comment toutes ces choses étaient arrivées. Il l'apprit, sous la promesse qu'il n'en dirait rien à son père. Mais ces confidences ne sont pas toujours les mieux gardées. St. Felmar connut alors toute l'étendue de sa méchanceté et en même temps la dette à jamais insolvable qu'il devait à son gendre. Il n'était cependant pas assez habitué aux bonnes actions pour courir rendre à son voisin le tribut d'une reconnaissance qu'il professait sans oser l'avouer. Deux jours se passèrent sans qu'on n'entendit parler de rien. St. Felmar

n'était pas encore sorti de sa chambre depuis la découverte de la médaille. Le troisième jour il parut enfin.... abattu, triste, morne et silencieux. Il promena sa mélancolie dans le jardin qui avoisinait celui de Gonzalve. Ses petits enfants couraient çà et là, approchaient quelquefois de la clôture et se sauvaient à la vue du vieillard. Celui-ci les attira insensiblement en leur jetant des fruits que ne produisait pas le jardin de leur père. Il les prit l'un après l'autre et leur fit passer la clôture. C'était la première fois qu'il leur parlait amicalement. Jusque-là il ne les avait regardés que pour faire rejaillir sur eux une partie de la haine qu'il portait à leur père. Il les avait même maltraités lorqu'il les avait surpris à lui dérober des fruits. Cette fois il s'assit sur le gazon et les prenant sur lui, il les serra avec affection

sur son cœur et les embrassa en versant des larmes qui comptaient plus de cinquante ans de réclusion.

Plus de deux heures s'écoulèrent avant qu'il les laissât partir. Ils ne s'amusaient pas trop à recevoir ses caresses, ils aimaient mieux courir et dépouiller les arbres de leurs fruits. Quand il vit qu'il ne pouvait plus les retenir il les fit passer de nouveau la clôture,craignant de laisser appercevoir l'état de son âme. De pareils sentiments de tendresse paraissaient à cet homme, naguère si brutal une marque de faiblesse dont il aurait rougi devant ceux qui l'auraient observé.

Le lendemain il parut plus calme et dès le matin il se dirigea vers la demeure de ses enfans. Malgré la fermeté de ses résolutions, les forces lui manquèrent quand il entra. Gonzalve lui avait lui-même ouvert la porte ; il

lui présenta un siège avec un vif empressement. St. Felmar pleurait.... il ne parlait pas... il n'en avait pas la force. Louise l'avait vu entrer, elle les laissa seuls. Le vieillard passa alors la main sur son cœur et en tira l'heureux médaillon.. Personne n'osait rompre cet éloquent silence. Gonzalve n'avait jamais pleuré.. mais il en sentit cette fois le besoin..

— C'est assez mon père, lui dit-il en sanglotant, c'est assez, touchez ma main et oublions le passé.

— Non, j'embrasserai tes genoux, j'implorerai le pardon que j'attends de ton cœur généreux."

Il s'était jetté aux genoux de Gonzalve. Celui-ci le releva avec la plus vive tendresse filiale et l'enlaçant de ses bras :

— Assez, assez, vous étiez le père de Louise, je ne vous ai jamais haï.

— Où est ma fille, où est-elle qu'elle me pardonne à son tour."

Elle vous a pardonné, dirent les deux époux dans le même moment. Se pressant alors tous trois ensemble, ils confondirent en une seule âme... âme de joie, de bonheur.. de reconnaissance.. de tendresse et d'amour .. trois cœurs dont l'un semblait voué à une séparation éternelle. Nous laissons aux personnes sensibles le soin de terminer cette scène heureuse.

St. Felmar ne put souffrir un instant l'absence de Gonzalve et de sa fille après cet évènement. Il leur fit habiter la même demeure que lui jusqu'à ce qu'il eût fait construire un château digne de la reconnaissance et de l'union étroite qu'il contracta dès ce jour avec eux. La petite habitation du colonel disparut pour faire place à une magnifique bâtisse sur le plan de celle de St. Felmar. Les deux châ-

teaux communiquaient ensemble par deux voies différentes qui étaient chacune un autre chateau. Les amis vinrent unanimement fêter le bonheur de la famille reconciliée....

A quelques années de là St. Felmar mourut entre les bras de ses enfans chéris, ne voulant recevoir aucun soin d'autre main que de celle de son gendre.

Les deux époux jouissent encore aujourd'hui de la vie heureuse des premiers moments de leur union et visitent chaque année les ruines du château de la **HAINE** et de **L'AMOUR.**

FIN.

ERRATA.

La nécessité, qui a parfois obligé l'auteur de s'absenter, a donné lieu à des erreurs graves de typographie. Elles sont rectifiées ici en autant qu'elles n'ont pu échapper aux regards.

pag.	lig	ERREURS.	LISEZ.
29	16	d'annaies . . .	d'aunaies.
35	2	s'entrenir . . .	s'entretenir.
41	4	ne voulait . . .	ne voulût.
47	21	qui torture la plus aimable des femmes	qui torture la vie de la plus aimable des femmes.
53	6	un cri de Centaure	un cri de Stentor.
93	22	atteindre . . .	tendre.
157	4	par même . .	pas même.
291	16	dans ses petits . .	dans ces petits.
301	10	rechercher . .	chercher.
319	11	exita	excita.
332	6	Molton . . .	Mathon.
336	14	sous la pierre . .	sur la pierre.
338	13	pour la grâce . .	pour l'amour.
340	22	ses	ces.
344	8	votre amour . .	votre avenir.

gé l'auteur de
urs graves de
ici en autant
ards.

LISEZ.

ies.
tenir.
lût.
ture la vie de
aimable des
s.
de Stentor.
.
ême.
es petits.
ier.
.
on.
pierre.
'amour.

avenir.

end la liberté

publication

sous le titre

ournal publie

e de musique

rédacteur du

les premiers

t la littérature

ubliées. La

indispensables

que ce soit ; or

que ceux que

ois piastres par

u peut s'adres-

opriétaire, A.

u à Montréal,

journaux au